

**Faculté des sciences économiques,
sociales, politiques et de communication**

TITRE : RECONNAISSANCE ET
VALIDATION DE LA PROFESSION
D'ARTISTE PEINTRE
SOUS-TITRE : ÉTUDE DU PROCESSUS DE
NORMALISATION ESTHÉTIQUE ET SOCIALE

Auteur : Aurélie Ganga

Promoteur : Philippe Scieur

Année académique 2024-2025

Master (120) en communication, à finalité spécialisée (horaire décalé) : culture et



TABLE DES MATIERES

ANNEXE N°4 - THANKSGALLERY	1
ANNEXE N°5 – GALERIE ESSENTIEL	11
ANNEXE N°6 – BAM/CAP MONS	23
ANNEXE N°7 - HUGO PONDZ	55
ANNEXE N°8 – CHRISTIAN DUGARDEYN	90
ANNEXE N°9 – PASCAL BERNIER.....	109
ANNEXE N°10 – GUILLAUME THUNIS	135
ANNEXE N°11 – PASCAL COURCELLES	162

ANNEXE N°4 - THANKSGALLERY

Titre : Retranscription de l’entretien avec Benoît Dumortier

Date de l’entretien : 18/04/2025

Durée : 1H18

Lieu : En présentiel - Rue de Fripiers, 22, 7000 - THANKSGalerie

Statut du participant : Propriétaire de la galerie

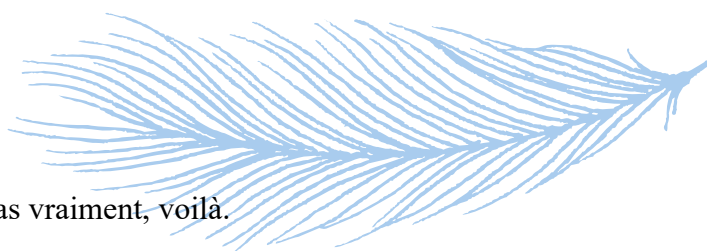
Note éthique : L’entretien a été retranscrit avec l’accord du participant.

AURÉLIE : Alors, je vais reprendre la question.

BENOÎT : C'est quand même un peu le sujet, mais c'est étonnant de dire galerie pour tous les lieux.

AURÉLIE : En fait, c'est pas vraiment, voilà, je fais la distinction dans le mémoire.





BENOÎT : C'est pas vraiment, voilà.

AURÉLIE : Non, non, non, il n'y a pas du tout. Non, non, non, mais justement, il y a une distinction, et c'est ça qui m'intéresse dans le fait de quelles sont les différences ? Est-ce qu'il y a des changements de critères ? Est-ce que les exigences sont différentes ? Est-ce que la professionnalisation du coup qui en découle est différente ? c'est ça justement qui m'intéresse de comprendre.

BENOÎT : Je suis déjà en train de déborder. Mais c'est parce que c'est la discussion que je vais avoir avec Anna aussi, de chez Fraka. Qui en fait, elle m'a recontacté en me disant « Benoît, je ne sais pas comment toi tu gères ça, mais j'ai des artistes par exemple qui font l'expo à la galerie et puis les clients ne passent pas par la galerie et donc ils passent directement par l'artiste. Ben voilà et en fait, ce que je vais lui expliquer, c'est justement que la galerie, pour moi, le modèle de galerie, c'est celui que je fais ici, où j'accompagne les artistes sur du long terme. Et je n'ai pas un contrat écrit, parce que voilà... Mais en gros, je suis leur production, je vais dans leurs ateliers, je suis ça sur plusieurs années, on prévoit plusieurs expos collectives et solos ensemble ; j'essaie de les mettre à l'extérieur, au Bam, dans des collections, et ainsi de suite.

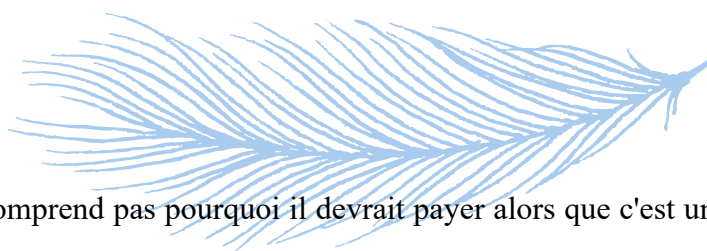
AURELIE : C'est un type d'office d'agent artistique, d'accord.

BENOÎT : Il y a de ça aussi, en plus du lieu, et c'est pour ça que je fais la différence entre galerie, ou lieu d'exposition ou musée ..., parce que...

AURELIE : les missions ne sont pas les mêmes

BENOÎT : Je suis administrateur au CRC, mais pour moi, on l'appelle galerie à la rue des Capucins. Ce que moi je n'ai pas dans la définition de galerie, parce qu'en fait ils font une programmation, comme au magasin de papier, ou dans la salle Saint-Georges, c'est des programmations, c'est des lieux d'expos, ils programment des expos, et donc là il y a un des problèmes, c'est qu'elle vient me voir en disant : « Oui mais les gens ne veulent pas venir », parce que c'est des one-shots, et souvent c'est les amis et la famille des artistes qui viennent pour soutenir l'artiste, et qui veulent acheter. Si ça se trouve, c'est le frère de l'artiste, ils ne comprennent pas pourquoi il faut payer à la galerie. Donc voilà, il n'y a pas de service en retour,





donc l'artiste ne comprend pas pourquoi il devrait payer alors que c'est une salle qui est payée par la ville et qu'ils n'ont pas eu plus de service que l'exposition. Donc eux, ils ont tout intérêt à passer, même si ce n'est pas cool.

AURELIE : Mais du coup, alors, le système, même au niveau.. euh...ben ici que je comprenne bien, vous proposez vraiment une mission complète, c'est-à-dire un accompagnement, une valorisation de l'artiste, un suivi vraiment de son processus de professionnalisation. Donc il y a..., je vais dire, un coût qui est différent, même dans la vente des œuvres, la sélection des œuvres...

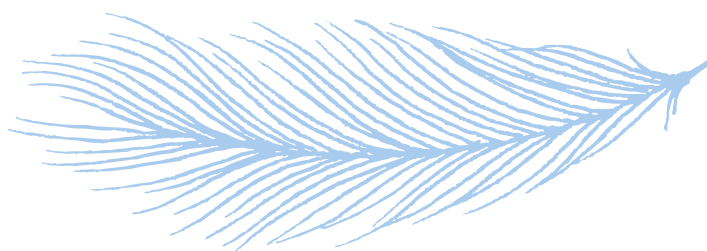
BENOÎT : Oui, je suis obligé de réfléchir comme ça, en me disant que euh... euh... après je reste une toute petite structure, et je reste hyper jeune dans le monde des galeries, enfin voilà. Donc c'est bien modestement, que j'essaie de faire ça en tout cas. Mais oui, oui, dans la sélection de ce que je propose, parfois je suis obligé de me dire : « ok, on va sélectionner quelques-unes qui pourront se vendre ou qui seront à plus petit prix et puis d'autres où on prend un peu plus de risques ou parce qu'elles vont être euh...euh...ben ça permet de montrer l'artiste ce qu'il fait et ainsi de suite. » Il y a des pièces qui sont plus à destination de collections de musées euh voilà... Même si ça ne se fait pas, les gens qui viennent ben se disent « Ok, il ne fait pas que des petites pièces, il fait des grandes pièces un peu muséales. » Donc petit à petit, j'essaie de marteler ça. Et puis oui, il y a le côté professionnalisation et suivi depuis... D'aller voir dans l'atelier et ainsi de suite, même si la aussi je n'ai pas énormément de temps, mais j'essaie de le faire au fur et à mesure.

AURELIE : Oui, on a déjà bien entamé, donc c'est bien.

BENOÎT : Désolé, je suis parti dans tous les sens ...

AURELIE : Mais non, non...il n'y a pas de souci, il n'y a pas de soucis, c'est normal, on était venu pour ça. On va recommencer depuis le début, j'avais vous demander de vous présenter, parce que j'ai tellement d'entretiens que je veux être sûre que dans l'enregistrement, c'est bien vous. Si vous saviez, vous présentez-vous, présentez un petit peu la galerie, depuis quand vous existez, et quelque part, quels sont les enjeux sur lesquels vous vous êtes basé par rapport à cette galerie-ci.





BENOÎT : Moi, c'est Benoît Demortier, je gère THANKS Galerie, qui est gérée par l'ASBL THANKS, que j'ai créée en 2018. L'historique de la galerie, c'est que j'avais ouvert en 2015 une première galerie, toujours sous le même nom. Mais que j'avais fait en tant qu'indépendant, puis indépendant complémentaire. Et finalement, en 2018, j'ai créé l'ASBL. Et en 2018, j'ai perdu aussi le lieu où j'étais locataire. C'était aussi dans le centre de Mons. Et donc, j'ai réouvert en 2022, ici, où là, je suis propriétaire, c'est toujours l'ASBL THANKS, mais où là, je me suis recentré sur l'activité galerie, puisque avant, c'était une galerie, mais avec aussi des éléments plus culturels, où j'avais parfois un concert. Donc j'essayais de mixer un peu les publics, ce qui pourrait être une bonne idée, sauf que c'était et chronophage, et je pense que je me suis un peu perdu dans mes objectifs. Et donc ici, depuis trois ans, l'objectif, c'est : uniquement une galerie d'art contemporain avec des jeunes artistes et artistes confirmés. Parce que ça permet d'avoir des noms, d'asseoir la notoriété de la galerie, de pouvoir assumer, de prendre des risques aussi avec des jeunes artistes et de les tirer.

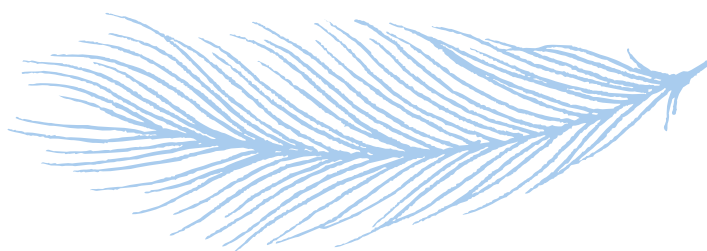
AURELIE : D'accord.

BENOÎT : Voilà. Et voilà.

AURELIE : Ok, parfait. Alors. La première question, c'est sur quels critères vous basez-vous pour le choix d'un artiste dans vos lieux ?

BENOÎT : Je n'ai pas de critères plastiques ou esthétiques. C'est assez au feeling et c'est surtout que j'avais une base d'artistes avant et donc au fur et à mesure des rencontres, la communauté, le réseau, s'est agrandi. Parfois, c'est des artistes qui me recommandent d'autres artistes. Parfois, je fais des collectives et je demande d'abord aux artistes, entre mes résidents, « Tiens, est-ce que vous avez d'autres artistes à proposer ? » Et là, par exemple, j'avais fait une collective en décembre, janvier, et j'ai fait un petit appel. Et donc après, j'ai trié. Si pas, c'est en général en fonction des expositions que je vais voir, des ateliers que je vais voir, d'Instagram, des artistes que je suis aussi, ou sur les réseaux, ou sur les sites, les expos, les invitations, ça se crée comme ça. Comme je disais, je n'ai pas de critères définis. Après, c'est quand même assez fort lié à ce que j'aime moi comme pièce. Forcément, c'est mes affinités qui sont là, souvent accrochées au mur. Et voilà.





AURELIE : Ok, vous avez déjà répondu à la question 2.

BENOÎT : Ok, parfait.

AURELIE : Est-ce que l'originalité ou la singularité d'un artiste est un critère déterminant ? Si oui, comment vous faites pour évaluer cette dimension ?

BENOÎT : Grande question ! En fait, c'est aussi lié à la personne et au développement de sa pratique. En général, forcément, je vais être attiré d'abord par le travail plastique, les œuvres, puisque c'est en général la première chose qu'on voit, mais j'essaye assez vite de voir le parcours de l'artiste, pas spécialement pour avoir son CV, c'est un indice mais ça ne m'intéresse pas spécialement, mais c'est plutôt de pouvoir l'inscrire sur une démarche à long terme, de voir ce qu'il a fait avant, où il en est dans sa pratique. Et où il veut l'amener pour que, de un, moi je puisse m'inscrire sur du long terme, et de deux, c'est que je puisse aussi raconter l'histoire aux gens qui viennent ici, de savoir ce qui a été fait et vers là où on va.

AURELIE : Il y a quand même aussi une personnalité que vous cherchez; pas uniquement artistique, mais de l'artiste aussi. Et une possible évolution dans le temps. D'accord.

BENOÎT : Oui , oui , oui

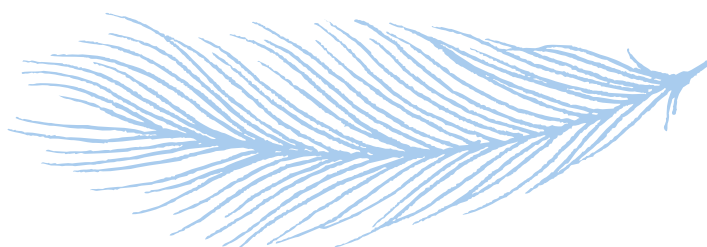
(INTERRUPTION d'une personne qui visite la galerie)

AURELIE : Euh ça aussi vous avez déjà répondu ... (rire)

BENOÎT : Ok, c'est bien, on fait à chaque fois deux questions. (rire)

AURELIE : C'est bien, oui. (rire) En quoi le parcours d'un artiste, sa formation, son réseau, ses relations avec d'autres acteurs du monde de l'art influencent-ils votre jugement ? Je vais être plus précise, parce que quelque part vous avez déjà répondu à certains critères de cette question-là, mais est-ce que, par exemple, l'appartenance à un réseau déjà formé, légitime déjà l'artiste par rapport à vous ?





BENOÎT : Oui. oui ,complètement, Encore une fois, je n'ai pas de critères fermés, donc ça ne va pas être rédhitoire, mais ,mais ça montre déjà une certaine curiosité, une envie de l'artiste de s'intégrer aussi dans le marché de l'art, dans le réseau, d'avoir une curiosité des autres artistes, des autres œuvres, de ce qui se fait dans l'art contemporain. Pour moi, c'est indispensable. C'est indispensable. Et encore une fois, je peux me permettre de suivre des artistes qui pourraient avoir des changements dans leurs pratiques, des remises en question, qui changent de fil conducteur. Enfin voilà j'ai aucun problème avec ça, tant qu'il y a une sincérité dans la recherche artistique et plastique. Et du coup, pour moi, cette sincérité, elle se montre aussi avec l'intérêt. Du milieu pratique et de le faire travailler tout le temps.

AURELIE : Comment définiriez-vous un artiste professionnel dans le contexte actuel du marché de l'art ? Quelle distinction faites-vous entre un artiste autoproclamé et un artiste institutionnellement reconnu ?

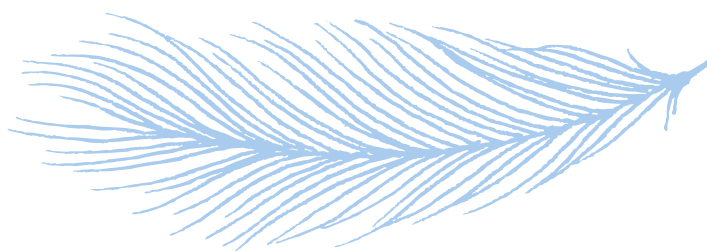
BENOÎT : J'ai pas entendu la première question

AURELIE : Comment vous définiriez un artiste professionnel dans le contexte actuel ?

BENOÎT : D'un point de vue entrepreneurial, on pourrait dire professionnel à partir du moment où il gagne sa vie avec ça. Après, je ne pense pas que ce soit le seul critère et il n'y en a pas énormément qui ne visent que de ça. Et moi, je ne prends pas vraiment comme un critère de 1, parce que artistiquement, ça n'a pas beaucoup de sens. Et professionnellement, avec l'évolution du monde du travail, où tout le monde est un peu sur 2, 3 métiers en même temps et ainsi de suite, je ne vois pas pourquoi on demanderait aux artistes d'être à temps plein sur un métier, alors que justement, c'est un métier qui en amène plein d'autres. Et que même dans leur pratique ils pourraient très bien être à la fois vidéaste et peintre. Pour moi ce n'est pas vraiment un critère d'être exclusif ou à temps plein pour être professionnel, ce serait peut-être ce critère-là qui serait d'être à fond dans la recherche et de comprendre sa pratique. 1, 2, 3, 4.

AURELIE : Qu'est-ce qui, selon vous, légitime un artiste en tant que professionnel ? La reconnaissance par les pairs, la notoriété par les expositions, les prix reçus ou une autre forme de validation ?





BENOÎT : C'est une grande question. Non, à mon avis, ça va être un peu tout simple. Je parlais de la curiosité du travail et du réseau et pour moi tout ça va, tout ça va ensemble. Je ne vois pas comment quelqu'un pourrait s'affirmer en tant qu'artiste sans s'inclure un minimum dans le réseau.

AURELIE : Donc pour vous c'est vraiment une action collective en fait. C'est tous ces critères-là utilisés et mis bout à bout pour dire de créer cette validation.

BENOÎT : Je ne crois pas du tout à l'artiste enfermé, isolé. La création arriverait...une divine arrivée. Non, non, non. J'y crois pas trop. Je me méfierais si c'était que le réseau, parce que ça, ça arrive aussi. Mais à mon avis, c'est un peu tous ces éléments-là qui feraient la légitimité.

AURELIE : C'est mon hypothèse aussi ...Alors, qu'est-ce que la reconnaissance artistique signifie pour vous en tant qu'acteur du marché de l'art ?

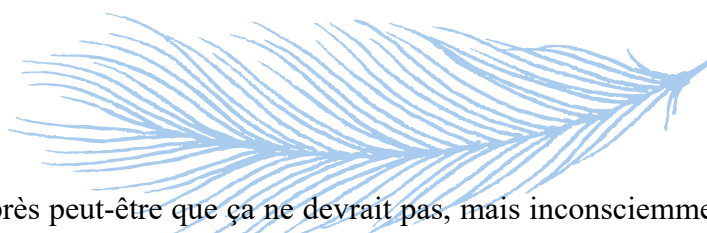
BENOÎT : Certainement. Enfin, c'est lié à la question précédente. Moi, c'est la validation par les pairs. Par les institutions, je pense que ça me paraît indispensable. Ce n'est pas toujours le cas. Mais je rêverais que ce soit le cas, qu'il y ait un ancrage peut-être plus direct entre les institutions et le marché contemporain et l'artiste avec une espèce de prise de risque qui serait plus utile.

AURELIE : Est-ce que la reconnaissance du public pour vous est un facteur qui influence votre choix des expositions ?

BENOÎT : C'est peut-être la moindre. C'est peut être bizarre comme..., comme réponse, mais non. Si je me fie au public, il y a trop d'avis différents, et ainsi de suite, que ce ne serait pas sain de le faire.

AURELIE : La reconnaissance par les institutions, quand je dis institutions, c'est le musée, mais aussi la critique d'art, est-elle plus importante pour vous ? Que la reconnaissance par le public ou les réseaux sociaux ? Et pourquoi.





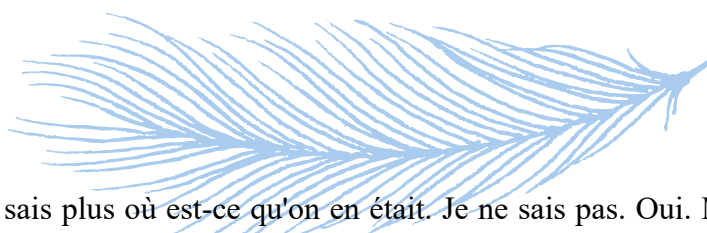
BENOÎT : Oui, après peut-être que ça ne devrait pas, mais inconsciemment je sais que je vais y accorder de l'importance et que ça fera toujours plaisir, on a l'impression de passer une étape, quand les institutions ou des professionnels ou des critiques d'art ou des journalistes spécialisés valident un peu. Et ma réponse est un peu biaisée parce que, de un, c'est une forme de fierté aussi, il faut le reconnaître. Mais je sais que dans cet ordre-là, ça aura beaucoup plus d'impact que l'inverse. Même si, là maintenant, avec les réseaux sociaux et ainsi de suite, le public peut avoir une très grosse influence. Mais je pense que la proportion de ce qui est intéressant, quand c'est validé dans l'ordre professionnel et puis validé par le public, est plus intéressante que lorsque c'est uniquement validé par le public. Il peut y avoir du très bon comme du très mauvais. Donc voilà, peut-être que je me rassure.

AURELIE : Non, parce que moi en tout cas, c'est ce que j'ai lu beaucoup dans. Dans mes lectures scientifiques, dans les recherches et tout ça, le problème des réseaux sociaux, c'est qu'on parle plus de popularité que de talent, quelque part, et de reconnaissance professionnelle. Donc, il peut y avoir, pour moi, les réseaux sociaux vont permettre qu'un artiste soit remarqué par ces personnes-là, du fait de faire du bruit, d'être populaire. Et après, par contre, c'est ces gens-là qui vont dire oui ou non, il y a du talent, il y a quelque chose, il y a Et après le professionnaliser. Mais vraiment, avoir ce public qui professionnalise l'artiste, je n'y crois pas non plus maintenant... C'est des choses qui sont nouvelles, qui n'apparaissaient pas forcément avant. Et à voir qu'est-ce que ça donnera dans quelques années.

BENOÎT : Après, c'est de la réflexion même de la lecture d'une œuvre d'art. Je ne me vois pas juger d'une œuvre uniquement sur un smartphone, sans la voir en vrai, sans voir la technique, le geste. Tout, tout, tout, tout est indispensable et il y a de ça par rapport à l'œuvre et même par rapport à l'artiste. Assez vite si quelqu'un peut créer quelques images et un peu de stratégie de com. Et voilà, j'en doute pas qu'il y a certaines personnes qui pourraient arriver à duper, foncer et se faire très vite un réseau et faire parler d'eux. Mais vraiment, c'est pas le truc qui va nous attirer. On n'est pas juste des créateurs d'images numériques. Pour moi, cette partie-là serait une réussite.

INTERRUPTION D'UN VISITEUR





AURELIE : Je ne sais plus où est-ce qu'on en était. Je ne sais pas. Oui. Mais ça, vous y avez répondu. Quand je demande, en fait, si il s'agit d'un groupe personnel ou d'une préférence subjective dans les choix des œuvres. Vous disiez tantôt qu'il y a quand même cette influence de vos goûts.

BENOÎT : Oui. C'est aussi parce que c'est moi qui, c'est mon collègue qui vient ici quand je ne suis pas là, mais qui raconte l'histoire de l'œuvre et qui transmet ça. Donc, j'aurais du mal à défendre quelque chose dans lequel je ne crois pas. Je fais une to-do list sur ma journée, je pense que je vais mais pas que pour ça, c'est parce que je et parfois j'ai personne pendant une heure, et là les gens sont venus, heureusement ils ne sont pas restés longtemps, ça allait, je trouve gentil.

AURELIE : Je voulais vous demander, vous avez des artistes à me conseiller que je pourrais rencontrer, professionnels ?

BENOÎT : Après, ici c'est beaucoup de ou de jeunes artistes, comme Alors Rodrigue, il travaille avec moi mais il est prof d'art sur le côté. Donc, à voir si ça peut permettre d'avoir des réponses intéressantes. C'est le même questionnaire ?

AURELIE : Non, la grille d'entretien pour les artistes, elle est différente. À la limite, je vais vous dire quelles sont les questions et si vous savez me dire s'il est susceptible de pouvoir y répondre. C'est des questions du genre : depuis combien de temps êtes-vous artiste professionnel ? Pendant combien de temps avez-vous été considéré comme amateur et qu'avez-vous fait pour en sortir ? Avez-vous une formation académique ? Des expositions, des concours à votre actif ? Diriez-vous que cela est nécessaire ou obligatoire pour être reconnu ? Faites-vous une distinction entre votre statut légal d'artiste et la reconnaissance dans le monde de l'art ? Est-ce que vous devez vous plier à certaines normes esthétiques pour être considéré par des galeries ou des musées ? Quel est selon vous le plus important pour être reconnu ? Cette validation est-elle importante pour vous ? Et si oui, qu'est-ce qu'elle vous apporte ? Diriez-vous que l'approbation des galeries ou musées est arbitraire ou neutre ? Et alors, qu'est-ce que vous conseilleriez à un artiste amateur pour être reconnu ? N'avez-vous ceci comme un métier ou une vocation ? À votre avis.





BENOÎT : Non, ceux de la galerie, il n'y en a pas beaucoup. Parce que c'est où des jeunes artistes et du coup qui ne vont pas se poser ce genre de questions. Qui ne sont pas assez loin dans le processus. Et puis même qui n'ont pas ce que Jean-Pierre disait, il ne se pose pas la question du marché de l'art, de savoir si c'est un métier ou pas, ils le font et puis c'est tout. Le seul qui peut avoir un avis intéressant, c'est Pascal Bernier. Je ne sais pas s'il jouerait le jeu. Oui, il est super gentil, super cool. En fait, lui, il a eu, il le dit lui-même, donc je me permets de le dire, mais c'est ses heures de gloire où il était très connu à l'international. Donc c'était, il faisait partie des artistes belges qui étaient reconnus dans le monde.

AURELIE : D'accord.

BENOÎT : Mais lié à une pratique, il faisait des animaux empaillés avec des bandages.

AURELIE : Oui, je vois ça, nature morte, vanité et taxidermie.

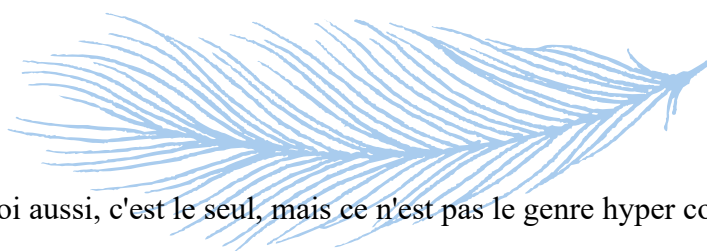
BENOÎT : Voilà, c'est cela. Et donc il était connu pour cela, où il a exposé un peu partout. Et puis voilà, mais donc c'était très fort lié à cette production, et puis ça a diminué, donc là il continue, et on a déjà travaillé ensemble, et je le soutiens, et il soutient surtout la galerie. Et lui, il a ... je ne vais pas dire sa vie d'artiste, mais il a... Il a du bagage, une analyse sur ; il a travaillé avec différentes galeries, des très grosses galeries ; il a vu des choses à parcours international et en même temps il a son atelier à Bruxelles, donc c'est à Bruxelles, mais il a son atelier à Bruxelles et voilà, et il dit : Moi j'ai plus l'envie de m'emmerder avec des grosses galeries et des trucs comme ça. Il a juste l'envie que ça fonctionne et qu'il puisse continuer à produire. Il a du recul par rapport au marché de l'art, par rapport à sa production, par rapport à sa place. Je vais peut-être lui demander avant de donner le numéro.

AURELIE : Oui, il n'y a pas de souci.

BENOÎT : Ou alors par mail. Ça, ça ne va pas le déranger. Il est super sympa, mais j' imagine qu'il a beaucoup de demandes. C'est pascalbernier@brutele.be

AURELIE : Brutele ? c'est la première fois que j'entends ça.





BENOÎT : Oui, moi aussi, c'est le seul, mais ce n'est pas le genre hyper connecté.

AURELIE : D'accord. Ok, super. Je vous dirai que j'ai eu le contact de votre part.

BENOÎT : Oui, en me disant que c'est un mémoire sur le marché de l'art, et ainsi de suite.

AURELIE : C'est gentil. Oui, au pire, je lui enverrai même la question, si jamais il veut voir si ça m'intéresse ou pas.

AURELIE : BENOÎT : Oui, voilà. Voilà.

En tout cas, merci beaucoup pour votre temps.

BENOÎT : Avec plaisir.

ANNEXE N°5 – GALERIE ESSENTIEL

Titre : Retranscription de l'entretien avec Constance Malisse

Date de l'entretien : 19/04/2025

Durée : 23 minutes

Lieu : En présentiel - Rue de Tournai – 73 - 7333 Tertre – Belgique - Galerie Essentiel

Statut du participant : Propriétaire de la galerie

Note éthique : L'entretien a été retranscrit avec l'accord du participant.

AURELIE : Je vais lancer déjà l'enregistrement parce que des fois, je me rends compte que les questions dès le début sont intéressantes. Donc, on va voir un petit peu... Je ne sais pas si j'ai écrit l'entretien sur celui-ci... Non, ce n'est pas la bonne. Elle est sur mon téléphone.





CONSTANCE : Et vous faites ça à la FUCAM, c'est ça ?

AURÉLIE : Oui, c'est ça.

CONSTANCE : J'ai fait trois ans à la FUCAM, le bachelier, oui. Et c'est quel master que vous faites ?

AURÉLIE : Communication et culture.

CONSTANCE : Ah oui, voilà, oui. Déjà, quand je l'ai fait, il y avait déjà ce master-là. Oui, effectivement, j'avais des amis qui l'avaient fait.

AURÉLIE : Donc avant tout, je vais vous demander de vous présenter, de présenter un petit peu le lieu. Je vous en prie.

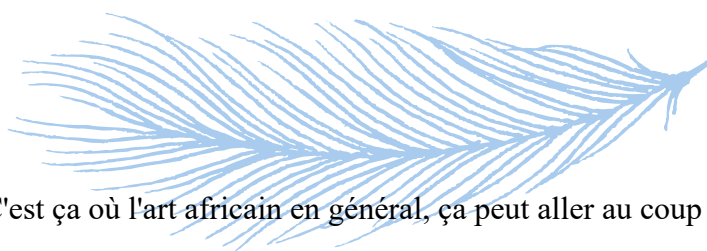
CONSTANCE : Je m'appelle Constance Malisse et euh donc je travaille chez Essentiel Galerie. C'est la galerie de mes parents qui a été fondée dans les années 90. On travaillait d'abord principalement sur Internet. Et en fait, on est spécialisé dans l'art africain. On s'étend aussi à l'art extra-occidental en général, mais c'est notre principal domaine d'expertise. Et donc, on achète des collections et des pièces, que ce soit d'art tribal ancien, d'art contemporain. Voilà, on est assez large dans notre domaine. On achète en Afrique, on achète aussi pas mal de collections en Europe. Donc voilà, qu'on revend principalement sur le marché européen aussi.

AURÉLIE : Ok. Oui, donc c'est quand même assez assez large, je vais dire, au niveau du public.

CONSTANCE : Oui, quand même, on a des collectionneurs, mais on a aussi des professionnels, des architectes, des décorateurs ou des gens qui veulent simplement une pièce de décoration sans forcément connaître vraiment le ...

AURÉLIE : Oui l'essence même de l'artiste.





CONSTANCE : C'est ça où l'art africain en général, ça peut aller au coup de cœur. Et puis, il y en a d'autres qui vont vraiment se focaliser sur le pédigré de la pièce. Donc là, on est vraiment plutôt sur des collectionneurs.

AURÉLIE : Donc il y a quand même, je vais dire, un système de valorisation de l'artiste et de l'œuvre. Vous avez quand même une connaissance, je vais dire, de ce que vous prenez. Vous ne prenez pas n'importe quoi.

CONSTANCE : Oui, en fait, dans l'art africain, au niveau des artistes, comme vous le savez, c'est anonyme, donc dans l'art tribal vraiment, mais on peut reconnaître, c'est un petit peu comme les ateliers d'artistes dans l'art européen ou en général, on va reconnaître l'atelier ou la main d'un sculpteur.

Il y a certains sculpteurs qui sont connus parce que voilà on va reconnaître que dans l'expression, dans certains attributs qui vont être mis sur la statue, on va reconnaître la patte de l'artiste en fait. Mais c'est assez rare. Ces pièces-là, elles sont surtout en musée. Justement, comme c'est très rare, ce ne sont pas des pièces qui sont sur le marché. Je sais qu'il y en a notamment à l'Africa Museum à Tervuren. Donc voilà, mais c'est vrai qu'au niveau du choix de nos pièces, on va quand même regarder la qualité sculpturale, en fait, le côté esthétique. Et puis en art tribal aussi, ça doit répondre à certains critères. Donc par exemple, si on choisit, imaginons une statue baoulée de Côte d'Ivoire, il faut que visuellement, elles répondent aux critères esthétiques et aux attributs des Baoulés. Et si ça dévie un petit peu, ça peut être considéré comme de l'art décadent et donc ça perd de la valeur.

AURÉLIE : C'est précis même au niveau de la valeur.

CONSTANCE : C'est très précis, oui.

AURÉLIE : Je vais quand même adapter les questions. Il y en a que ça ne sert à rien de vous les poser.

CONSTANCE : Oui,





AURÉLIE : Euh vous y avez répondu en fait... Dans le contexte actuel, est-ce que vous estimez que les pratiques artistiques, l'influence numérique et tout ça, impactent beaucoup l'appréciation que peuvent avoir les œuvres sur le public ?

CONSTANCE : Le contexte numérique ?

AURÉLIE : Oui, le fait que les gens sont de plus en plus intéressés par des œuvres qui sont soit générées par l'IA, soit générées par pluralisme. Je vais dire au niveau des technicités, est-ce que vous pensez que ça éteint l'appréciation esthétique des œuvres plus anciennes qui sont exposées dans vos lieux, en tous cas ?

CONSTANCE : Je ne pense pas. Je pense que ça, ça doit dépendre aussi du pouvoir d'achat de chacun, parce que quelqu'un qui s'y connaît vraiment en art et qui a les moyens de se l'acheter n'ira jamais vers une œuvre générée par IA. ça n'a plus justement, le principe même de l'authenticité n'a plus aucun sens, finalement.

AURÉLIE : Oui c'est ça

CONSTANCE : Donc peut-être, je ne sais pas, je dirais chez les jeunes, ou quoi, comme on pourrait acheter une affiche qu'on trouve sur Amazon à 20 euros d'un artiste qu'on aime bien.

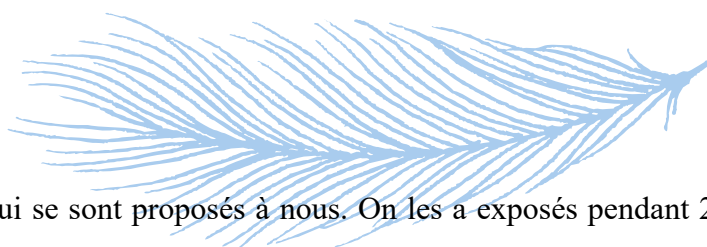
AURÉLIE : On ne parle pas vraiment d'art à ce moment-là.

CONSTANCE : Oui, voilà, c'est ça. C'est plus... Moi, je ne considère plus ça comme de l'art, en tout cas.

AURÉLIE : D'accord, je me doute. Est-ce qu'un artiste peut se proposer directement à vous dans votre galerie ou c'est vous qui recherchez ?

CONSTANCE : Non, les artistes peuvent se proposer eux-mêmes. Et en fait, on a eu un moment, on s'est tourné vers l'art africain contemporain, donc avec des artistes, notamment camerounais, qu'on exposait. Mais le milieu de l'art africain contemporain est assez prisé. Donc en fait, on a des artistes qui voient les prix des... proposés sur le marché européen qui sont assez importants. Et donc, eux, ont des exigences en termes de prix. Nous, on n'a pas rencontré la clientèle pour. On n'a pas la clientèle pour l'art contemporain, les peintures, etc. Donc, ce





sont des artistes qui se sont proposés à nous. On les a exposés pendant 2-3 ans. Leurs pièces sont encore en vente en ligne. Mais pour l'instant, ça ne fonctionne pas.

AURÉLIE : Et vous avez un critère de sélection, par exemple, pour accepter ce genre d'artiste ici ?

CONSTANCE : En fait, c'est en fonction... Moi, je sais, par exemple, que dans le milieu de l'art africain contemporain, le parcours va quand même être important. Donc si j'ai un artiste qui vient et qui me dit qu'il veut 2 000 euros pour une toile qui fait 40 centimètres. S'il n'a pas été exposé avant dans certaines galeries, ce n'est pas un prix qui est justifié, malheureusement. On a eu un artiste qui avait ces prix-là. Mais il avait été exposé à la ACA à Paris, il avait été exposé dans le sud de la France, à Bruxelles, en Allemagne.

AURÉLIE : Donc il y a une certaine notoriété qui est jouée par les institutions. Et l'académisation, vous y faites attention ? Le fait d'avoir des diplômes ou quoi que ce soit ?

CONSTANCE : Non, il y a beaucoup d'artistes autodidactes, donc ça, pas nécessairement.

AURÉLIE : C'est plus vraiment la notoriété des institutions dans lesquelles vous exposez. Et il y a aussi une notion de temporalité. Vous estimez qu'à partir de combien d'expositions, Une personne, par exemple, vient sur son CV, j'ai fait autant d'expositions, est-ce que je suis exposable chez vous ? Vous estimez qu'à partir de combien c'est valorisé ?

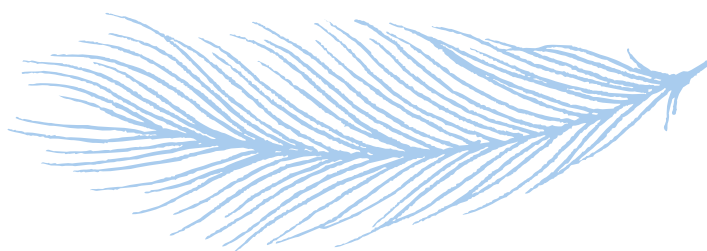
CONSTANCE : À nouveau, ce n'est pas ...oui valoriser au niveau du prix, ce n'est pas tant le nombre d'expositions, c'est plutôt la notoriété...

AURÉLIE : Des lieux d'exposition...

CONSTANCE : Parce qu'un artiste peut avoir été exposé une seule fois parce qu'il a été repéré par une grande galerie parisienne. Et ça va suffire pour après faire exploser ses prix.

AURÉLIE : D'accord. Par rapport à quelqu'un d'autre qui, par exemple, en a fait 10 dans des galeries plus privées.





CONSTANCE : Voilà. Par exemple, ici dans la région, mais des petites galeries.

AURÉLIE : Des salles d'exposition basiques.

CONSTANCE ; Voilà.

AURÉLIE : D'accord. Ok, je comprends mieux. Qu'est-ce qui, selon vous, légitime un artiste en tant que professionnel ?

CONSTANCE : Qu'est-ce qui le rend, qui donne son statut ?

AURÉLIE : Qu'est-ce qui fait qu'il sort de l'amateurisme et qu'il devient vraiment artiste professionnel reconnu ?

CONSTANCE : Je pense que c'est à nouveau au fur et à mesure des expositions qu'il fait.

AURÉLIE : Et la valeur marchande aussi peut-être ?

CONSTANCE : Oui, oui, quand-même. Là, je dirais, mais bon, c'est vraiment un avis personnel.

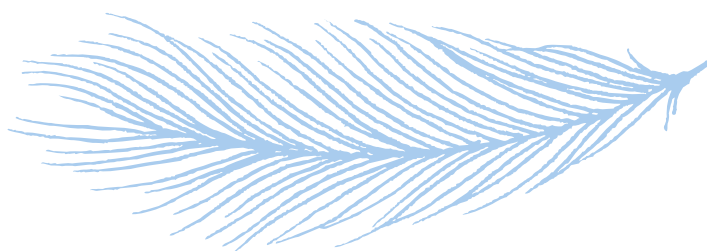
AURÉLIE : Oui, oui c'est pour ça que je vous le demande

CONSTANCE : Je ne sais pas du tout. Je dirais au niveau de sa productivité aussi. Je pense que ça doit faire beaucoup. Et le fait d'être relativement actif, parce qu'il y a aussi des artistes qui produisent, mais qui ne sont pas du tout actifs, qui ne font pas d'exposition, qui ne recherchent pas, qui ne produisent pas forcément pendant un certain temps. Donc, je pense que ça...

AURÉLIE : même, c'est important. Oui. D'accord. Ça, vous y a répondu sans même que je le demande...

CONSTANCE : (rire)





AURÉLIE : L'appartenance à un réseau institutionnel, donc le fait d'appartenir à des galeries, à des musées, à des écoles d'art prestigieuses, est-ce que vous pensez que c'est indispensable pour pouvoir atteindre cette reconnaissance ? ou quelqu'un peut y arriver, je vais dire, sans forcément passer par là.

CONSTANCE : Je pense qu'il peut y arriver sans forcément passer par là, parce qu'aussi maintenant, avec les réseaux sociaux, on peut facilement avoir une certaine notoriété sans passer par des institutions ou par des chemins plus classiques, je dirais. Donc non, pas nécessairement. Après, c'est vrai qu'il n'y a rien à faire. Ça donne de la légitimité, je pense, même vis-à-vis des galeristes à nouveau. Quelqu'un qui a été exposé dans des musées et des institutions, oui, ça donne un ...ça reflète un certain sérieux quand même et une valeur.

AURÉLIE : Je me rends compte qu'au fur et à mesure qu'on avance que j'interroge aussi bien des galeries que des artistes qui font une différence en fait par rapport aux réseaux sociaux, une certaine popularité et notoriété. Il y a vraiment une différence qui est générée là-dedans et en fait je me rends compte que les réseaux sociaux provoquent une certaine popularité donc un bruit qui permet d'être remarqué par ces gens-là. Et après, seulement la notoriété arrive. Donc oui, c'est vrai que je comprends dans quel sens vous le dites. Le poids de légitimité peut être différent.

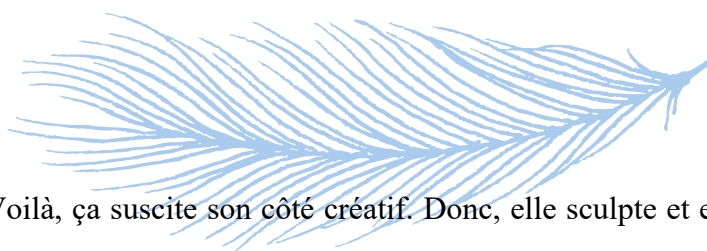
CONSTANCE : Oui, c'est ça.

AURÉLIE : Et d'autres artistes, par exemple, disent : « Je considère que je suis professionnelle à partir du moment que j'en ai vendu une. » Est-ce que vous pensez que c'est vrai ou pas ?

CONSTANCE : Je ne sais pas parce que finalement, si on se base uniquement là-dessus, il y a beaucoup de gens qui sont un petit peu plus dans l'artisanat. Ma maman, par exemple, ne se considère pas du tout comme une artiste professionnelle. Et pourtant, elle c'est un petit peu sur le côté parce que justement, le fait de travailler dans une galerie d'art, ça l'inspire.

AURÉLIE : Elle a cette sensibilité.





CONSTANCE : Voilà, ça suscite son côté créatif. Donc, elle sculpte et elle peint. Elle a déjà vendu des œuvres, mais elle ne se considère pas du tout comme professionnelle parce que c'est quelque chose qu'elle fait à côté pour son plaisir.

AURÉLIE : Donc ce n'est pas le fait d'avoir une euh...

CONSTANCE : Donc j'imagine que c'est quelque chose de personnel. Oui, je ne sais pas trop quoi répondre à cela. Vous voulez dire ?

AURÉLIE : Si, par exemple, un artiste vient ici chez vous et vous dit, vous savez, j'en ai déjà vendu plusieurs, mais il y a des expositions, comme on parlait tantôt, des petites salles d'exposition de villages, ce genre de choses. Je pense que, est-ce que pour vous, ça aurait moins ? Moins ou tout autant de poids que s'il disait, j'ai déjà vendu, mais dans une galerie à Paris, par exemple.

CONSTANCE : En fait, là, à nouveau, nous, on va choisir en fonction des prix. Nous, maintenant, on n'accepte plus justement les artistes qui ont beaucoup exposé dans des grandes salles parce qu'ils sont trop chers pour notre clientèle, tout simplement. Donc oui, un artiste Voilà, qui a exposé dans des plus petites salles.

Juste, on va lui conseiller de mettre ses toiles à des prix plus bas pour pouvoir vendre quand même.

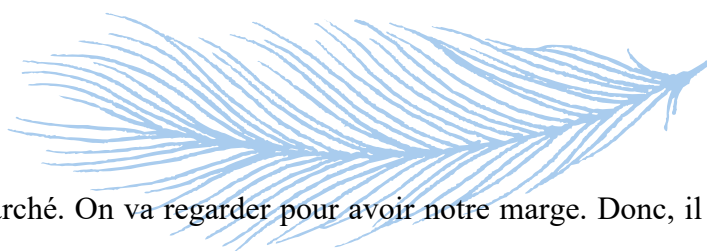
AURÉLIE : D'accord. Ok, je comprends. C'est plus dans l'autre sens.

CONSTANCE : Mais oui, en tout cas, on le considère tout autant comme un artiste légitime. Mais c'est à nouveau, en fait, nous, on détermine du prix de vente avec lui.

AURÉLIE : Oui, parce que c'est vous qui gérez ça. C'est pas l'artiste qui vient et qui impose ses prix, c'est quand même vous qui...

CONSTANCE : En fait, on travaille en dépôt-vente. Ils vont nous laisser leur toile. Ils vont nous dire à combien ils en veulent. Et nous, on va négocier un petit peu le prix. On va regarder





en fonction du marché. On va regarder pour avoir notre marge. Donc, il ne faut pas non plus que ce soit trop élevé, que notre marge ne soit pas trop élevée non plus. Et on peut nous-mêmes réduire notre marge s'il y a une offre, par exemple, ou alors une offre qu'on soumet à l'artiste. Ça, ça peut arriver aussi.

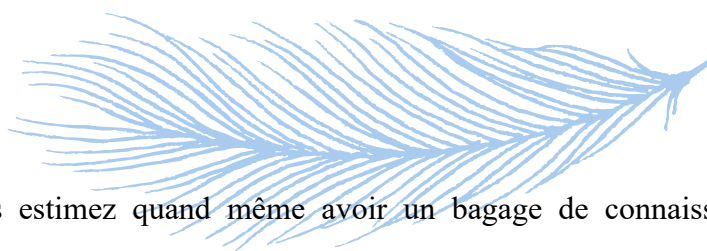
AURÉLIE : Ok. Et tiens, justement, par rapport à ça, est-ce que le style plastique, le style esthétique joue sur vos critères justement pour déterminer un prix, pour estimer que l'artiste doit baisser ses prix, que c'est ce que ça vaut sur le marché.

CONSTANCE : Oui, par exemple, on avait eu un artiste qui nous avait présenté des toiles. C'étaient des toiles où on voyait que c'étaient des matériaux, pourtant ça peut être très apprécié sur le marché, mais des matériaux voilà basiques qui ne coûtaient pas très cher. On voyait que c'était un petit peu du « À la va-vite » il avait du talent, mais il voulait faire beaucoup de toiles pour gagner sa vie, ce qui est normal. Mais je trouvais que ça se voyait que c'était un petit peu du bâclé. Les finitions n'étaient pas très propres. Donc moi, je lui disais qu'au prix qu'il en voulait, il fallait qu'il retravaille ses toiles parce qu'on ne pouvait pas vendre les toiles comme ça.

AURÉLIE : Vous estimez quand même je vais dire l'identité, le style artistique d'un artiste et du coup sa valeur marchande. Mais du coup, ne s'agit-il pas parfois d'un goût personnel ou d'une préférence subjective ? Et quelle est la place du jugement esthétique personnel face à des critères institutionnels en fait c'est ? La question, c'est : est-ce que vous avez vraiment la légitimité pour juger ? de l'esthétique d'un artiste ou non et de déterminer si oui ou non il peut être exposé ou vendu.

CONSTANCE : Non, c'est sûr que ça se base beaucoup sur des critères subjectifs. Après, on connaît le marché. À nouveau, on connaît notre marché, notre clientèle. Donc, on se base aussi là-dessus, sur notre clientèle, pour faire notre choix. Et ma mère, qui a ce côté artistique et qui, elle-même, a fait les beaux-arts, va être plutôt plus esthétique et dire : voilà, non, ça, c'est une toile. Si elle n'est pas finie, on ne peut pas la vendre comme ça. Si ce n'est pas propre.





AURÉLIE : Vous estimez quand même avoir un bagage de connaissances culturelles et institutionnelle du fait d'utiliser justement ce talent de votre maman pour avoir cette légitimité de juger ou non ce qui est...

CONSTANCE : Oui, oui

AURÉLIE : D'accord. Le retour des critiques d'art, des articles des médias et tout ça, est-ce que ça joue un rôle important dans la validation de l'artiste chez vous ?

CONSTANCE : Euh ...Oui, parce que je pense que si on a un artiste, et je découvre qu'il a été très critiqué, ou ce genre de... voilà ...Oui, ça pourrait jouer. Ce n'est jamais arrivé. Et dans le cas inverse, si il a été publié, par exemple, dans des magazines ou des choses comme ça, oui, nous, c'est quelque chose qu'on va utiliser, par exemple, dans la présentation de l'artiste, dans sa fiche d'identité, dans le certificat d'authenticité qu'on va délivrer au client. À l'acquéreur, on va lister que ce soient les expositions ou les parutions aussi, ou dans des ouvrages. C'est un petit peu comme dans l'art africain tribal. Si on a une pièce qui est apparue dans un ouvrage ou dans une exposition, dans un catalogue d'exposition, ça va lui donner de la valeur et il faut le lister dans le certificat.

AURÉLIE : Ok ! Vous jouez aussi sur la cotation des artistes ? Vous en parlez quand ils sont cotés ?

CONSTANCE : Oui, oui, bien sûr.

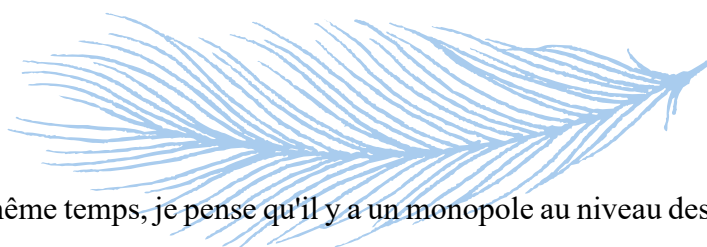
AURÉLIE : Et le fait d'être exposé comme ça chez vous, est-ce que ça augmente la cote d'un artiste ou pas ?

CONSTANCE : Non, parce que ce n'est pas notre...

AURÉLIE : Ce n'est pas la base de la galerie ?

CONSTANCE : Voilà, c'est quelque chose qu'on a commencé parce qu'on a eu l'opportunité, on a rencontré des artistes, ce sont des artistes camerounais, par le biais de notre travail dans l'art tribal, et on a essayé. ..Moi, je voyais que c'était quand même un milieu qui fonctionnait





pas mal, mais en même temps, je pense qu'il y a un monopole au niveau des galeries parisiennes, notamment. Et puis voilà, ils font des foires, mais c'est des foires où un stand va coûter 30 000 euros. Nous, ce n'est pas notre domaine et on n'a pas envie forcément de dégager l'argent pour ce genre de manifestation. Donc nous, on reste vraiment dans l'art tribal africain. Et je ne pense pas qu'un artiste qui sort de chez nous va dire j'ai été exposé chez l'Essentiel Galerie. Je ne pense pas que ça va donner un poids particulier.

AURÉLIE : Donc même là, quelque part, il y a une hiérarchie au niveau de l'importance des galeries.

CONSTANCE : Absolument !

AURÉLIE : Est-ce qu'il y a une forme d'élitisme ?

CONSTANCE : Oui, dans le domaine de l'art africain, très très fort. Oui Oui, donc un artiste par exemple qui est exposé chez Africaris à Paris, c'est une des plus grandes galeries d'art africain contemporain. Alors là, nous on ne peut plus se le payer, cet artiste, ça c'est sûr et certain. Je sais qu'il y a aussi des artistes qui signent des contrats d'exclusivité avec des galeries. Et dans le milieu de l'art tribal africain, alors là, oui, c'est très, très, très élitiste. Nous, on sort du lot par rapport à ça. Mais on joue un petit peu avec le marché.

AURÉLIE : Vous êtes entre deux, en fait, quelque part.

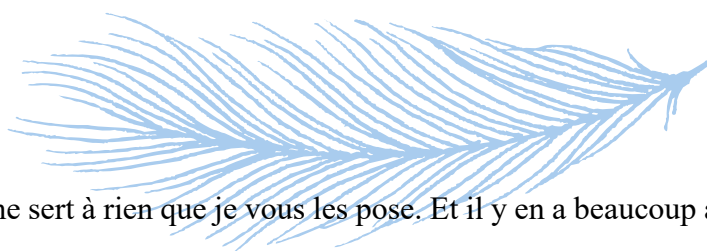
CONSTANCE : Oui, voilà. Parce que si vous allez à Bruxelles ou à Paris, au Sablons, à Saint-Germain-des-Prés, les prix ne sont pas du tout pareils. Nous, on a une certaine accessibilité quand même.

AURÉLIE : Oui, au niveau du public.

CONSTANCE : Voilà, on n'est pas élitiste, justement.

AURÉLIE : D'accord. OK, parfait. Vous avez quand même répondu à pas mal de questions qui m'intéressent au niveau des artistes proprement dit. Le reste, c'est plus des galeries proprement





dit. Donc bon, ça ne sert à rien que je vous les pose. Et il y en a beaucoup auxquelles vous avez répondu dans la conversation.

CONSTANCE : Très bien.

AURÉLIE : Donc je suis contente. Ça a été plus vite que prévu.

CONSTANCE : Et vous avez déjà eu pas mal d'entretiens, alors ?

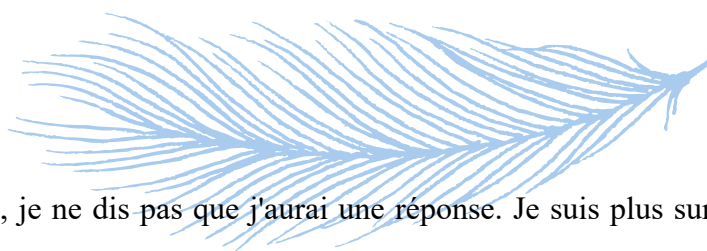
AURÉLIE : Non, pas énormément, justement, parce que les gens sont compliqués à avoir, aussi bien, premièrement, niveau artiste professionnel, proprement dit. Je me rends compte qu'il n'y en a pas beaucoup en Belgique, et ceux qu'il y a, sont déjà en mode international, et à pas forcément répondre, ce que je peux comprendre, parce que, bon, voilà, c'est prenant. D'autres qui se considèrent comme étant professionnels, et finalement, Ça reste encore ..., ce n'est que de l'auto-proclamation quelque part. C'est estimer que, parce que j'ai exposé, comme on le disait tantôt, dans plusieurs salles, j'ai atteint 10 expositions. Ben voilà je suis un artiste pro, j'ai vendu 3-4 toiles, je suis un artiste pro, sauf qu'on se rend compte que ce n'est pas forcément par-là que ça passe. Par contre, au niveau galerie, j'ai interrogé la galerie Thanks Gallery à Mons, qui, elle,

CONSTANCE : Oui qui travaille avec Alfredo Longo.

AURÉLIE : Oui qui travaille exclusivement avec des professionnels et qui, par contre, a une autre section où là c'est des jeunes artistes, mais c'est voulu, c'est eux qui estiment lancer l'artiste, justement pour le propulser professionnellement parlant. J'ai pris contact aussi avec le MAC's Hornu, la salle Saint-Georges, aussi à Mons, en fait au niveau pôle muséal à Mons, ils ont plusieurs salles mais justement par catégorie, c'est-à-dire, il y en a qui sont plus salles d'exposition, il y en a qui sont plus galeries, il y en a qui sont plus musées. Et j'aimerais bien, justement, comprendre la différence au niveau de leurs critères, en fait, tout simplement. Qu'est-ce qui fait qu'on estime que, oui, tu es pro, oui, tu ne l'es pas. C'est la question.

CONSTANCE : (rire)





AURÉLIE : Alors, je ne dis pas que j'aurai une réponse. Je suis plus sur des hypothèses que tout autre chose.

ANNEXE N°6 – BAM/CAP MONS

Titre : Retranscription de l'entretien avec Godart Arnaud

Date de l'entretien : 28/04/2025

Durée : 1H07 minutes

Lieu : En présentiel - Rue Neuve, 8 - 7000 Mons

Statut du participant : Chargé de projets expositions - Service du Pôle muséal

Note éthique : L'entretien a été retranscrit avec l'accord du participant.

Aurélie : Au moins, je suis sûre de ne rien perdre.

Arnaud : Pas de problèmes. Dons effectivement, on travaille en pôle muséal. En fait c'est pour faire des... La ville de Mons, historiquement, a plusieurs musées.

Aurélie : D'accord.

Arnaud : Chaque musée a été géré de manière indépendante. Je vous parle de ça...

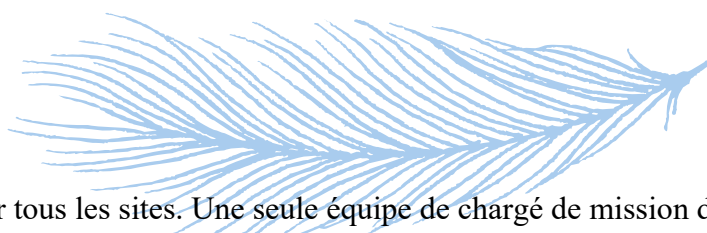
Aurélie : Ça fait des années ?

Arnaud : 25 ans, je crois, qu'ils sont passés en pôle muséal.

Aurélie : D'accord

Arnaud : Et en fait pour faire des économies d'échelle, en termes d'équipe, ils ont décidé de s'organiser en pôle. Donc, il y a une seule régie qui bosse sur tous les sites. Un seul service





com' qui bosse sur tous les sites. Une seule équipe de chargé de mission dont je fais partie. On travaille du coup...on organise des événements, enfin, des expos sur tous les sites. Une seule équipe de médiation qui bosse aussi sur tous les sites, fin voilà euh... c'est vraiment euh...plutôt que d'avoir un chargé de médiation ou un chargé de mission ou une régie par site, Beh là on est moins, mais en même temps, on travaille sur tous les sites, donc on s'organise en termes de planning pour ne pas avoir tout en même temps, pour qu'on puisse faire tout.

Aurélie : D'accord ou je comprend

Arnaud : Après, c'est un peu plus compliqué parfois, mais voilà... Alors, effectivement, moi, dans les charges d'émission, on est trois, et en fait, on bosse tous sur des expos, mais on a classifié les expos en catégories, en termes d'importance et de moyens mis. Que ce soit financier ou humain. Moi, je m'occupe que des expos internationales. J'en ai qu'une par an. Parce que, justement, c'est les plus grosses.

Aurélie : Oui, ça demande plus d'organisations...

Arnaud : Donc ici, je viens de faire Rodin, par exemple. La dernière que j'ai faite, c'était Rodin et je m'occupe de celles qui arrivent en octobre. D'habitudes euh...c'est parce qu'ici, c'est parce qu'on a été un peu décalés avec le rythme à cause des travaux de la maison de collection et du jardin et de la réouverture autour du BAM.

Mais sinon, c'est une expo internationale, c'est tout le temps d'octobre à janvier.

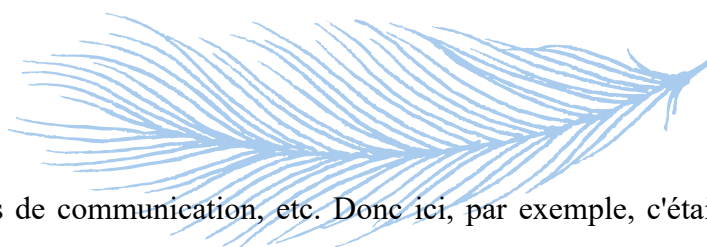
Donc d'habitude, le rythme est assez soutenu. Ici, on avait dû décaler, donc on a fait avril-août pour récupérer octobre l'année suivante. Donc là, moi, je suis un peu calme, mais ça ne va pas durer. En fait, moi, je bosse déjà sur l'expo de 2027, celle de 2028, celle de 2029.

Aurélie : Je suppose que c'est quand même une organisation en amont.

Arnaud : Ça demande beaucoup d'organisations en amont, surtout pour les internationales. C'est pour ça que moi, je n'en fais qu'une par an.

Ma collègue Alice, elle bosse sur les niveaux 2, c'est-à-dire des expos assez importantes, mais ce n'est pas le niveau maximum. C'est quand même des expos qui demandent des prêts, des





moyens en termes de communication, etc. Donc ici, par exemple, c'était le surréalisme. Ou alors, c'était l'exposition « Les Anges de Mons ».

Aurélie : Et vous avez combien de niveaux exactement ?

Arnaud : Trois. Et puis, il y a les niveaux 3. Là, c'est des expositions. Mais en vrai, on devrait en avoir 4. Mais voilà, on a les niveaux 3. Là, c'est des expositions. Moins de moyens financiers, moins de prêts... Plus collections, nos collections ou collections de la région, comme Claudine Ruelle qui a eu à la salle Saint-Georges l'exposition Pulsation qui est en ce moment.

Et en fait, c'est ma collègue qui fait ça, on va dire qu'on a tous des stress complètement différents. Moi, c'est des gros stress parce que c'est des gros projets,..., c'est comme petit enfant, petit problème, grand enfant, grand problème.

C'est le même. Donc c'est assez compliqué. Mais après, effectivement, on rigole moins avec une œuvre qui vaut 67 millions qu'avec une qui vaut 7 000 euros.

Voilà. En tout cas, les prêteurs, les exigences, tout ça, c'est complètement différent. Les assurances et transports, c'est beaucoup plus rigide. Donc moi j'ai des grosses périodes de stress, mais elle a un rythme, enfin ma collègue qui s'occupe des trois, elle en a 4-5 sur l'année, donc elle a un rythme aussi qui s'enchaîne. Voilà, c'est un autre stress. Donc voilà comment on travaille.

Après, moi je ne suis pas non plus cantonné qu'au niveau 1. J'ai fait aussi Plensa sur la grande place donc les sculptures de Plensa et tout, ça c'était moi on me demande de m'occuper aussi de temps en temps des installations urbaines parce que j'ai plus l'habitude vu que j'ai les niveaux 1 et que les niveaux 1 on a souvent des sculptures en extérieur comme pour Botero j'avais dû mettre la sculpture, la femme avec le cheval sur la place et tout.

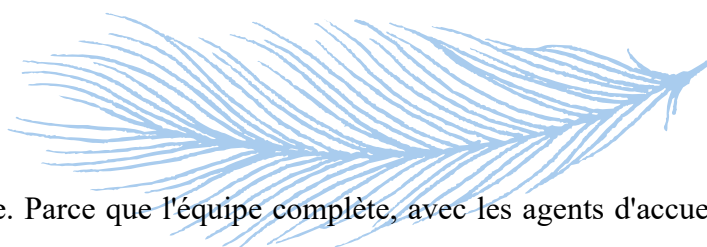
Aurélie : Vous avez plus l'habitude en logistique.

Arnaud : Voilà, c'est moi qui ai plus l'habitude de la logistique, des contrats techniques et tout ça. Des contraintes de sécurité et tout ça, donc on les fait en général. Quand je dis que j'ai qu'un projet par an, en fait, c'est un peu des couilles parce que c'est toujours des trucs en plus.

Mais l'idée, c'est ça. Donc, ça, c'est le fonctionnement du pôle.

Du coup, c'est chapeauté par une seule et même direction, qui est la direction du pôle muséal. Ils sont trois. Il y a un notre directeur et puis il y a deux responsables administratifs et financiers





qui gèrent l'équipe. Parce que l'équipe complète, avec les agents d'accueil et les gardiens, on doit être euh... je crois qu'on est aux alentours de 80.

Aurélie : Quand même, oui, oui. Quand même, oui. Vous allez me dire, oui, quand on voit l'infrastructure.

Arnaud : Après, déjà, rien qu'en interne, on doit être une trentaine. Parce que déjà, trois directions, trois chargés de missions. 4 médiation, ça fait déjà 10. La régie, ils sont 3 plus les 4 ouvriers. Donc voilà, déjà 17, rien que ça. Les responsables financiers, elles sont 2. Les responsables administratives, elles sont 2. Donc voilà, on est déjà 21. Le service d'accueil et de gardiennage, ils sont 3. Donc voilà, on est déjà 24. Il y a les conservateurs. Ils sont trois aussi, 27. Les responsables des collections, 29, 30, 31. Les deux de la com' dépendent du service com, mais elles sont détachées chez nous. Du coup, là, on est déjà à 33. Ouais. Je pense que dans l'équipe, on a au moins être une quarantaine. Sans les gardiens et les agents d'accueil. Donc oui, on arrive à... si tout le monde était là, on arriverait à 80.

Aurélie : Une fameuse infrastructure.

Arnaud : Après, on gère 12 sites.

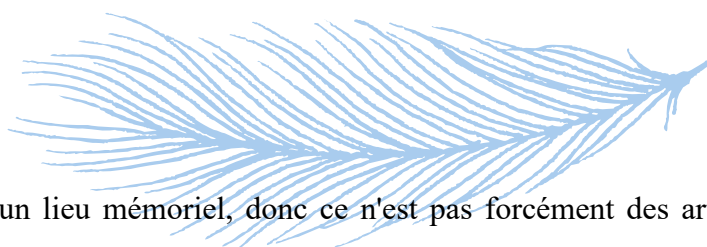
Aurélie : Oui, je me doute que, et puis avec des exigences différentes, comme vous disiez tantôt, même tout ce qui est sécurité, c'est vrai qu'il faut quand même considérer tout ça.

Arnaud : On connaît beaucoup, oui. Après, une de nos questions, c'était par rapport à ?

Aurélie : Par exemple, ici, la première, c'est sur quels critères vous basez-vous pour le choix d'un artiste dans vos lieux ? Musée, galerie ou exposition ?

Arnaud : En fait, ça dépend...ça dépend de chaque site. Par exemple, Le Mons Mémorial Museum, je vais prendre cet exemple-là. Là, c'est essentiellement le conservateur qui va, donc c'est Corentin Haussman, qui propose des idées d'expositions temporaire pour la petite salle, pour la grande salle d'exposition temporaire, là, il travaille en collaboration avec mon directeur qui impulse la direction artistique.





Maintenant, c'est un lieu mémoriel, donc ce n'est pas forcément des artistes plasticiens. Ça peut... il y a déjà eu des artistes plasticiens, mais c'est en général des artistes plasticiens qui travaillent la mémoire ou en tout cas l'ancrage territorial.

Aurélie : Un thème particulier ?

Arnaud : Oui. Parce que c'est vrai que c'est plus ici, la dernière expo, c'était « les anges de Mons » c'était la légende des anges...

Aurélie : Oui, j'ai vu.

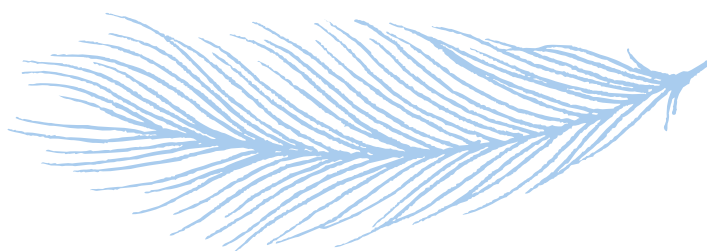
Arnaud : Voilà.

Aurélie : Claudine Ruelle ? par exemple ?

Arnaud : Alors, Claudine Ruel, à la salle Saint-Georges. Là, c'est parce que Claudine Ruelle, c'est une artiste de la région qui a quand même une carrière affirmée, qui était prof à l'Académie, donc qui a marqué toute une génération, qui a aussi fait partie de différents groupes artistiques montois, comme MACA et tout ça, et des groupes importants, qui a collaboré avec beaucoup d'artistes montois importants. Et il n'y avait jamais eu de vraie rétrospective de Claudine Ruelle, et il faut quand même savoir que maintenant, elle commence à être un petit peu âgée. Donc c'était le moment de marquer quand même le coup et de lui rendre un hommage en fait, enfin en tout cas de souligner le travail de sa carrière. Parce qu'elle est reconnue dans 'Peintre et artiste en Wallonie' au XXe siècle, elle est reconnue dans les ouvrages de référence, etc. Mais euh... Donc elle fait des expositions dans des galeries ou des petites salles un peu partout, mais ici, elle vient de la région, et du coup, ici, elle n'avait jamais eu vraiment son gros moment, et voilà, c'est fait. Après, voilà, elle expose au Bon vouloir, elle expose, il y avait une exposition ici, il y a 2-3 ans, sur l'histoire de Mons artistique, elle était dedans, enfin, voilà, ce n'est pas qu'on l'avait boudée, mais c'est juste que...

Aurélie : Non, mais vous diriez que justement, c'est ce parcours qui la légitime en tant qu'artiste professionnel dans vos lieux ?





Arnaud : Ouais

Aurélie : Son parcours professionnel ? ses expositions ?

Arnaud : Mais en fait, ça dépend. Parce que là, du coup, la salle Saint-Georges, c'était ça. L'idée, c'était de lui rendre hommage. Comme ici, on va faire une exposition où il y a trois artistes de la région qui vont exposer à partir du mois de juillet.

Là, c'est aussi des artistes affirmés. Il y en a une notamment prof aux « Arts et métiers », il y en a deux autres, elles exposent aussi très souvent, on les retrouve dans les mêmes lieux que Claudine, par exemple. Donc là, ils sont arrivés avec un projet qu'ils nous ont soumis et qu'on a accepté. Parce qu'en fait, il y a aussi cette politique où, soit on va les chercher, on amène des idées. Soit les artistes peuvent venir aussi nous proposer des projets. Donc ça, on a un comité exposition qui se réunit toutes les deux semaines, où la responsable de la cellule exposition présente les dossiers d'expos qu'on reçoit par mail. Et là, on est en débat avec, du coup, nous, les chefs de missions, et le comité de direction, et une personne de la communication, et de la médiation.

Mais au final, c'est le comité expo qui décide, qui a le dernier mot, entre guillemets, avec mon directeur, bien sûr. Mais voilà, on en discute ouvertement. Et en fait, le truc, c'est que c'est un peu compliqué... Par exemple, comment, enfin, on ne peut pas accepter tout, parce qu'il faut qu'il y ait quand même un lien avec chez nous.

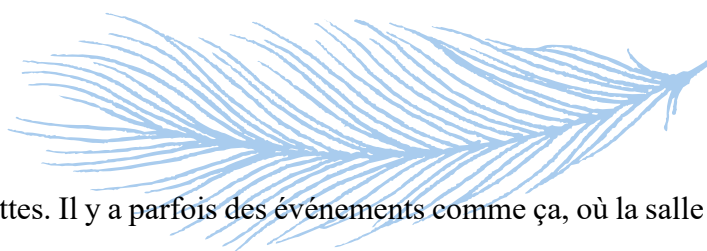
Ici, par exemple, on reçoit aussi des demandes d'artistes du nord de la France.

Nous, on a quand même un peu de mal, pas que ça ne nous intéresse pas, c'est juste qu'on a déjà tellement de demandes des artistes locaux que si on commence à leur dire non au profit d'artistes étrangers...

Aurélie : C'est changer de cible quelque part, c'est même dangereux ?

Arnaud : Ben on n'est plus trop légitime en fait. Après, du coup, il y a des fois où on doit faire des refus, non pas qualitatifs, mais plutôt positionnement régional. Après, ça c'est pour les expos à la salle Saint-Georges, ça dépend donc, parce qu'il y a des accords aussi, par exemple, une fois par an, il y a une expo, enfin euh...la salle est gérée pour un projet pour les montois Caillaux, juste avant la ducasse. Donc là, c'est complètement indépendant de nous, c'est eux qui s'en occupent. On leur prête la salle, on les aide à installer l'expo, mais ce n'est pas nous qui





sommes aux manettes. Il y a parfois des événements comme ça, où la salle St Georges, du coup, il y a des demandes qui arrivent carrément directement au collège, parce qu'il y a des artistes ou des associations qui contactent l'échevin, ils font passer au collège, et voilà.

Là, c'est des discussions. On peut arriver avec un rôle de soutien, mais rien à voir dans la décision.

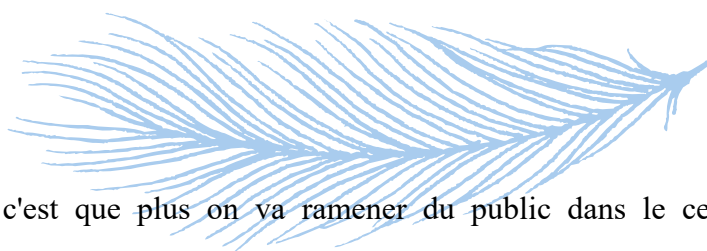
Aurélie : C'est indépendant de votre partenariat ?

Arnaud : Oui. C'est un site qu'on gère, mais qu'on ne gère pas tout seul. C'est un site qui appartient à une ville. Nous ici, les expositions, par exemple quand on fait Rodin, ça dépend. En fait, les niveaux 1 pour le BAM, c'est plus compliqué. Parce que en fait, le BAM, il y a quand même deux objectifs. On fait deux grosses expos par an ici, qui est un rythme quand même déjà assez important. Parce qu'on n'en fait que deux entre guillemets, parce que l'exposition, c'est 4 mois, mais il faut 2 semaines pour installer les œuvres, 2 semaines pour les retirer. Ça veut dire qu'il faut compter qu'au moins 2 semaines avant cette installation, il faut préparer toute la scénographie. Parce que on construit les murs, on les repeint. Vous vous doutez bien qu'on ne peut pas accrocher un tableau au mur quand la peinture n'est pas sèche. Donc, il faut au moins un mois de montage. Mais il faut un mois de démontage. Donc, comptez un mois de montage, un mois de démontage, une expo qui dure quatre mois, ça fait déjà six, et rebelotte pour celle d'après, donc six fois deux, ça fait un an. Voilà...

Aurélie : Je comprend

Arnaud : On y est. Donc, on ne sait pas faire plus. Ou alors, il faudrait que les expos durent moins longtemps. Mais du coup, mettre autant de moyens pour deux mois, c'est un peu, voilà. Donc, l'exposition internationale, le but, c'est de travailler avec des artistes de renom, affirmés qui vont attirer du public. Parce que le but des expositions internationales est assez double. C'est à la fois faire de l'éducation permanente, parce que ça, c'est notre rôle principal. Donc, on permet à la population, aux écoles, aux étudiants du coin ou d'un peu plus loin, de découvrir le travail d'artiste qu'ils n'auraient pas forcément l'occasion de voir. Après, on a différents types de publics, on a un public averti, on a un public d'école, enfin scolaire, troisième âge, jeune, famille, donc c'est vraiment très très large, on a des actions ciblées à chaque fois. Mais moi je considère qu'on fait de l'éducation parlante, qu'importe le type de public. Deuxième aspect





hyper important, c'est que plus on va ramener du public dans le centre-ville, enfin par l'exposition, notamment du public qui vient de Bruxelles ou de Flandre, et ben c'est du public qui va venir du coup, il y a l'aspect touristique économique où c'est un public qui va venir se déplacer pour venir ici et qui après va aller boire un verre, manger un morceau, se balader, aller voir un autre site, aller au magasin.

Aurélie : Il y a tout un aspect économique et touristique derrière.

Arnaud : Il y en a qui dorment ici. Nous, on le voit dans les stats parce que quand ils prennent leur ticket, on leur demande d'où ils viennent. Pour Rodin, c'est des Flamands, et les Bruxellois, c'est plus de la moitié du public qui est venu. C'est énorme.

Aurélie : Oui je me doute parce que pour un autre travail de groupe, on avait été rencontrer le chargé de communication du Mundaneum. Et il nous disait qu'il remarquait justement un nouveau public flamand. Et quand il leur demandait la raison pour laquelle ils étaient venus au Mundaneum, c'est parce qu'en fait ils étaient d'abord venus chez vous. Et pour dire de passer la journée, ils allaient chez lui après.

Arnaud : Oui, c'est ça.

Aurélie : Pour profiter quelque part de cette visite.

Arnaud : Alors en fait, on est un peu l'attrait phare.

Aurélie : Oui, le point central.

Arnaud : Après, c'est logique et tant mieux. Voilà. Donc ça, c'est les expositions internationales, donc les niveaux 1, elles servent essentiellement à ça. Après, les expositions de ce type-là, ou comme celle d'avant qu'on a faite sur le surréalisme, là, ça vise aussi un public assez large, mais plus local quand même.

On sait très bien qu'ici, en travaillant sur des artistes locaux, on ne va pas forcément attirer le mec qui habite à Gand. Vraiment...





Aurélie : A moins qu'ils aient déjà une réputation même de...

Arnaud : Après. Il y en a qui viennent justement, parce que là, on commence depuis 10 ans, on fidélise quand même ce public qui, du coup, finit par aimer Mons aussi, visiter Mons, parce qu'au final, c'est con, mais il y en a ils viennent une journée ici, ils dorment ici et ils vont à Paris d'Aïza après, ou ils vont visiter le Grand Hornu, ou ils en profitent pour aller voir les minières de Spienne, parce que c'est tous les sites UNESCO. Il y en a, ils viennent ici, puis après, ils dorment et ils font des balades vélo pour aller jusqu'aux ascenseurs à bateau. C'est très large. En fait, on est en train de se positionner comme ville de city trip. Mais après, tout dépend des saisons aussi.

Ça marche mieux en été qu'en automne-hiver. Mais parallèlement à ça, au BAM enfin au CAP, on a au premier étage et au deuxième étage, ça c'est les expositions soit internationales, soit les niveaux 1, soit les niveaux 2. Mais on a aussi la salle au piliers, où là on a une politique où on veut mettre en avant des artistes de la région. Des artistes émergents, des jeunes artistes en général.

Aurélie : Mais pas forcément reconnus ?

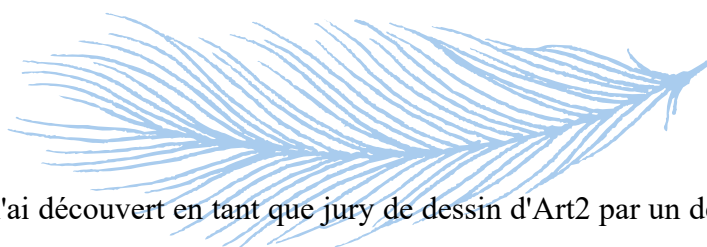
Arnaud : Pas forcément connus du tout. Par exemple, ici c'est Diego Donofrio qui est en train d'exposer. Pourquoi ça a été lui ? Parce que c'est lui qui a gagné le prix du Hainaut.

D'accord. On a eu Rémi Hans aussi, qui maintenant est exposé dans l'exposition ici, alors qu'il y a deux ans, il était exposé en bas parce qu'il avait gagné le prix du Hainaut aussi. Donc là, on va exposer, pendant la prochaine expo internationale, on expose Kevin Douillet, qui est un artiste qui vient de Binche, qui a commencé à peindre il y a cinq ans.

Aurélie : Donc selon vous, quand même, il y a ce... allez, ce poids de l'institutionnalisation et de l'académisation. Vous disiez, ça vous a quand même conforté dans le fait de l'exposer, le fait qu'il a eu un prix.

Arnaud : Oui, mais pas que, en fait. Ici, c'est parce qu'on a l'opportunité de le faire, puis il y a aussi des rencontres. C'est des artistes dont on découvre le travail. Là, le prix du Hainaut, c'est le moyen qui nous a permis de découvrir son travail. Enfin qui a permis à mon boss de découvrir son travail. Moi, je l'avais rencontré plus tôt parce que je l'avais eu, enfin pour l'histoire, c'est





assez marrant. Je l'ai découvert en tant que jury de dessin d'Art2 par un de ses profs et donc je découvre son travail. Ce fait que je le connaissais un petit peu sur le côté mais je n'avais jamais vu son boulot et là, du coup, j'ai trouvé que c'était tellement génial ce qu'il faisait que j'ai voulu lui acheter deux dessins, et il était en mode, ben non, je n'en ai jamais vendu, je ne sais pas quoi faire...

Oui, je voulais bien, mais en fait, il voulait me les vendre pour une bouchée de pain, mais je lui ai dit non, je ne te les achète pas en dessous de ça, parce que tu as passé beaucoup trop d'heures de travail dessus. Et au final, il a gagné le prix du Hainaut avec un des dessins que je lui ai achetés, et au final, le dessin, il est exposé en bas, maintenant il est exposé ici dans l'expo. Il a été prêté au Vecteur, à Charleroi, au BPS 22, à une exposition à Bruxelles, à Tournai. Donc là, c'était vraiment un hasard complet de rencontre. Diego, c'est le même... Là, c'est mon boss qui a été invité à un jury. Il a découvert son travail. Puis, il se fait que Diego a rencontré le président.

Du coup, mon boss lui a proposé, vu qu'il le connaissait, de le présenter dans l'exposition. Après, il y avait tout son sens.

Aurélie : Du coup, il y a toute une notion de réseau.

Arnaud : Aussi ...Oui, parce qu'en fait, le problème des artistes émergents, c'est qu'ils ne sont pas sur le devant de la scène. Donc, soit ils viennent à nous, ce qui arrive aussi, soit il faut que, parce que nous, du coup, on fait un peu de veille artistique, ça fait partie de notre boulot, malgré la charge administrative. Et du coup, on essaye de trouver des nouveaux. C'est pour ça que moi, par exemple, je vais en jury tous les ans à Art2.

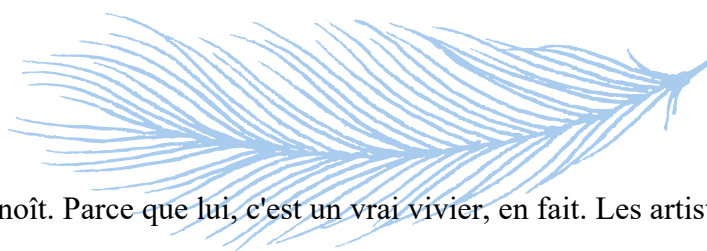
Aurélie : Vous bougez quand même pour remarquer.

Arnaud : Oui, et puis on va voir les galeries, on va voir ce qui se fait dans la région.

Arnaud : Par exemple, on travaille aussi beaucoup avec la Thanks Galerie.

Aurélie : J'ai été le rencontrer.





Arnaud : Avec Benoît. Parce que lui, c'est un vrai vivier, en fait. Les artistes vont d'abord chez lui avant de venir chez nous.

Aurélie : C'est une échelle ascensionnelle, en fait ?

Arnaud : Mais pas forcément, ce n'est pas non plus le même but. Parce qu'une galerie, le but de la galerie, c'est de vendre. Nous, ce qu'on ne fait pas.

Aurélie : Vous, c'est plus faire connaître ?

Arnaud : Ouais... Nous, on ne vend pas. On ne peut pas vendre ici.

Aurélie : C'est plus remarquer un talent ? le mettre en avant ?

Arnaud : Voilà, c'est plutôt de la valorisation. D'ailleurs, l'idée de présenter des artistes émergents dans la salle au Piliers, donc au zéro, pendant les expos internationales, ça continue finalement, parce que maintenant on le fait tout le temps, on le fait pour chaque projet.

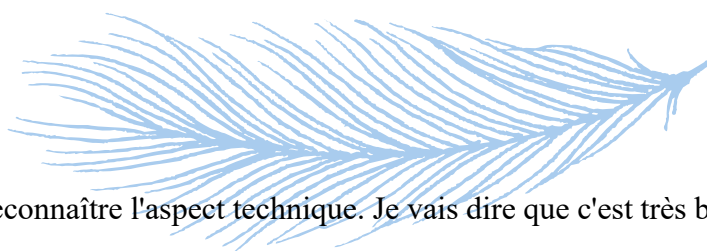
Mais le but c'est que ce soit une espèce de ruissellement, donc c'est-à-dire que les gens viennent pour voir l'exposition internationale, et de là, vu qu'ils sont là dans le bâtiment, On va dire que 85%, ils vont voir 90%, ils vont voir la salle aux piliers après. Donc, ils découvrent le travail d'un artiste émergent, alors qu'ils n'auraient pas du tout rencontré.

Aurélie : C'est quoi que vous avez remarqué ? Son originalité, sa singularité ? Qu'est-ce que vous avez remarqué ?

Arnaud : Ça, ça dépend, parce qu'honnêtement, c'est très personnel. Donc moi, je vais vous répondre, mais mes deux collègues ou mon directeur ne vous diront pas forcément la même chose. Moi, ce qui m'attire plus, c'est la technique, le style, l'originalité. Mais il faut que tout soit bien dosé, parce que si c'est une technique incroyable, vous pouvez faire un très beau dessin de poule avec une technique de dinde mais ça ne va pas forcément me parler.

Aurélie : Il n'y a pas que la technique ?





Arnaud : Je vais reconnaître l'aspect technique. Je vais dire que c'est très bien fait. C'est un truc de dingue.

Aurélie : Techniquement parlant ...

Arnaud : Mais je m'en fous.

Aurélie : Mais la patte de l'artiste ... oui oui... je comprends la nuance...

Arnaud : Il faut que tout soit bien dosé. Il faut que la technique, l'originalité, le sujet se démarquent. C'est vraiment un mix des 3. Par exemple, on a exposé Romina Remo qui travaille à l'huile. On dirait que c'est tellement réaliste, son travail qu'on dirait des photos. Et elle a des thématiques très personnelles. Donc c'est toujours le corps féminin ou euh ...et tout ce qui va avec. Les attributs comme la dentelle. Voilà.

Aurélie : Une certaine sensualité.

Arnaud : Voilà. Et en fait, c'est des angles décalés. C'est jamais des corps nus complets. C'est toujours une main, un pied, une épaule.

Aurélie : C'est suggestif tout en étant attirant ...

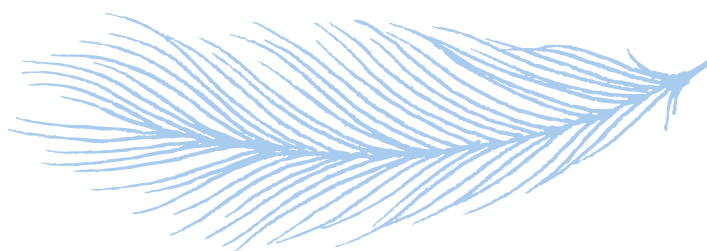
Arnaud : Voilà. Mais en fait, c'est tellement techniquement parlant, c'est tellement incroyable. On dirait vraiment une photo que moi, par exemple, ça m'interpelle parce que je ne sais même pas comment elle fait.

Aurélie : Je comprends.

Arnaud : Après, moi, dans l'exposition ici, on peut faire le tour pour vous montrer des exemples, mais moi, il y a des trucs, ça ne me touche pas du tout. Il y en a pour lesquels, par exemple, on me dit que celle-là c'est génial. Euh ok.

Aurélie : Donc, il y a une certaine subjectivité aussi.





Arnaud : Ah complètement.

Aurélie : Ce n'est pas que c'est arbitraire, mais ...

Arnaud : C'est pour ça qu'on en discute.

Aurélie : Oui, mais c'est quand même votre choix qui détermine si oui ou non, on a le droit d'être exposé ici.

Arnaud : Après, c'est surtout qu'on a tellement de demandes...

Aurélie : Qu'il y a un choix qui doit être fait.

Arnaud : Oui, parce qu'on ne sait pas mettre tout le monde. Là, si on accepte tout le monde, on est parti jusqu'en 2402.

Aurélie : Vous faites attention aussi à la formation académique ?

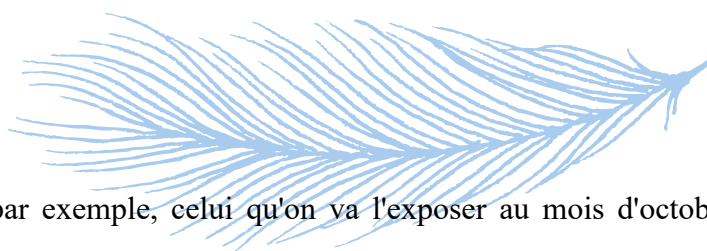
Arnaud : Ben oui et non. Parce que moi, je vais dire que non. Une de mes collègues va dire que c'est primordial. Mais voilà, moi, les autodidactes, j'en connais plein...qui sont très, très bien.

Aurélie : Donc vous seriez d'accord d'accepter un autodidacte ? C'est plus pour son esthétique, comme vous disiez tantôt, que sur sa technicité.

Arnaud : C'est pas parce qu'on est autodidacte qu'on n'a pas de technique.

Aurélie : C'est vrai, mais on considère que la technicité est toujours gagnée par l'académisme, par la formation. C'est un raccourci qui est très vite fait, c'est juste. Et c'est là qu'il y a aussi cet ambivalence, je vais dire, entre le don, le don inné que peut avoir une certaine personne par rapport à d'autres qui sont obligées de passer par une formation académique pour avoir cette technicité. C'est vrai.





Arnaud : Après, par exemple, celui qu'on va l'exposer au mois d'octobre, il n'a jamais fait l'académie. Il n'a jamais été au Beaux-Arts. Il apprend tout seul. Il passe ses journées à faire des tests, à travailler sur les glaciés. Ce qu'il faisait il y a deux ans, ce n'est plus du tout ce qu'il fait maintenant. Est-ce que c'est mieux un artiste qui teste plein de nouvelles choses ou est-ce que c'est mieux un artiste qui a fait cinq ans d'études et qui va toute sa vie faire la même chose ? Je ne sais pas.

Aurélié : Ben dans mon mémoire j'ai justement un sociologue, l'abbé Du Bos, qui lance cette idée en disant que justement cette rupture avec l'académisme, avec les formations, devenait un terreau fertile justement par le fait de « pas de règles » On fait ce qui vient.

Arnaud : Après, ça dépend quand même...

Aurélié : On a des nouvelles idées en tous cas.

Arnaud : Moi, par exemple, l'art brut, je déteste.

Aurélié : D'accord.

Arnaud : Mais je ne dis pas que c'est nul. Je ne dis pas que c'est nul. Loin de là. Mais je déteste. Vraiment, ça ne me parle pas, je suis plus sceptique que tout autre chose. Après, je ne dis pas que cela n'a aucun intérêt, juste que moi, personnellement, ça ne me touche pas.

Aurélié : Je comprends. C'est une sensibilité personnelle.

Arnaud : Mais alors que c'est complètement con parce qu'un de mes mouvements préférés, c'est le surréalisme qui a aussi une énorme tendance à détourner les objets.

Et je trouve que là, par contre, j'adore. Le côté détournement d'objet avec une certaine ironie ou du sarcasme, en tout cas de l'humour.

Aurélié : parce qu'il y a une pensée derrière ...





Arnaud : Maintenant, je ne dis pas qu'il n'y a pas de pensée dans l'art brut, mais cela ne me parle pas. Peut-être que c'est parce que je déteste Dubuffet....

Aurélié : (rire) Il y a un a priori de base.

Arnaud : Peut-être que c'est pour ça, mais ça ne me parle pas. Après, il y a des grands artistes qui : il y a plein de grands artistes qui n'ont jamais fait l'académie aussi.

Aurélié : C'est quoi qui légitime pour vous un artiste en tant que professionnel ?
La reconnaissance par les pairs ? La notoriété dans les expositions ?

Arnaud : Pas forcément. Je dirais même aucun des trois.

Aurélié : Aucun des trois. C'est quoi selon vous ?

Arnaud : Parce qu'il y a des artistes inconnus qui sont vraiment un travail incroyable. Moi, je dirais que c'est l'originalité, la technique, le message, la sensibilité, l'idée.
Parce que quand on voit l'histoire de l'art, par exemple, ne fut ce qu'au XXe siècle, on a quand même proposé des mouvements artistiques et des styles qui ont...qui n'ont rien à voir avec ce qu'on faisait avant, que ce soit le constructivisme, déconstructivisme, le symbolisme, ça arrivait un peu avant, le cubisme, le pointillisme, tout ça franchement, c'est des techniques, on n'en parlait pas... On n'en parlait pas... Ça n'existait pas, ils ont inventé des styles. Moi, j'attends qu'un artiste, aujourd'hui...parce que là, je trouve qu'au XXe siècle, enfin au XXIe siècle, on a beaucoup bossé au XXe, mais au XXIe, là, c'est difficile de se réinventer.

Aurélié : Vous pensez que c'est lié à tout ce qui est numérique et à l'intelligence artificielle ?

Arnaud : Non, mais là, par contre, je commence moi à avoir un petit problème avec l'intelligence artificielle, parce que...il y a ce débat aujourd'hui où on dit... En quoi ? par exemple, Bête exemple. Là, on a un concours à Mons pour le visuel de la ducasse. Qui est ouvert aux dessinateurs, aux graphistes, aux illustrateurs. Et là, il y a un prêt-travail. Même si c'est un graphiste, c'est un travail artistique. Et ici, l'année passée, il l'avait fermé. Cette année, pour d'obscures raisons de clientélisme, on a accepté le travail fait par l'intelligence artificielle.





Mais en fait, il faut m'expliquer en quoi c'est un travail artistique. La personne n'aura rien foutu. Elle aura demandé, fais-moi une affiche de Saint-Georges et le Dragon sur la Grande Place de Mons où on voit le Beffroi.

Aurélie : Je vous comprends tout à fait.

Arnaud : Pour moi, ce n'est pas du tout un travail artistique. Et comment justifier auprès de personnes qui auront dessiné pendant des heures, qui auront réfléchi à leur composition, qui auront fait des tests, qui auront peut-être recommencé... que leur travail vaut autant que celui d'une machine qui a passé exactement 8 secondes à faire une illustration. Là, cette année, il y en a carrément une qui a proposé un vitrail. Elle a travaillé le verre. Je ne sais pas si on se rend compte du temps que ça prend et de la technique qu'il faut pour faire ça. Et comment est-ce qu'on ose dire à cette verrière, je ne sais plus comment on dit, comment on ose lui dire... Mais voilà, ton travail incroyable, en fait, on le met en concurrence avec ChatGPT. Excusez-moi, mais moi, c'est un truc, ça me rend fou. Après, je sais bien pourquoi ils l'ont fait, mais je trouve ça inadmissible. Donc là, je pense qu'on va avoir un problème. Parce que si les artistes partent là-dedans, je ne sais pas...

Aurélie : Premièrement en termes de valeur et deuxièmement même en termes de droits intellectuels, propriété intellectuelle.

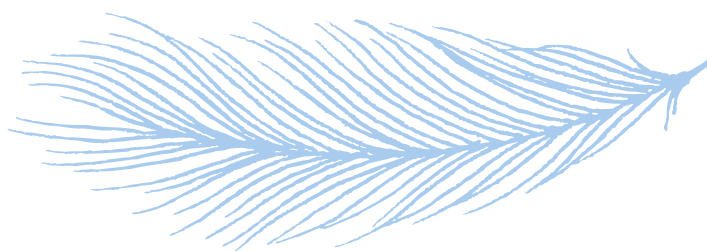
Arnaud : Parce que du coup, est-ce qu'après, le nom c'est l'artiste ou le nom c'est ChatGPT ?

Aurélie : Exactement, c'est ça la question. Parce que si on part du principe que ChatGPT, en fait ne crée rien, il récolte des informations qui sont enregistrées dans le data, Et par un pourcentage de ceci, par un pourcentage de cela, crée quelque chose, ça veut dire que tu es venu chercher 1% de quelqu'un, 2% de l'autre, 2% de l'autre.

Arnaud : Moi, c'est comme les NFT. Les NFT, moi, je ne croyais pas du tout. Au début, c'était en mode, il faut absolument qu'on investisse et qu'on achète des NFT. Mais ne faites pas ça, vous êtes fous. Ce truc-là, ça se planter. Maintenant, on n'en parle plus.

Aurélie : Non, Ça a été vraiment une tendance très, très courte en plus. On n'en parle plus.





Arnaud : Je sais bien qu'il y avait eu un gros truc parce que Justin Bieber avait acheté le premier NFT de O. B. à je ne sais plus combien de milliers de dollars, qui, deux ans après, en valait un vingtième du prix. Un truc ainsi. Je t'ai amené n'importe quoi. Moi, je suis très sceptique par rapport à ça. Je suis peut-être un petit peu old school sur le côté matière et présence 3D.

Aurélie : C'est peut-être, comme vous dites, un passage obligé entre deux tendances ; c'est le fait d'accepter l'évolution de la technologie. Maintenant, le problème dans la situation, c'est qu'il y a un gros manque au niveau des lois, au niveau des règles, et même au niveau de « Est-ce que c'est considéré comme de l'art au même niveau que ... »

Arnaud : Là, j'ai l'impression qu'on est dans Wall-E, en fait.

Aurélie : Oui. Je comprends. (rire)

Arnaud : Alors, si c'est pour faire ça, tout le monde est artiste... Oui, moi je dors mon lit, je tends mon bras euh c'est un peu compliqué quoi ...

Aurélie : Vous faites attention à la reconnaissance du public par les réseaux sociaux, par exemple ?

Arnaud : Par rapport aux artistes.

Aurélie : Oui.

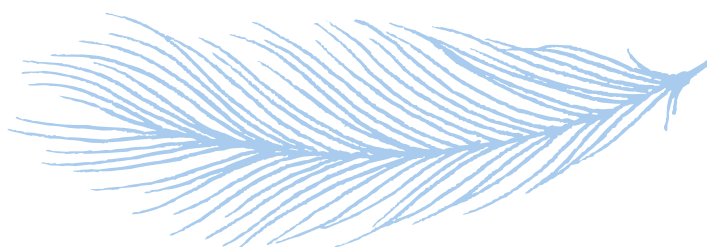
Arnaud : C'est un truc que je ne regarde jamais.

Aurélie : D'accord. C'est plus, j'ai exposé dans tel endroit, j'ai fait ça dans mon parcours professionnel ?

Arnaud : Je ne regarde même pas, en fait. Moi, je regarde le dossier.

Aurélie : D'accord.





Arnaud : Je suis plus sensible à, moi par exemple, un artiste qui va me mettre trois lignes en me disant, en me mettant trois photos de mauvaise qualité, je vais avoir du mal de me plonger dedans. Par contre, un artiste qui va m'expliquer d'où il vient, où il va, comment il fait pour y aller, quels sont les thèmes qu'il touche, qu'est-ce qu'il essaie de faire passer comme message. Même si je ne suis pas forcément d'accord ou que ça ne me touche pas forcément, je vais être plus enclin à aller voir et me renseigner sur son travail.

Aurélie : Donc, en plus de son œuvre, il doit y avoir une identité même de l'artiste.

Arnaud : Oui, je crois que tous les bons artistes sont censés en avoir une.

Aurélie : C'est parce qu'à l'époque, on n'y prêtait pas forcément attention. C'est vrai qu'aujourd'hui, on demande même une présentation de soi, d'avoir une idéologie, d'avoir...

Arnaud : Mais l'idéologie, moi je ne veux pas forcément qu'un artiste soit revendicateur...

Aurélie : non pas spécialement...

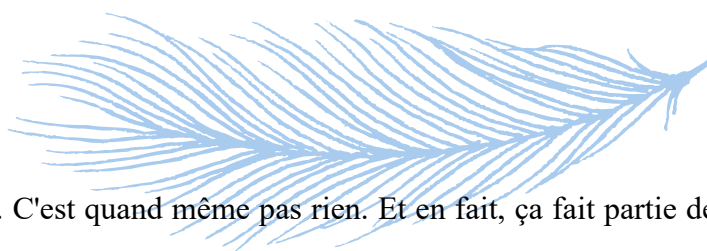
Arnaud : Mais un message ou en tout cas qu'on comprenne là où il va. C'est quand même assez important, je trouve. Ça peut être plein de types différents, d'ailleurs, je vous invite à aller voir dans un mois, il y a l'ouverture du Salon du Bon Vouloir, qui est un des derniers grands salons d'art existents en Belgique. Je crois que cette année, ils font, je ne vais pas dire une bêtise, mais j'ai l'impression que c'est leurs deux centièmes.

Aurélie : Ah, quand même, ouais.

Arnaud : Salon du bon vouloir... C'est con, mais c'est un salon belge, monnaie, dans lequel Magritte a exposé, Antocarte a exposé, Van Gogh a exposé. C'est un gros truc, c'est le 120e, pardon. Salon du Bon Vouloir, d'accord. 120e

Aurélie : Salon du Bon Vouloir, d'accord.





Arnaud : En 2025. C'est quand même pas rien. Et en fait, ça fait partie de la vague des salons qui existaient dans un peu dans toutes les grandes villes où il y avait des académies, notamment, qui étaient très à la mode au XXe siècle. Mais qui est un peu tombée en désuétude un peu partout, qui est menée ici par un comité indépendant qui du coup se bat un peu pour faire vivre le truc, qui gère ça de manière autonome et bénévole, qui a lieu aux anciens abattoirs. Donc la salle est mise à disposition par la ville quand même pour pouvoir le faire. Mais là, c'est tous les artistes qui peuvent postuler.

Aurélie : Il n'y a pas de critères ?

Arnaud : Parfois, il y a un thème. Ça dépend des années. Parfois, il y a un thème. Tous les artistes sont les bienvenus. Je vous en parle parce que, du coup, je fais partie du comité depuis pas longtemps. Depuis 3-4 ans.

Aurélie : Oui ça fait office de vivier comme vous disiez tout à l'heure ...

Arnaud : Ouais ... Depuis 3-4 ans mais là, c'est ouvert à la fois. Tous les artistes... le but, c'est d'être un salon d'art régional. Mais, c'est un Français ou un mec de Liège ou une meuf de Gand qui veut postuler, elle est la bienvenue. Et en plus, c'est tous les types de médiums. Donc ça va du dessin à la gravure, à la peinture, à la gouache, à la peinture à l'huile, à la sculpture, à la photo, à la céramique, à la poterie, au tissu, à la broderie, enfin tout.

Donc, c'est très, très large. Vous allez me dire, ouais, c'est bien, mais comment on fait pour, du coup, choisir ? Parce que, par exemple, l'année passée, on a reçu 600 candidatures, je crois. Et on a gardé, parce que la salle est extensible, mais bon, après, c'est un salon, donc il y en a du sol au plafond. On en a gardé 190. Ben, ça nous a pris un dimanche complet.

Aurélie : Oui, c'est quand même une bonne sélection.

Arnaud : Et dans le comité, on est plein de profils différents. Donc, moi, je suis historien de l'art. Il y a des artistes affirmés qui font partie du comité. Le président, c'est un avocat, mais qui est passionné.





Aurélie : Et là aussi, je suppose que, comme vous en avez 190, vous vous dites, on en a déjà 3, 4 qui font de la peinture à l'huile.

Arnaud : Non, non.

Aurélie : Non ?

Arnaud : Non. Par contre, ça arrive qu'on se dise à la fin, il y en a trop, il faut qu'on revoie une certaine sélection. D'accord. Parce que là, en plus, tout est mélangé. Donc, tout est au sol ou contre les murs et tout. Et on s'amuse, on prend, on ne prend pas. On prend, on ne prend pas. Et ce qu'on ne prend pas, on retourne, en fait. Parce que ça nous prend tellement de temps. Et en fait, on est 12, 13 pendant la sélection. Et il y a des fois, on n'est pas du tout d'accord.

Aurélie : Et c'est quoi la raison pour non ?

Arnaud : En fait, ça dépend vraiment. Ça dépend vraiment de la sensibilité des gens. Il y a des fois, on part sur une grosse discussion pendant une demi-heure sur un tableau ou sur un dessin ou sur une sculpture. Il y en a qui vont dire que c'est du génie et d'autres qui vont dire, arrêtez c'est de la merde. Moi, je me souviens, l'année passée, par exemple, il y en a un qui...

Deux artistes qui font partie de la sélection, qui sont dans le jury. Deux artistes affirmés. 80 ans aujourd'hui, mais deux artistes affirmés, des bêtes, qui s'arrêtent comme ça devant une sculpture assemblage. C'était une espèce de skateboard avec un montage avec des pierres, techniquement nuls. Il n'y avait rien. C'est un assemblage. Mais après, avec le non, c'était un détournement d'objet, c'était assez malin. C'était assez malin, c'était très satirique, ironique, très surréaliste en fait. Mais cinq minutes avant, on avait dit non à une céramique, un assemblage en fait.

(Il parle à une autre personne) Ils sont encore en train de passer, je ne pense pas normalement. Merci. T'inquiète. Mais va montrer ta tête dans les salles qu'ils sachent que tu es là.

Une sculpture, c'était vraiment une sculpture en céramique, un assemblage, c'était une scénette en fait, avec plein de sculptures en céramique, un peu dans le style des santons en fait. Mais c'était techniquement hyper réaliste, hyper bien fait, et ils ont dit non parce que ça ne leur parlait





pas, que c'était trop... enfin c'était un style un peu trop art décoratif pour eux. Donc ils étaient en mode, non, ça on ne prend pas...

Après, ils me disent que c'est du génie à côté. Je leur dis, alors désolé, mais moi je dois imposer oui pour la céramique juste avant. Parce que techniquement parlant, celle d'avant, c'était incroyable. Et je ne vois pas, moi personnellement, je n'assumerais pas de lui dire : « on ne vous a pas sélectionné, mais on a sélectionné le skateboard. » Alors que ça ne me parlait pas, non plus.

Aurélie : Qu'est-ce que vous avez comme formation, vous, pour avoir cette légitimité de dire oui ou non ?

Arnaud : Moi, je suis historien de l'art, mais je ne me sens pas légitime.

Aurélie : D'accord.

Arnaud : Après, je dessine depuis que je suis petit. J'ai pris des cours très longtemps.

Oui, c'est peut-être pour ça que je suis plus dans l'aspect sensibilité par rapport au message, d'où l'artiste vient, comment il est arrivé là, etc. Parce que c'est un peu mon travail d'historien de l'art.

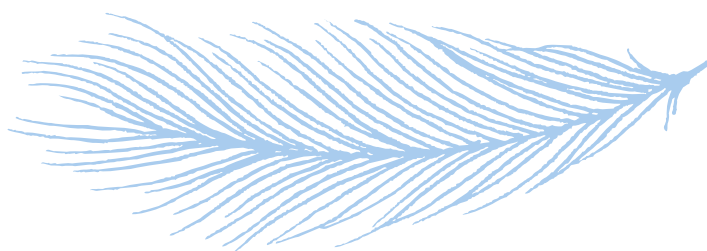
Aurélie : Et les autres personnes, ils ont quoi comme formation ?

Arnaud : Dans les autres chargés de mission qui bossent avec moi ?

Aurélie : Oui.

Arnaud : Alice de base, elle est restauratrice d'œuvres d'art. Donc, elle, c'est quand même l'aspect technique. Et Yohanna, elle a fait régisseuse de spectacle à la base. Donc, rien à voir en fait. Mais je crois que dans l'équipe, il n'y a que Laurence qui bosse à la médiation et Marine qui bosse à la médiation aussi, qui sont historiennes de l'art. Sinon, il n'y a que mon directeur. Donc on a des profils très diverses. Mais c'est ça que du coup c'est assez intéressant les discussions parce qu'on n'est pas du tout..





Aurélie : Vous avez chacun une vision différente.

Arnaud : ouais ...Je crois que c'est ça qui permet quand même qu'on arrive à être juste ...

Aurélie : Dans la diversité ?

Arnaud : Sinon ce serait tronqué je crois.

Aurélie : Peut-être trop élitiste ?

Arnaud : Oui...Ce serait tronqué peut-être. Mais après, à contrario, je pense que ne viser que l'aspect technique, c'est aussi élitiste.

Aurélie : Oui.

Arnaud : Dans un sens. Parce que ça veut dire qu'on légitime que les artistes qui ont fait l'académie.

Aurélie : Oui. Alors que comme vous disiez tantôt, il y a des autodidactes qui ont une production très agréable à exposer.

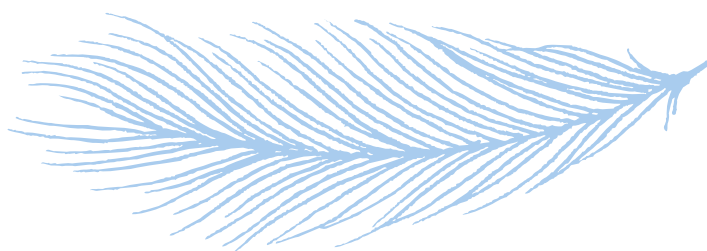
Arnaud : Puis il y en a qui apprennent en allant au métiers d'art du Hainaut le samedi matin, par passion, pendant 15 ans, depuis qu'ils sont petits. C'est aussi une technique incroyable.

Aurélie : C'est quoi, selon vous, qui fait la différence entre un amateur et un professionnel ?

Arnaud : Ça, c'est dur comme question. Parce que le grand public a quand même cette idée : un amateur, c'est celui qui fait ça chez lui, pour lui, par passion, qui ne vend pas. Et le professionnel, c'est celui qui fait ça, qui a décidé d'en faire son métier.

J'ai envie de vous dire qu'il y en a qui décident de faire ça comme métier, mais qui ne vendent pas. Ce sont des amateurs bénévoles. Je ne sais pas, moi je trouve que ça, cette... Je pense que ça dépend comment... Je pense que ça dépend quand même de l'investissement de la personne, de l'artiste lui-même. Mais après, c'est compliqué comme question.





Aurélie : Le fait de vendre ses œuvres ? c'est aussi un critère ?

Arnaud : Pas forcément parce que Van Gogh n'a quasiment rien vendu de son vivant.

Aurélie : Donc, c'est un tout en fait, c'est une action vraiment ?

Arnaud : Aujourd'hui, on va dire que c'est l'un des plus grands artistes du XXe siècle.

Aurélie : Est-ce que ce n'est pas justement parce qu'il a été reconnu après sa mort ?

Parce qu'il y a quand même plusieurs styles de reconnaissance ?

Arnaud : Je ne sais pas, Picasso au début de sa carrière, il mourait de faim dans sa chambre de bonne à Paris. À la fin, il payait des restos où le menu est à 10 000 euros en signant le ticket. Il faisait que signer. Je pense que c'est un mix, un artiste qui devient, je pense qu'il n'y a pas vraiment de différence entre un artiste professionnel et amateur. Moi, je ne le considère pas comme ça. Parce qu'aujourd'hui, ça devient tellement difficile de vivre, de toute façon, comme artiste. Qu'il y a plein d'artistes que j'admire aujourd'hui qui sont vivants, dont l'activité principale, c'est... Ils sont enseignants ou autre.

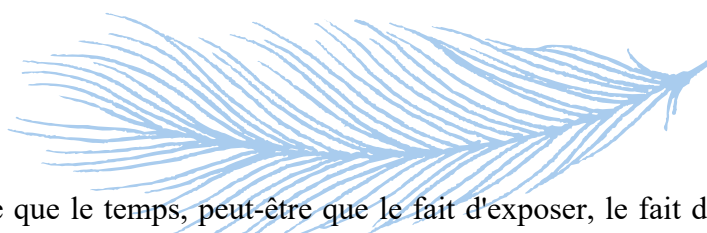
Aurélie : Ça ne doit pas forcément être votre fonction. Ça peut être quelque chose à côté, vous pouvez avoir un travail en plus ?

Arnaud : Je pense qu'aujourd'hui, en plus, voilà. Le mythe de l'artiste qui mange du pain et joue de la guitare le soir dans une chambre de bonne sous la pluie. Je ne suis pas sûr qu'il y en ait encore beaucoup qui voudraient faire ça. Même si Montmartre, c'est mignon. Une chambre de bonne à Montmartre, c'est un million.

Aurélie : Non maintenant, vous disiez quand même tantôt des artistes affirmés.

Est-ce que c'est aussi le côté temporel ? Ça fait tellement d'années qu'il le fait. Il a fait tellement d'expositions, que le temps fait qu'il est légitimé.





Arnaud : Peut-être que le temps, peut-être que le fait d'exposer, le fait d'être reconnu par ses pairs, le fait d'avoir des articles de presse, de vendre éventuellement aussi, ça fait de soi un artiste affirmé, un artiste professionnel. Mais voilà, encore une fois, c'est très subjectif, je trouve, aujourd'hui.

Aurélie : C'est pour ça que je pose la question.

Arnaud : Mais je ne sais pas si vous aurez une vraie réponse à la fin.

Aurélie : Je n'aurai pas de vraie réponse à la fin. J'essaie juste de faire évoluer les hypothèses et les différents critères qui, à l'époque, étaient indispensables. On se rend compte qu'ils ne le sont pas forcément aujourd'hui. Et on partirait plus sur l'hypothèse d'une action collective organisée... de justement, comme vous disiez tantôt, ce mix entre un peu d'institutionnel, un petit peu de fonctionnalisme, un petit peu d'action.

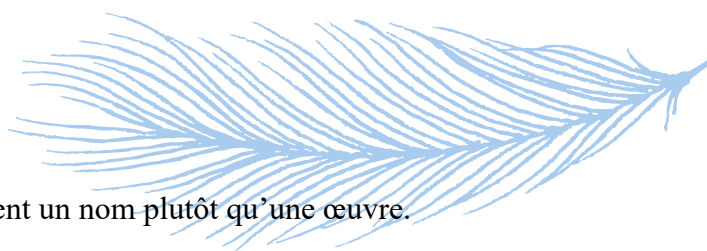
Arnaud : Un petit peu de galerie.

Aurélie : Un petit peu de critiques d'art.

Arnaud : Parce que moi, l'artiste qui ne se remet jamais en question, enfin, en tout cas, l'artiste qui ne se remet jamais en question, qui a une très haute estime de lui parce qu'il expose dans les galeries bankables. Ça, c'est l'artiste que je vais fuir le plus. Parce que c'est ceux qui sont déjà insupportables avant même d'être connus. Qui sont connus que par un microcosme et qui, du coup : « Ah, tu as exposé chez Perrotin, génial ! » Moi, je suis allé chez Templon cette semaine, Ah super. »

Je t'explique, le grand public ne va pas chez Templon ni chez Perrotin parce qu'en fait, ils ne savent pas se payer un tableau à 15 000 euros les 12 cm². Et moi, personnellement, ici, je suis allé chez Perrotin justement il y a deux semaines. Tout le monde me disait « Ah, tiens, c'est génial ! » Ah ouais ? Mais c'est très vite... enfin moi je fuis ce microcosme prout-prout qui est toujours dans l'entre-soi, c'est toujours les mêmes personnes qui sont invitées au vernissage, qui découvrent le travail d'un artiste en disant, ils l'ont bien compris alors qu'ils n'en ont rien à foutre, qui achètent parce qu'ils croient que c'est de l'investissement.





Aurélié : ils achètent un nom plutôt qu'une œuvre.

Arnaud : Et parce qu'ils se sont fait embobiner par le galeriste qui travaille, il ne faut pas oublier que c'est un vendeur. Pour moi, un galeriste, c'est un vendeur.

Aurélié : C'est la grosse différence.

Arnaud : Peut-être pas les cerveaux des galeries, mais les gens qui bossent dans les galeries.

Aurélié : Et vous, vous n'avez pas ce poids-là, parce que comme vous disiez tantôt, vous ne vendez pas

Arnaud : C'est des vendeurs Hermès. C'est des vendeurs Hermès.

Aurélié : Il n'y a pas de vente à la fin.

Arnaud : Je fuis ce monde-là parce que je trouve que c'est très superficiel et ce n'est pas forcément au mérite.

Aurélié : Pour vous, c'est trop mélanger la valeur marchande de la valeur symbolique ?

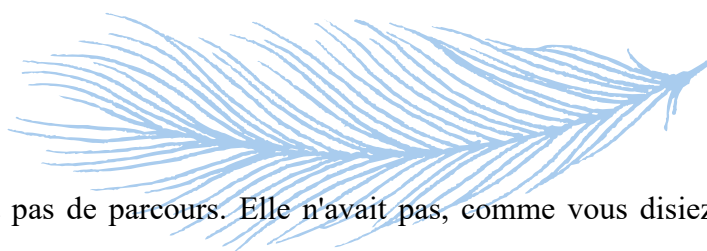
Arnaud : Mais là, c'est vraiment un milieu de réseau. Parce qu'il suffit qu'il y en ait un qui décide que vous êtes un génie et vous êtes un génie.

Aurélié : Parce que vous connaissez la bonne personne ?

Arnaud : Oui, la plupart du temps, c'est comme ça. Il y a beaucoup d'artistes, c'est comme ça. Et franchement, là, je ne suis pas... la chez Perrotin j'ai été sceptique. ...

Aurélié : Je comprends, Je vous avoue, moi, à la base, je suis artiste peintre. Et j'étais jeune. Et j'ai commencé à faire des expositions. Et puis j'en ai fait une qui était une exposition collective. Et j'ai vu une jeune fille, en fait, de plus ou moins le même âge que moi, qui avait fait six toiles de 1M sur 1M rouges. Au rouleau, tout lisse, qui ne représentait strictement rien, qui venait de





sortir. Elle n'avait pas de parcours. Elle n'avait pas, comme vous disiez tantôt, de façon de penser, de messages à délivrer, ni quoi que ce soit. Mais elle était la fille du ministre. Et elle a vendu chacune de ses toiles 100 000 euros. Et elle a décollé parce qu'elle connaissait les bonnes personnes.

Arnaud : Oui, c'est un réseau. Moi, ça m'énerve de ouf. C'est pour ça que je fuis ça.

Aurélie : Ça fait mal parce que Moi, je suis très... Je peins dans l'hyperréalisme, donc je prends énormément de temps au niveau des détails.

Arnaud : Moi, c'est ce que je préfère.

Aurélie : Je n'aime pas qu'on voit les coups de pinceau, par exemple. Je veux que ce soit, mes couleurs, par exemple, sont totalement surréalistes. Mais, par contre au niveau de la technique, je ne veux pas qu'on voie les coups de pinceau. Je veux vraiment que les fondus soient... Et je me dis, je passe un temps dingue pour avoir ce résultat-là. Et elle a pris un rouleau de peinture.

Arnaud : Il y a pas de message derrière.

Et non. Il n'y a pas d'introspection, il n'y a pas même de représentation. Je ne dis pas qu'il faut forcément en avoir une, parce que l'abstraction, est tout à fait ...elle relève de l'émotion. Moi, je suis très touchée par certaines toiles qui sont autour de moi.

Arnaud : J'adore l'hyperréalisme, mais un de mes peintres préférés, c'est Rodko, par exemple.

Aurélie : Ça ne me veut strictement rien dire, je suis très éclectique au niveau de mes goûts en matière picturale. Ce n'est pas question de dire parce que je suis hyperréaliste, je n'aime que ça. Ça dégage quelque chose, ne fût-ce que par la force de la couleur, ne fût-ce que par la force de la technique, du mouvement. Mais là, et en fait, on voyait clairement que c'était parce qu'elle était la fille du ministre et pas parce qu'on lui posait la question, tiens, qu'est-ce que tu as voulu dire ?





Arnaud : C'est ce que je vous disais, le monde des galeries, c'est vraiment un monde de réseaux. Moi, je trouve que c'est insupportable.

Aurélie : C'est compliqué, c'est très compliqué.

Arnaud : C'est pour ça que je fuis absolument les avis des galeristes et tout, même si, par exemple, ici moi je bosse beaucoup avec des galeries. J'ai bossé beaucoup avec la galerie Templon, avec la galerie Le Long, mais pour aller chercher des œuvres d'artistes, accomplis, reconnus. Par exemple, ils m'ont fait un gros prêt de Miro. Je travaillais avec eux pour Plensa. Ici, je vais travailler avec eux sur Hockney. Parce que c'est eux qui représentent l'artiste.

Aurélie : Il y a eu quelque part ce contrat d'exclusivité à la base.

Arnaud : Après, par exemple, pour Miro, c'est parce que de base, c'est quand Miro était vivant, c'est une des galeries historiques de Miro. Et ils ont gardé tout un fond d'œuvres de Miro qu'ils ne vendent pas, qui fait partie de leur patrimoine. Et voilà, ils nous en ont prêté genre 30.

Aurélie : ah quand même ...un fameux patrimoine...

Arnaud : Et bon, on ne pouvait pas cracher dessus, c'étaient des œuvres que personne ne connaît qui ne sortent jamais.

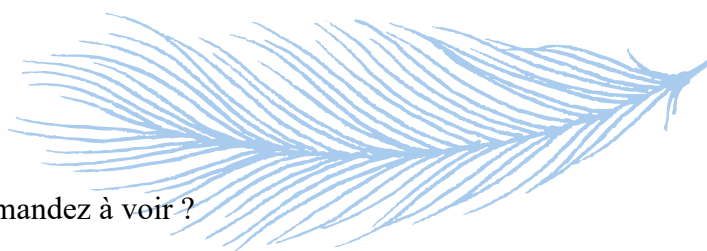
Aurélie : Que personne n'avait vu ?

Arnaud : Quasiment pas jamais.

Aurélie : waouh...Un trésor ça !

Arnaud : Et ça s'est fait par le plus grand des hasards. Donc je ne crache pas sur les galeries mais je dis que je fais quand même attention de ce qu'on me vend parce que je sais que leur but c'est quand même vendre. Donc quand on invente des nouveaux trucs : « ça c'est un nouveau artiste, incroyable... »





Aurélie : Vous demandez à voir ?

Arnaud : Oui, juste je mets des pincettes quand même au début. Je ne suis pas idiot non plus. C'est le jeu. Je ne sais pas trop.

Aurélie : La pérennité dans le temps, la possible évolution ?

Arnaud : Après, on peut se gourer, on n'a pas la science infuse ni l'exclusivité non plus. Je trouve que ce qui est bien justement dans l'art, c'est de pouvoir discuter, susciter le débat. Mais en fait, si ça ne crée pas d'émotion, je pense que le pari est raté.

Aurélie : D'accord. Il y a quand même cette notion d'émotion qui est importante, c'est juste

Arnaud : Oui, c'est l'originalité, c'est le message, c'est un peu un mix.

Aurélie : Et comme vous, il n'y a pas du tout la valeur marchande, ni cette notion de « j'achète une signature qui va prendre de la valeur dans le temps » Il n'y a pas cette notion de prix.

Arnaud : Non.

Aurélie : Il ne reste que l'émotion quelque part.

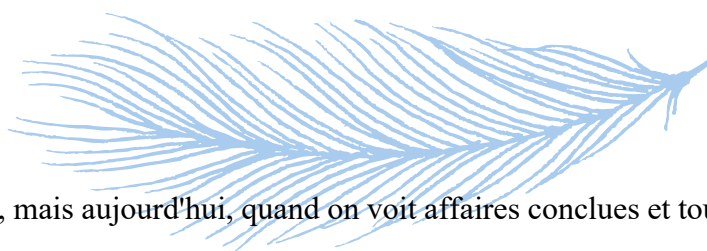
Arnaud : Et c'est pour ça que moi, tous mes potes qui me disent : « Tu n'as pas un conseil pour aller acheter et tout », moi je leur dis tout le temps : « Si tu veux acheter, enfin, moi je leur dis : « Le seul conseil que je peux vous donner » c'est : « N'achète pas en te disant, je vais l'acheter 10 000 balles et ça en vaudra 100 000 dans 10 ans. C'est achète-le si ça te provoque une émotion, un sentiment, un coup de cœur. »

Si tu as envie de le voir chez toi tous les jours, et ben tu l'achètes.

Si ça ne te parle pas et que tu t'en fous et qu'une fois que tu l'auras chez toi, tu te diras, je vais le foutre dans les chiottes, ne l'achète pas.

Aurélie : C'est la base normalement de l'art.





Arnaud : Mais oui, mais aujourd'hui, quand on voit affaires conclues et tout ça, aujourd'hui, les gens sont tous là, je vais acheter parce que ça va prendre de la valeur. Calme-toi, parce que les artistes, les Picasso, il y en a un sur un milliard.

Aurélie : Tiens, et les galeries virtuelles, vous regardez aussi ?

Arnaud : Pas du tout.

Aurélie : Pas du tout ?

Arnaud : Non, parce que je trouve qu'une œuvre d'art en photo, je regarde beaucoup Instagram. Je regarde beaucoup Instagram, j'adore au final, les pages des artistes sur Insta. Parce que je trouve qu'un artiste qui crée son Instagram crée en fait un univers quand même. C'est un peu sa galerie personnelle. Donc ça, ouais et en général, un artiste va mettre une photo sur Instagram dont il est content. Et donc ça veut dire que son œuvre est bien mise en valeur et donc la lumière est bonne, les couleurs sont les bonnes, etc.

Aurélie : En tous cas comme lui veut la montrer.

Arnaud : Voilà, ce qui n'est pas le cas avec une galerie virtuelle. Non. Parce qu'il y a beaucoup de mise en scène, genre on la voit avec un grand mur blanc, personne qui la regarde. Enfin tu vois, je m'en fous. Mais du coup, j'aime bien regarder ça. Et puis ça permet...

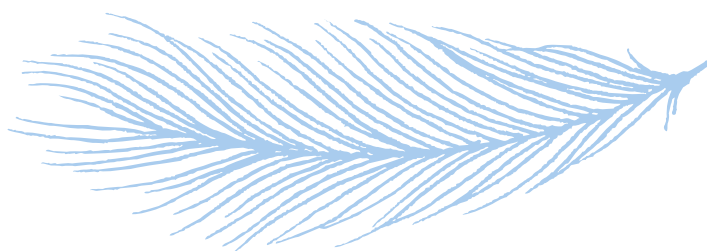
Aurélie : Vous ne voulez pas que ce soit quelqu'un d'autre qui parle pour l'artiste, c'est l'artiste qui doit parler.

Arnaud : La magie d'Instagram, c'est que du coup, demain, je peux découvrir le travail d'un artiste qui habite au Zimbabwe ou à Buenos Aires. C'est trop bien, après, je sais que je ne le verrai sans doute jamais, en vrai, mais au moins, ça a le mérite d'exister.

Donc ça, oui. Mais par contre, les galeries online, je ne regarde jamais.

Je trouve que ce n'est jamais bien mis en avant. Et puis, un artiste qui va exposer dans une galerie, il va présenter 30 tableaux. La galerie online, elle va mettre son nom, elle va mettre deux photos. Est-ce que c'est représentatif ?





Aurélie : Non. Non, et puis, pour avoir fait des expositions, le vernissage et la manière d'exposer les œuvres, le sens de la visite, était aussi pensé. Ce n'était pas juste mettre une photo comme ça. Il y a des fois des toiles qui doivent être mises...

Arnaud : Oui, il y a des ensembles.

Aurélie : Il y a un recul à avoir. Il y a, comme vous disiez tantôt, une lumière.

Arnaud : Et puis, je trouve qu'il y a une notion de format qu'on n'a pas du tout en photo. Parce qu'il y a des fois, on a l'impression que la toile est énorme. En fait, elle fait 20 cm sur 20.

Aurélie : Oui, c'est vrai. Et le format fait beaucoup, parce que vous allez ressentir cette émotion, peut-être avec une toile de 1 mètre sur 1 mètre, parce qu'elle est zoomée, mais quelque chose de tout petit comme chez vous, est-ce que vous aurez la même émotion du fait que vous ne verrez pas ?

Arnaud : Tout dépend du sujet. Donc oui, c'est très compliqué, je trouve.

Aurélie : Et si un artiste vient et vous dit, voilà, j'expose sur Artsper, sur Rise Art, sur Singulart, sur toutes les galeries virtuelles, pour vous, ça fait de lui quelqu'un ?

Arnaud : je regarde même jamais...

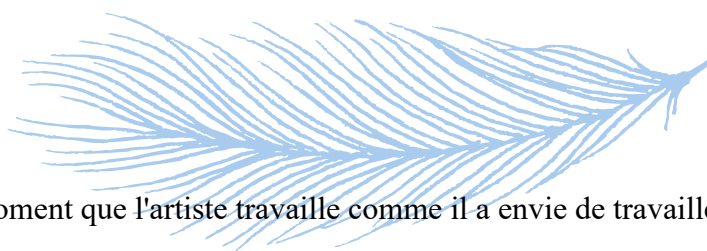
Aurélie : Toutes les galeries virtuelles, pour vous ça fait de lui quelqu'un ...

Arnaud : Ah non, moi je ne suis pas fermé, mais je dis juste que moi je ne regarde pas.

Aurélie : Ok, c'est pas un poids dans son cv ?

Arnaud : C'est un truc qui ne me touche pas. Non, non, ce n'est pas un poids, il fait ce qu'il veut. De toute façon, je considère que tout le monde a le droit de faire ce qu'il veut. Je pense qu'il n'y a pas de bonnes, enfin de façons, comme je disais, moi je ne considère pas que j'ai la science





infuse. Moi, du moment que l'artiste travaille comme il a envie de travailler, ça me va... et que ...

Par contre, si j'ai plus de mal avec les artistes qui travaillent juste pour vendre, ça, je trouve que c'est ridicule. Par exemple, l'artiste qu'on va exposer au mois d'octobre, il se fait que je le connais, c'est comme ça que j'ai découvert son travail. Il n'était pas du tout là-dedans avant, il était dans Horeca. En fait, il s'est tourné vers la peinture suite à une rupture amoureuse qui l'a complètement détruit moralement. Et c'est le seul moyen qu'il a trouvé pour extérioriser ce qu'il avait en lui et sa tristesse. Ce qui était marrant, c'est que d'un côté, il faisait des toiles hyper colorées et en même temps, c'était son exutoire horrible. Et aujourd'hui, il a beaucoup évolué parce qu'il a commencé de manière régulièrement autodidacte. Il dessine depuis qu'il est petit. Il ne s'est jamais lancé dans la peinture. Même le type de peinture a changé. Il est parti de l'aquarelle. Il est parti sur la gouache. Il a testé la peinture à l'huile. Mais justement, il faut quelque chose de plus.. Quelque chose qui prend moins longtemps à sécher. Parce qu'effectivement, c'est spontané.

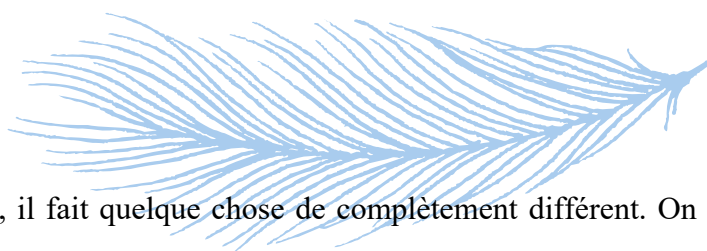
Aurélié : Chaque technique est habituée, pardon pas habituée...adaptée à ce que vous allez faire. Moi qui suis dans l'hyperréalisme, j'ai besoin que ça ne sèche pas trop vite pour pouvoir le retravailler. Par contre, c'est vrai que quelqu'un qui va travailler dans la matière ou dans la spontanéité, il faut que ça sèche vite.

Arnaud : Au début, il a fait une première exposition dans une galerie à Paris euh ...à Bruxelles. Ça faisait genre quelques mois qu'il bossait. En fait, c'était très influencé par le pop art, mais surtout par Bascia. Et donc au début, je lui disais : Écoute ! Moi, je comprends que tu le fasses, mais je n'aime pas du tout, parce que pour moi, c'est vraiment une copie de Bascia. Je ne trouve pas ça méga original.

Aurélié : C'était pas seulement une influence ?

Arnaud : Non, là, il y avait carrément les couronnes et tout. Donc j'étais là : « non mais écoute ! Je comprends, je trouve que la démarche est intéressante, de sortir les trucs et tout, mais je pense que t'as encore trop de, enfin que tu t'identifies pas. Tu idéalises trop les artistes que t'adores et du coup tu vas trop vers eux. Faut que tu te détaches quoi. » Et je n'aimais pas du





tout. Et là, depuis, il fait quelque chose de complètement différent. On est aux antipodes de Bascia

C'est beaucoup plus coloré, il travaille maintenant des fonds, des fonds bruts, il fait énormément de tests avec des coulées, des glacis et tout, je trouve ça très très bien. Et c'est presque floral, minéral comme ça, alors que c'est complètement brut, c'est abstrait. Et voilà, maintenant je trouve que ça arrive. Quand on l'écoute parler, il dit vraiment, c'est ça que j'ai essayé de... C'est devenu sa séance de psy quotidienne, en fait, de peindre. Et il le dit : » quand je ne peins pas pendant 3-4 jours, je ne suis pas bien, en fait. Ma tête fait pou-pou-pou-pou-pou »

Aurélie : Mais ça c'est vrai... quand on est artiste c'est notre moyen d'expression...

Arnaud : Mais je préfère qu'il me dise ça ...Je trouve ça hyper intéressant de discuter avec lui de ça. Mais quand on m'invente un mec qui a fait 52 toiles par jour à la chaîne parce qu'il les vend 4000 balles. Ok, ce n'est pas mon délire. Donc voilà, ça dépend. Ça dépend vraiment. Si vous voulez, je peux vous montrer.

Aurélie : On va arrêter l'enregistrement. En tout cas, merci beaucoup. Vous avez répondu à beaucoup de questions.

Arnaud : Mais s'il y en a encore, n'hésitez pas.

Aurélie : En fait, toutes les questions que j'ai posées, vous y avez répondu instinctivement dans la conversation. Tout est lié, donc il n'y a pas vraiment de questions bien précises.

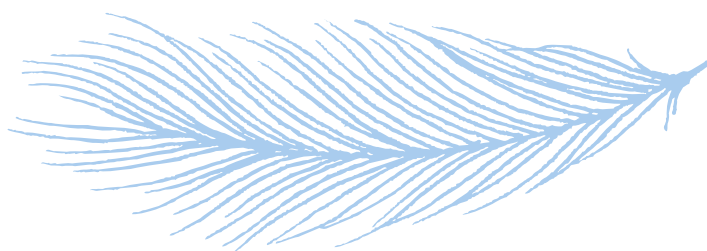
Arnaud : Désolé, je ne vous ai pas donné un avis très tranché.

Aurélie : Mais il n'y a pas d'avis trop tranché. Et c'est justement ça qui est intéressant, c'est de voir que malgré que les normes esthétiques évoluent, même la médiatisation, le public...

Arnaud : c'est très subjectif ...En vrai, je pense que l'art, ça doit se ressentir. Donc si ce n'était pas des jugements objectifs, ça n'irait pas...euh...Subjectifs, ça n'irait pas.

Aurélie : Trop d'objectivité, ce serait cloisonner l'art.





Arnaud : Oui. Ce serait Chat GPT.

Aurélie : Oui. Merci beaucoup.

ANNEXE N°7 - HUGO PONDZ

Titre : Retranscription de l'entretien avec Hugo Pondz

Date de l'entretien : 19/04/2025

Durée : 46 minutes

Lieu : Conversation téléphonique - 0495 87 10 06 – hugopondz@hotmail.com

Statut du participant : Artiste peintre

Note éthique : L'entretien a été retranscrit avec l'accord du participant.

AURÉLIE : Voilà donc première question. On y revient.

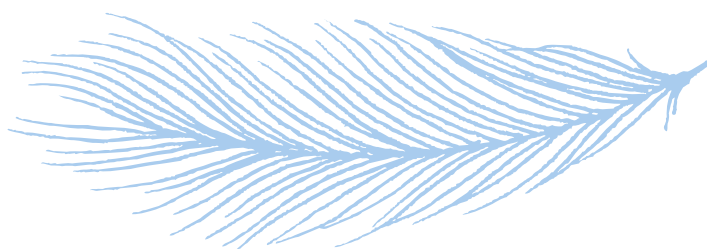
HUGO : C'est quoi ? c'est pour une travail de fin d'étude en fait ?

AURÉLIE : Ouais c'est un mémoire de fin d'année. Je fais un master en communication et culture

HUGO : Où à l'IS ou euh ...

AURÉLIE : à la FUCAM à Mons.





HUGO : ok

AURÉLIE : Voilà . Donc euh, ben première question. Je vais te demander de te présenter, ton nom, ton prénom et euh. Après, je vais commencer à te poser les questions.

HUGO : Ben c'est Hugo

AURÉLIE : Voilà ...depuis combien de temps tu es artiste professionnel ? HUGO : Ben écoute, c'est très simple, j'ai tout de suite commencé comme professionnel, sans savoir où j'allais.

AURÉLIE : Ah ok. D'accord. Et quoi, tu t'es mis directement en statut d'artiste ou quand tu dis professionnel, c'est ?

HUGO : Non, parce que ça remonte en 96, en 96 c'était quand même beaucoup moins compliqué.

AURÉLIE : Oui

HUGO : Maintenant, il faut des statuts pour tout, ça devient très chiant.

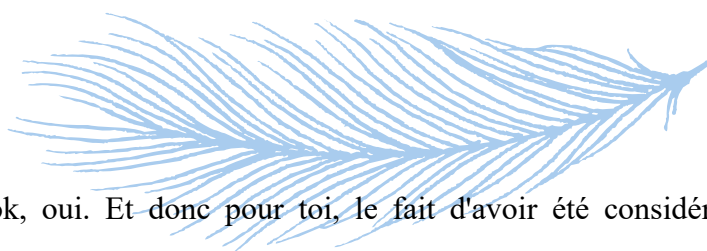
AURÉLIE : Ouais c'est vrai

HUGO : Tu ne sais même pas qui t'es, en fait, qu'ils te font un statut. Donc, on frise le ridicule.

AURÉLIE : Oui, c'est vrai.

HUGO : Tu vois ... donc on veut absolument cloisonner tout le monde donc euh voilà ...Mais, dès la première expo, j'ai vendu. Voilà. Donc, avant, c'était plus simple. Y'avait pas Internet. Il fallait exposer. Et puis, ben dès que j'ai fait la première exposition, ça a matché. Et puis, j'ai continué. Et puis, enfin, non. J'ai arrêté un petit peu pour faire d'autres choses. Et j'ai repris en 2012-2013, tu vois.





AURÉLIE : Ah ok, oui. Et donc pour toi, le fait d'avoir été considéré comme un artiste professionnel, c'est tes premières ventes ?

HUGO : Oui. Non, parce que je ne peux pas dire que ... enfin tu vois, encore une fois, on essaie de trop cloisonner entre professionnels et amateurs. Je pense que les deux n'ont rien à voir ensemble. Il y a des amateurs qui vendent et des professionnels qui ne vendent pas. Alors qui est quoi tu vois ?

AURÉLIE : Ouais c'est vrai.

HUGO : Première chose c'est quoi ? mmm ?

AURÉLIE : Ouais c'est vrai

HUGO : Après est ce que ça dépend du prix ? Et là encore, on s'aperçoit que ce n'est pas vrai parce qu'il y a des amateurs qui vendent plus cher que certains professionnels et qui en plus en vendent, et qui restent quand même, entre guillemets, considérés comme des amateurs puisqu'ils font un boulot à côté ou quoi que ce soit ; donc euh ...

AURÉLIE : Ouais donc toi, par exemple, pour toi, qu'est-ce que tu dirais qui fait de toi un professionnel plutôt qu'un amateur ?

HUGO : Ben moi, c'est le seul truc que j'exerce...

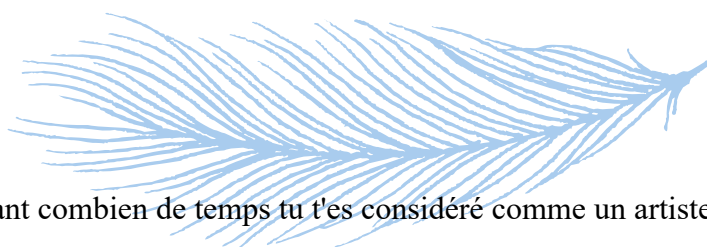
AURÉLIE : Toi, c'est vraiment ta profession, donc c'est ton métier.

HUGO : Oui, c'est mon métier.

AURÉLIE : D'accord , ok, euh

HUGO : Tu vois.





AURÉLIE : Pendant combien de temps tu t'es considéré comme un artiste amateur et qu'est-ce que tu as fait pour en sortir et vraiment te professionnaliser ?

HUGO : En fait, je n'ai rien fait pour en sortir. C'est ...Ça découle d'un processus, j'ai presque envie de dire, ultra naturel. C'est un peu comme si tu prenais ta voiture pour aller à Bruxelles. Et que tu passes par plusieurs villages. Et ainsi donc, tu arrives à Bruxelles sans même t'en rendre compte.

AURÉLIE : D'accord, oui, oui.

HUGO : Ce que je pense, c'est pas le, le , le ..., enfin, peut-être parler un peu comme un sage, mais C'est que je pense, c'est pas le but du voyage. C'est pas l'arrivée. C'est le voyage en lui-même qui est important.

AURÉLIE : C'est important, oui, le processus, d'accord.

HUGO : Tu vois, c'est le processus. Parce que quelque part, on ne sait jamais si ça va marcher ou pas. On ne se pose pas trop de questions. Puis moi, j'ai fait un tas d'autres boulots pendant ce temps-là et puis euh voilà ...

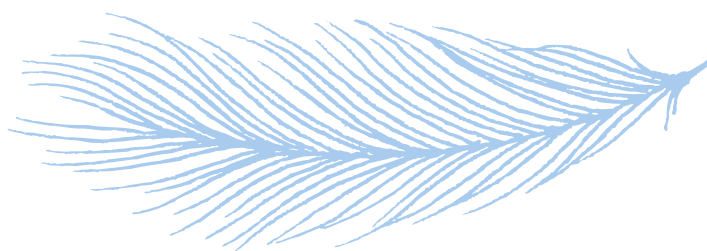
AURÉLIE : Ouais donc tu as quand même fait des travaux de côté, je vais dire. Mais tout en gardant cet objectif de ne jamais arrêter quoi , d'arriver à un moment ou euh...

HUGO : Non, non, parce que j'ai arrêté pendant même un certain temps tu vois ...La preuve que j'en avais rien à foutre. Donc je pense qu'y a un moment tu vois que tu t'aperçois qu'il y a ce même genre de carrière dans le cinéma. Il y a des gens qui font un rôle ou deux, puis qui passent à autre chose, puis dix ans après, ils reviennent parce qu'on les aperçoit et qu'on se dit, tiens, on ferait bien un truc ensemble. Je pense qu'il n'y a rien de défini tu vois .

AURÉLIE : Oui d'accord

HUGO : Tu vois ? Là, comme je te parle, je viens d'ouvrir une boîte en construction tu vois, et rénovation de bâtiment.





AURÉLIE : Ah ouais !

HUGO : Ça ne fait pas un mois professionnel de la peinture. Je garde la peinture, c'est juste que je m'intéresse à d'autres trucs quoi tu vois.

AURÉLIE : Oui, oui, c'est pas le genre de métier qui est cloisonné en tout cas ? Tu ne rentres pas dans une case et euh ... ?

HUGO : Non, Non, Non...Moi, ce que je pense, c'est que ce sont les gens qui se cloisonnent eux-mêmes avec leur 8-5 à la con. Ils n'en sortent pas pendant 20 ans.

AURÉLIE : C'est vrai.

HUGO : Et à partir de là, ils tirent... Enfin ce que je veux dire, c'est que le fait que 90% de la population ait ce style de vie-là, ils ont l'air de te regarder un peu comme un extraterrestre, alors que finalement, la vraie vie, c'est un peu de faire, d'essayer en tout cas de faire ce qu'on veut, et pas de se faire chier pour les gens, en plus de gagner peanuts quoi.

AURÉLIE : Oui, c'est vrai. Est-ce que tu as une formation académique ?

HUGO : Pas du tout. Moi, j'ai fait histoire de la, pas histoire de la, histoire tout court aux facultés. Tu vois ? Donc euh...

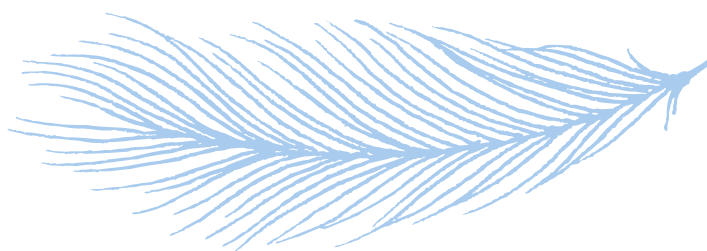
AURÉLIE : Donc, tu es vraiment autodidacte, quoi. Tu n'as jamais pris de... ?

HUGO : Non , non , voilà moi je suis vraiment autodidacte ...

AURÉLIE : D'accord .Est-ce que tu as beaucoup d'expositions, de concours à ton actif ?

HUGO : Les concours, non. Parce que les concours, c'est un peu comme l'Eurovision tu vois ... C'est truqué de base. Déjà, les matchs de foot, ils sont truqués alors je ne te raconte même pas les concours.





AURÉLIE : (rire)

HUGO : Non mais c'est sérieux. Ce que je veux dire c'est que j'ai l'impression que les gens, j'ai l'impression qu'ils ne savent pas dans quel monde ils vivent. Puis un concours, ça rime à quoi ? Sur quoi est basé un concours ? Un concours, c'est basé sur le jury. Si un jury a des prédispositions à aimer, pour l'exemple, plus l'art abstrait que l'art figuratif, je peux te garantir que même si tu t'appelles Rembrandt, tu vas suer quoi tu vois ... Donc les concours, ça ne ramène rien, en fait. À part, pour beaucoup, se faire polir le genou, ça ne ramène rien du tout.

AURÉLIE : Oui ...

HUGO : Tu vois ... Et se faire briller un peu l'ego parce qu'ils ont été premiers ou deuxièmes, j'en sais rien... ça, ça, ça, ça ne me ramène rien du tout ce qui ramène c'est de travailler devant le tableau parce qu'à un moment t'as une clientèle qui aime bien ce que tu fais, ça c'est chouette mais faire des concours comme j'en connais qui en font pendant des années et qui sont sponsorisés parce que le truc est pourri ou on fait euh aussi... comment ça s'appelle ? Des ...

AURÉLIE : Oui, des partenariats.

HUGO : Oui, des partenariats, mais surtout des maisons de la culture qui sont payées des blindes par les régions pour, in fine, ne rien branler du tout et ne rien proposer.

AURÉLIE : C'est vrai.

HUGO : Tu vois ?

AURÉLIE : Et des expos, tu en as beaucoup ?

HUGO : Oui, des expos j'en ai beaucoup , je suis repris dans 7, 8 galeries en France, une aux Etats-Unis, bientôt une en Chine euh

AURÉLIE : Oui, donc ça aussi...





HUGO : Je suis en Allemagne, je suis repris dans trois maisons d'édition. Là, je viens de faire la couverture d'un livre en Uruguay, je crois. Le livre là pour la galerie est en préparation. Donc voilà, ouais ça bouge bien.

AURÉLIE : Donc ça oui, par contre, tu estimes que c'est nécessaire. Le fait d'être présent dans des expositions, des galeries et tout ça, ça oui.

HUGO : Même plus en fait, parce que maintenant, depuis les années, je veux dire, 2010, il y a les galeries en ligne qui sont là, qui font partie de la donne. Et c'est très bien, je trouve, parce que quelque part, elles font un meilleur boulot. Alors qu'on peut dire que c'est sur Internet, mais le fait d'appréhender l'œuvre a beaucoup changé aussi à travers les médias qu'on nous propose. Moi, il y a des gens qui m'achètent sur Instagram. Est-ce qu'il y a 20 ans,

AURÉLIE : Oui

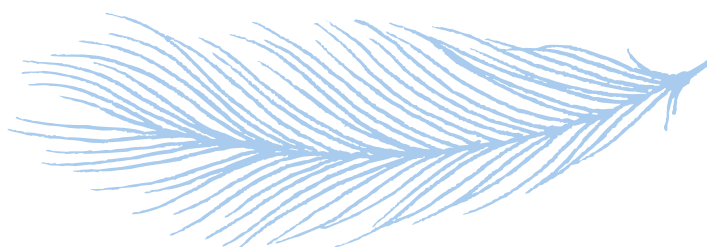
HUGO : t'aurais pu dire que quelqu'un allait t'acheter une image de vraiment de 20.000 balles sur ton téléphone ? Non. Voilà. Tu vois maintenant, on est là. Il y a tout qui change. En plus, j'ai envie de dire, je préfère les galeries en ligne, même si je suis beaucoup représenté dans les galeries traditionnelles euh, pour une question euh de pratique. Toi, tu vas dans une galerie. Moi, j'habite dans le Namur. Tu vas dans une galerie. Là, je suis sur Arcachon, par exemple. J'ai une galerie sur Arcachon, une sur Biarritz. Et une à la Côte d'Azur, tu vois ? Bon donc j'ai deux solutions. J'ai : Soit j'envoie mes tableaux, et la dernière fois, ça s'est mal passé, parce que quand tu vois soit DHL ou soit UPS, il y a des gens qui fouillent quand même les boîtes et qui,

AURÉLIE : Aïe

HUGO : et qui in fine, les tableaux sont arrivés abimés, tu vois ? Donc c'est pas très cool. Soit ce que j'ai fait la dernière fois, je me suis taper Arcachon en voiture, c'est 25 00 km. Moi, je m'en fous, c'est 80 000 km par an, c'est pas très grave, mais ce que je veux dire, c'est que ça prend du temps, de l'énergie et de l'argent, tu vois ? Soit tu restes dans ta cuisine, ce que je fais souvent, tu fais ta petite peinture et tu la proposes sur les sites comme Singulart, Kazoart, que sais-je... plein d'autres.

AURÉLIE : ok





HUGO : Le bien avec ça, c'est que dès qu'il y a un client qui achète un de tes tableaux, le tableau, il est déjà payé. Ça, c'est bien.

AURÉLIE : Oui

HUGO : Tu vois , avec le pouvoir de rétractation que les gens ont sur Internet, à savoir 14 jours, ils peuvent toujours refourguer la toile. Et ça, c'est même pas 2%, en tout cas, en ce qui me concerne. C'est même pas 2%. Donc, c'est pas très grave. Tu vois ?

AURÉLIE : Ouais, normalement, tu touches quand même des gens qui savent ce qu'ils font, quoi. C'est pas qui...

HUGO : Par contre, t'as payé rubis sur l'ongle.

AURÉLIE : Ah, ouais.

HUGO : Ce qui n'est pas le cas des galeries traditionnelles.

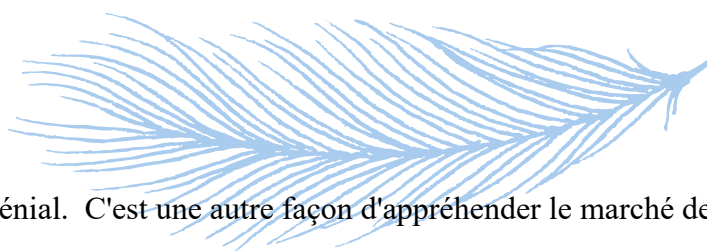
AURÉLIE : Ah.

HUGO : Qui disent, ah, bah, oui, parce qu'une galerie traditionnelle qui tu dis : « ah ouais mais, j'ai dû payé mon loyer, tu sais, j'ai dû ci ... j'ai dû ça... » enfin, ils t'en trouvent toujours une. Avec les galeries en ligne, y a pas eu de problème. On se souvient qu'il y a quand même eu la période Covid, où il y a eu un lock down complet, où les gens n'ont pas pu bouger,

AURÉLIE : Oui

HUGO : Ben j'ai eu envie de te dire, heureusement que j'ai eu les galeries en ligne, parce que pendant que les gens ne pouvaient pas bouger pendant plus d'un an, à un moment, ils ont commencé à étudier leurs murs, et puis ils se sont dit, on referait bien la maison, on changerait bien les tableaux, et puis voilà, ça m'a permis de vendre à balles.





AURÉLIE : Oui, génial. C'est une autre façon d'appréhender le marché de l'art, en fait.

HUGO : Ah oui, mais ceux qui n'étaient pas sur les galeries en ligne, ils ont crevé de faim, en attendant tu vois ...

AURÉLIE : Oui, oui ... Et pour être exposé comme ça dans des galeries en ligne et tout ça, tu as des critères bien précis à respecter pour être accepté ?

HUGO : Ben je pense que malgré ce qu'ils disent, il n'y a pas trop de critères... Il faut envoyer un dossier comme tout le monde... Mais ils savent très bien, eux, en tant que galerie en ligne, que l'art peut plaire à tout le monde. Et puis, qu'avec les filtres que l'on a sur la galerie... enfin je veux dire, si toi, par exemple, tu vas sur Singulart, et que tu te dis « tiens moi j'ai un budget entre 2 et 5 000 », et il te suffit de mettre le curseur entre 2 et 5 000, si tu te dis « je veux de l'abstrait », il te files sur l'abstrait. Et si tu te dis ben « je veux un tableau bleu ou vert », ben tu cliques sur les couleurs bleues et vertes, et on va te filer peut-être 100 tableaux sur les 80 000 qu'il y a sur le site. Donc, quelque part entre guillemets, tu auras vite fait ton choix.

AURÉLIE : Oui

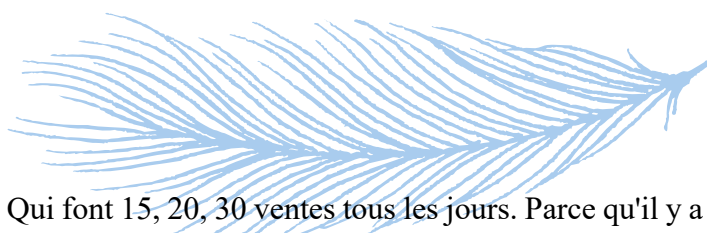
HUGO : Tu vois, après, tu peux toujours te balader, mais si tu es en recherche d'un objet plus ou moins précis, un truc précis, Tu vas pouvoir le trouver très, très rapidement.

AURÉLIE : Donc, pour que les galeries virtuelles comme ça qui t'acceptent, il n'y a pas vraiment de critères. Je ne vais pas dire qu'ils prennent n'importe qui, mais bon, voilà.

HUGO : Ben Il y a une galerie, par exemple, comme Saatchi Art. com, qui eux prennent n'importe qui. Il n'y a pas de dossier, il n'y a rien...tu vois ... Mais en attendant, c'est la plus grosse galerie au monde. C'est une galerie qui appartient à un milliardaire libanais et cette galerie-là génère 100 ou 120 millions de chiffres d'affaires par an. 120 millions, c'est quand même un chiffre.

AURÉLIE : Oui, c'est énorme.





HUGO : Tu vois ? Qui font 15, 20, 30 ventes tous les jours. Parce qu'il y a des gens qui peuvent acheter un tableau à 500 balles et il y a des gens qui peuvent acheter un tableau à 40 000 sur Saatchi tu vois. Ils ne font pas le distinguo. Ils s'en foutent ils vendent tu vois .

AURÉLIE : Oui , Oui ...Et par contre, en galerie réelle je vais dire si on peut parler comme ça ...Est-ce qu'ils ont des critères ?

HUGO : Ah en galerie réelle, ils ont des critères. Ils ont des critères parce qu'ils ont un loyer à payer. Ils ont euh...Ils ont euh ...Il y a des gens qui viennent. On ne pousse pas la porte d'une galerie virtuelle. Comme maintenant, on peut aller faire son marché sur le net avec son téléphone quand t'es dans le bus ou quand t'attends chez le médecin tu vois donc euh tu vois C'est important aussi. Ça demande une démarche tu vois ...

AURÉLIE : Et t'as des critères esthétiques, par exemple ? Ils t'ont déjà dit bon voilà tel toile non, tel toile oui en te disant ...?

HUGO : Ben c'est-à-dire que c'est en fait..., moi, c'est pas comme ça que ça marche. Moi, pour l'instant, je peux dire que j'ai acquis un certain statut.

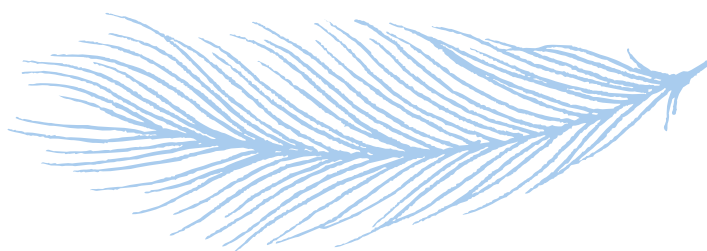
AURÉLIE : Oui

HUGO : D'accord...Même si je ne l'ai pas vraiment cherché. Et je sais que, par exemple, quand je travaille avec la galerie d'Arcachon, qui, eux, ne sont pas des galeristes, ce sont des marchands d'arts. Parce que là, il y a encore une différence, il y a encore un distinguo. Ce sont des gens qui se poussent vraiment. Et quand je vais voir mon pote là-bas, puisqu'on est devenus amis, il me dit, écoute, ça, j'aime bien, ça, j'aime bien, ça, ça je sais bien qu'il est beau mais je n'ai pas la clientèle, je ne pourrais pas le vendre. Alors, il le prend, tu vois, il le prend parce que j'amène tout.

AURÉLIE : Oui

HUGO : Mais je sais bien que deux mois ou trois mois plus tard, il va me dire : « Tu vois, j'avais raison, je ne l'ai pas vendu. »





AURÉLIE : Oui, parce qu'il connaît son public, en fait.

HUGO : Il connaît le marché. Il connaît son public. Et lui, il sait me dire. Parce que moi, c'est un peu comme toi. Tu es dans ton mémoire. Il y a des erreurs que tu vas faire et que tu ne vas pas voir tellement t'es dessus. Tu vois ? Et de la même manière, moi, c'est pareil. À force d'être sur un tableau, parfois, à un moment, il se peut qu'un détail m'échappe et que, voilà.

AURÉLIE : Et puis, je suppose qu'il y a quand même une question de tendance aussi. Des fois euh

HUGO : Non, mais je parle juste d'un détail. Par exemple, là, j'ai fait un tableau.' Qui se trouvait avec la maison Stal 'House à Los Angeles, tu vois. Et il m'a dit : « il est magnifique ». Et au bout de deux mois, il me dit : « écoute, je ne sais pas ce qui se passe, le tableau, il ne part pas ». Enfin non, il dit : « le tableau, il ne part pas, mais je sais ce qui se passe. Et je crois savoir pourquoi les gens bloquent. » Dans la maison Stal 'House, il y a un genre de boule, enfin un genre de lumière boule. Et je l'avais mis jaune très pâle, tu vois, pour respecter vraiment l'endroit.

AURÉLIE : Oui

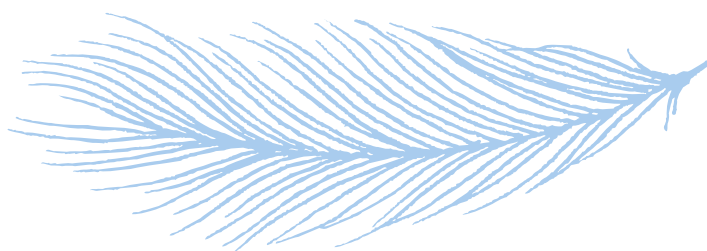
HUGO : Et il me dit, « tu dois me virer ce jaune pâle, tu dois mettre du gris, tu dois mettre une couleur neutre. » Je dis : « t'es sûr ? » Il me dit : « ouais, ouais, il va partir. » On s'est donné rendez-vous dans un hôtel pour faire la moitié du chemin à tous les deux. Il m'a ramené le tableau, j'ai pris mes pinceaux, j'ai changé la boule, ça m'a pris exactement une demi-heure. (Il tousse) Excuse-moi, j'ai mis en gris et trois ou quatre jours après, le tableau était vendu.

AURÉLIE : Sérieux ?

HUGO : Oui, tu vois. Donc, en fait, ce qui se passe, c'est qu'en plus de vendre de l'art, il ne faut pas oublier qu'on vend un produit.

AURÉLIE : Oui.





HUGO : Au même titre que Rolls, qui font des voitures magnifiques.

AURÉLIE : Oui, oui.

HUGO : C'est aussi un produit. Il faut le satisfaire. Une clientèle, tu vois ? Oui. Et le problème, c'est que beaucoup d'artistes n'ont pas compris ça. Ils sont en train de se taper les poings sur la tête en disant « Je suis artiste, je fais ce que je veux. ». Alors que moi, je trouve que c'est beaucoup plus compliqué d'avoir un cahier de charges et d'évoluer...

AURÉLIE : Oui, c'est vrai.

HUGO : Tu vois ? Moi, par exemple, je peux te dire que quand j'ai repris en 2011, le marché avait changé par rapport à 96, tu vois. J'ai repris la peinture exactement en 2011, mais en 2012, mais pourquoi je dis 2011 ? Parce que pendant un an, je suis resté sur mon PC à regarder les nouvelles tendances, à regarder les lignes, à regarder ce qui se vendait, surtout ce qui ne se vendait pas, tu vois.

AURÉLIE : D'accord.

HUGO : Et j'ai fait comme ça, entre guillemets, une analyse du marché de l'art à un instant T, tu vois.

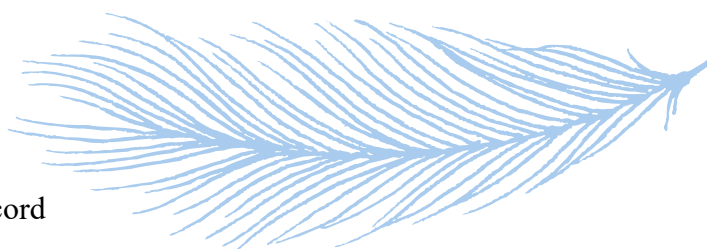
AURÉLIE : Oui

HUGO : Et je me suis dit : « bon ben je ne peux pas faire ça, je ne peux plus faire ce que je faisais avant. » Et maintenant, il va falloir changer de ligne tu vois ... Et je trouve qu'il y a une ligne que j'aime beaucoup qui se trouve être la ligne américaine tu vois ...

AURÉLIE : Oui

HUGO : Que je pratique, qui est une ligne où avec peu de choses, on peut dire beaucoup tu vois ... J'ai choisi cette ligne-là, j'ai changé la palette de couleurs que j'avais avant ben voilà...





AURÉLIE : D'accord

HUGO : Et j'ai commencé mes premiers tableaux. Et six mois après, je vendais le premier tu vois donc euh je pense que j'avais bien fait de faire cette étude.

AURÉLIE : Et en faisant cette étude-là, tu n'as pas eu l'impression de perdre ton identité artistique propre ?

HUGO : Non, parce que, tu sais, par exemple ..., je ne sais pas quelle musique tu écoutes ?

AURÉLIE : Oh, un petit peu de tout. Maintenant, je suis plus musique classique, je t'avoue.

HUGO : Voilà. On va parler de Chopin, par exemple.

AURÉLIE : Oui

HUGO : Parce que ma compagne est pianiste, en plus. Elle adore Chopin.

AURÉLIE : Ok

HUGO : Donc, si tu écoutes une nocturne de Chopin, peu importe la nocturne, ce n'est pas une mazurka.

AURÉLIE : Oui.

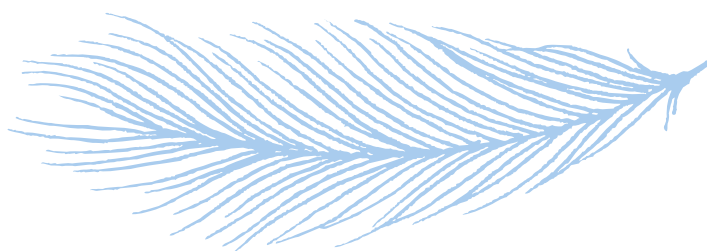
HUGO : Tu vois ? Le mec, Chopin, à un moment, il s'est dit, je vais faire une mazurka.

AURÉLIE : Oui.

HUGO : Il y a des critères pour faire une mazurka. Au même titre, il a des critères pour faire soit une étude, soit une nocturne.

AURÉLIE : Oui, c'est vrai.





HUGO : Il n'a pas perdu son identité pour autant.

AURÉLIE : C'est juste, oui. Oui, tu gardes quand même ta patte.

HUGO : Quand tu écoutes un album de Depeche mode , si tu écoutes un album de Depeche des années 80.

AURÉLIE : Oui.

HUGO : Par exemple : « Music for the Masses », et tu écoutes le dernier album de Depeche Mode.

AURÉLIE : Oui.

HUGO : C'est toujours Depeche Mode. Mais si tu mets les deux morceaux côte à côte, que tu les écoutes le premier avant l'autre, tu vas dire, putain, il y a une évolution.

AURÉLIE : Oui, c'est vrai.

HUGO : Mais c'est toujours Depeche Mode. À un moment, ils se sont donnés aussi ..., parce que les maisons de disques, elles ont des critères pour vendre un album.

AURÉLIE : Oui, donc tu considérerais ça plus comme une évolution que comme une frustration, quelque part, artistique.

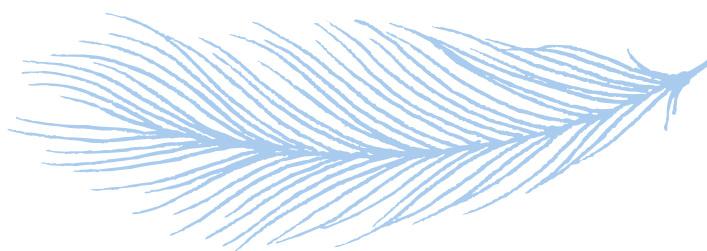
HUGO : Non, mais moi, je trouve qu'il n'y a pas de frustration à avoir. Il y a une progression à faire, tu vois.

AURÉLIE : Oui

HUGO : Et cette progression, généralement, elle te demande de resserrer plein de détails.

AURÉLIE : D'accord.





HUGO : Tu vois ? Je veux dire, toutes les grandes marques font la même chose.

AURÉLIE : Oui, c'est vrai.

HUGO : Si tu vois les Mercedes des années 2000 et tu vois les Mercedes 2025, il y a toujours l'étoile, mais c'est quand même plus la même bagnole, quoi.

AURÉLIE : Non, c'est sûr. C'est comme si tu changeais un petit peu. T'adaptes ta stratégie de com et ta stratégie de marketing, en fait.

HUGO : Puis ces gens ont des cahiers de charge pour faire les voitures. On s'est dit, tiens, là, il y a un truc qui coince. On a des mauvais retours. On va l'améliorer. Tu vois ?

AURÉLIE : Oui, je comprends.

HUGO : Mais résultat des courses. Moi je n'ai aucun tableau qui traîne dans ma cave quoi .

AURÉLIE : Ben oui. Donc ça marche.

HUGO : Je n'ai rien. J'ai pas ... j'ai pas ... là je suis en train de faire six tableaux pour Monaco. Parce qu'on m'a demandé six, j'ai trois, quatre tableaux, parce que parfois, il y a des tableaux auxquels tu ne touches plus. Je dis, voilà, je n'ai pas de stock.

AURÉLIE : Oui, oui. C'est bien, c'est vrai. Il faut toujours reconsidérer le contexte dans lequel tu es, en fait. Ce n'est pas le tout d'avoir...

HUGO : Je pense que si tu ne reconsidères pas en permanence le contexte dans lequel tu te trouves, à un moment, tu te cristallises et tu ne veux plus rien, en fait.

AURÉLIE : Oui, je comprends.





HUGO : Et je pense qu'une partie de la vieillesse, c'est ça. D'ailleurs, ça a été une fois démontré. Des gens de 40 ou 50 ans, ou même de 60, qu'est-ce qu'ils font ? Ils vont toujours dans les années, dans cette putain de soirée de l'année 80. Tu ne les verras jamais dans des soirées techno.

AURÉLIE : C'est vrai . (rire)

HUGO : Mais moi, je vais dans des soirées techno, parce que j'adore la techno. Moi, je pense qu'à un moment, il ne faut pas rester cristallisé sur quoi que ce soit. Le monde bouge. Il ne bouge pas euh ... enfin il bouge comme il bouge. Tu vois ?

AURÉLIE : Et toi, tu le suis, en fait ?

HUGO : Je ne le suis pas, parce que, par exemple, le mouvement LGBT, tout ce qui me touche.

AURÉLIE : Oui, non, quand je dis que tu le suis, c'est que tu progresses avec lui, en fait.

HUGO : Je suis ce qui me plaît bien dedans, tu vois ?

AURÉLIE : Voilà

HUGO : Je ne suis pas comme un mouton de pâture, je poursuis, tu vois ?

AURÉLIE : Non, non, non, tu progresses, en fait, en fonction du changement.

HUGO : Voilà. En fonction plus exactement d'un changement qui m'intéresse et qui m'interpelle.

AURÉLIE : Oui voilà ,ce n'est pas que tu vas rentrer dans quelque chose qui ne te plaît pas. Même si on te disait : « mais ça, c'est sûr, ça va se vendre. » Tu ne vas pas faire quelque chose qui ne te plaît pas.

HUGO : Ben non, non ,si demain, on te dit : « mets des crânes sur ta peinture, ça ne va pas se vendre » tu vois ...Même si on te dit : « tu vas en vendre » moi ça me fait chier. Par exemple,





l'autre jour, j'ai essayé un truc, j'ai mis Dark Vador sur un des tableaux. Parce que ça me faisait rire quoi tu vois. Je pense Dark Vador je me dis ben tiens ah ben tu vois ...

AURÉLIE : Oui

HUGO : Il n'est pas encore vendu, celui-là. Il y a pleins de gens qui l'ont adorés, mais bon. Ils ont peut-être pas envie de tapisser 15 000 balles dans Dark Vador tout de suite, mais bon je ne sais rien.

AURÉLIE : (rire)

HUGO : Mais moi, en tout cas, ça m'a fait rire voilà.

AURÉLIE : Oui, tu te permets quand même quelques folies, si on peut parler comme ça.

HUGO : Voilà, je me permets des trucs. J'ai une série de tableaux qui n'est absolument pas partie et que moi, j'adore parce que j'avais envie de la faire. Elle n'est pas partie, je m'en fous. J'avais envie de la faire.

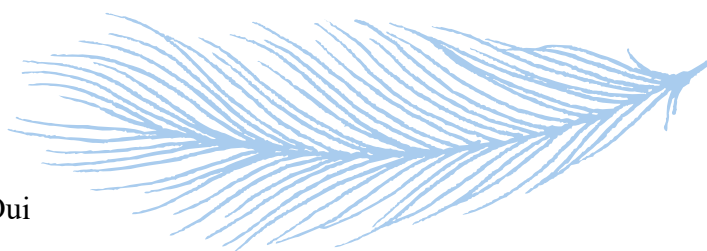
AURÉLIE : Et ici, je ne sais pas si tu as remarqué, on est plus dans une période où on demande une action plus participative de l'artiste. Il doit amener une idéologie quasi, une façon d'être, une façon de même montrer son art, de participer et tout. Est-ce que tu es là-dedans, toi, ou pas ?

HUGO : Non, pas du tout, parce que je parlais de la gauche, et pour moi, c'est une idée, encore une fois, de BOBOS de gauche, où on privilégie la personne... On essaye de vendre en fait la personne par rapport à ce qui est montré sur la toile. Et c'est de cette façon qu'on arrive à vendre des bananes moisies, 50 000 balles, sur un mur tu vois ?

AURÉLIE : Oui oui

HUGO : C'est pas de l'art ça ... C'est euh de la masturbation mentale montée en business. Ça n'a rien à voir avec l'art.





AURÉLIE : Oui Oui

HUGO : Faut pas confondre, tu vois.

AURÉLIE : (rire)

HUGO : C'est parce que maintenant, on est dans une société qui veut absolument scruter le moindre fait et geste de tout le monde. Et donc, on demande à l'artiste, entre guillemets, de se foutre à poil, tu vois. Mais, espèce de connard, c'est pas moi que tu vas accrocher à ton mur. C'est ce que je peins, tu vois.

AURÉLIE : C'est vrai. C'est vrai.(rire) C'est juste. C'est juste

HUGO : Tu vois ? Moi, je sais que j'ai des idées de droite et parfois d'extrême droite, tu vois ? Et j'ai des gens qui m'ont dit, et même mon galeriste m'a dit, essaie de ne pas trop poster parce qu'il y a des gens sur lesquels ça ne passe pas. J'ai dit : « je m'en fous. » J'ai dit « je m'en fous. »

AURÉLIE : (rire)

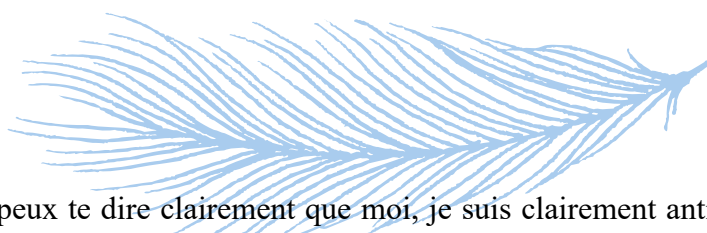
HUGO : J'ai dit : « Je ne vais pas baisser mon pantalon parce qu'il y a un mec qui est de gauche. » Ce dit : « tiens, l'artiste-là que j'aime bien. Est de droite, et donc je ne vais pas l'acheter. » J'ai eu la blague il y a deux ans. J'ai un mec, un médecin, qui ne m'a pas acheté un tableau parce qu'il me trouvait anti-vax.

AURÉLIE : Ah, d'accord. Donc là, tu es jugé même sur ton privé plutôt que sur ton art, en fait.

HUGO : Oui, mais c'est de ça dont on parlait maintenant. Tu m'as dit qu'il y avait des pays qui privilégient. Donc voilà, tu vois, c'est un double tranchant, tu vois.

AURÉLIE : Oui, c'est vrai.





HUGO : Et là, je peux te dire clairement que moi, je suis clairement anti-vax. Je n'ai pas fait vacciner, même pas de parler de ça. Donc, je bombardais. Et puis, à un moment, le mec me dit : Il a trouvé son Instagram ; il me dit : J'aimais bien vos tableaux, mais je vois que vous êtes complètement anti-vax. Je vais donc postposer.

AURÉLIE : (rire)

HUGO : Moi, je me suis permis de lui dire : Continue de tuer des gens, connard et vient plus jamais me voir. Tu vois ?

AURÉLIE : (rire) Oui, oui, je comprends. C'est sûr que c'est deux choses qui ne doivent pas être mélangées. Normalement, ta façon de penser, ta façon d'être et ta façon de t'exprimer sur une œuvre d'art normalement...

HUGO : Si moi je trouve au contraire qu'elles peuvent être mélangées. Parce que je trouve qu'on vit dans un monde très politique.

AURÉLIE : Oui, ça c'est sûr.

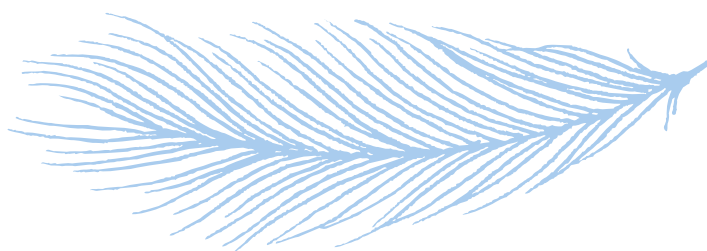
HUGO : TU vois ? Donc le problème, c'est que dès qu'un moment, on a envie de mettre certaines choses en avant ; il ne faut pas se plaindre d'un quelconque retour de manivelle. C'est normal. Je veux dire, si j'évoque, par exemple, des idées de droite et qu'il y a 10 000 mecs de gauche dont je m'aliénise peut-être le fait qu'ils vont (xxx) pour m'acheter un tableau, je dois le subir, c'est comme ça. Mais on vit dans un monde, je trouve, où on ne peut pas se taire pour tout, tu vois.

AURÉLIE : Oui, et quelque part, ton art, toi, c'est aussi ton moyen d'expression.

HUGO : C'est aussi un moyen d'expression, et tout le monde a un moyen d'expression, tu vois. Là, par exemple, de temps en temps, une fois par mois ou une fois tous les deux mois, je vais manger chez Burger King, tu vois, pour l'exemple. Je viens de voir que Burger King nourrissait l'armée israélienne.

AURÉLIE : Oui





HUGO : Je ne vais plus chez Burger King. Je ne vais pas chez Quick non plus, ni chez McDo, parce que ces deux-là, je les déteste. Le seul que je m'octroyais de temps en temps c'était Burger King. Mais voilà, ils ont perdu ma clientèle pour l'instant. Parce qu'on vit dans un monde ultra politisé, on vit dans un monde de choix, je trouve.

Et je trouve que si chacun faisait ce que je pense être les bons choix, on ne vivrait pas dans la société qu'on a maintenant.

AURÉLIE : Oui c'est vrai

HUGO : Si, du jour au lendemain, 10 millions de Belges arrêtent d'acheter du Coca, à un moment, les gens chez Coca vont se poser des questions. Tu vois ? Si 10 millions de Belges jettent leur poste de télévision et qu'il n'y a plus personne qui regarde la télé, ce qui est d'ailleurs en train de se passer, je ne sais pas si tu sais, mais Antenne 2 perd 10% de part de marché chaque année.

AURÉLIE : Oui , oui j'ai vu

HUGO : Donc c'est énorme. Donc ce qui veut dire que, par hypothèse, dans 5 ans, ces gens n'existent plus. Peut-être TF1 10 ans, mais voilà. Même les médias sont en train... On a boycotté des films parce que les acteurs américains étaient pour Kamala Harris.

AURÉLIE : Oui.

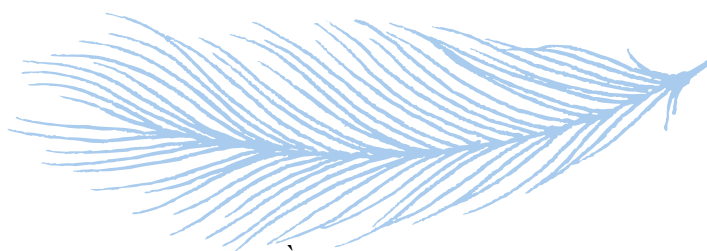
HUGO : Tu l'as sûrement, enfin, je sais pas. Je sais pas si t'as suivi.

AURÉLIE : Oui, oui, j'ai suivi, oui.

HUGO : Voilà. Donc, on a boycotté les De Niro, des Clooney des bazars. Donc il y a des gens, à un moment, ils se réveillent, ils ne veulent plus voir une classe de gens millionnaire dire à une autre classe moins millionnaire qu'on voudrait que vous agissiez comme ça. Tu vois ?

AURÉLIE : Oui





HUGO : Donc, ils ont pris le risque. À un moment, ça marchait, parce qu'ils étaient des gouvernements, je vais presque dire communistes 2. 0 aux États-Unis, parce qu'à un moment, ils ont quand même eu très chaud. Jusqu'à ce que Trump passe. Maintenant, on est en train de redresser la barre. Et ces gens sont finis. Et la preuve que ces gens sont des hypocrites, c'est qu'en plus, ils avaient promis de quitter le pays et qu'ils sont toujours là. Tu vois ?

AURÉLIE : Oui, je comprends. C'est sûr que c'est un monde compliqué.

HUGO : Je pense surtout que le monde est compliqué parce qu'on politise tout. Tout est politisé. On ne peut pas faire ..., non seulement tout est politisé, mais en plus, maintenant, on a une information qu'on n'avait pas. Qu'on n'avait pas il y a encore 20 ans.

AURÉLIE : Et toi, du coup, tu conseillerais quoi à un amateur, par exemple, pour pouvoir être reconnu et devenir professionnel ? À ton avis, il faut faire quoi ?

HUGO : La base, déjà, c'est de regarder ce qui se vend. Pourquoi ? Déjà, on est quand même d'accord que c'est un métier de niche. Même pour ne parler que d'images à 500 balles, tout le monde ne met pas une image à 500 balles tous les jours à son mur.

AURÉLIE : Non

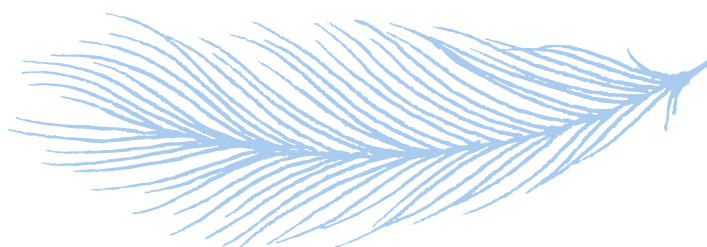
HUGO : On est d'accord , c'est une fois par an, une fois tous les deux ans, une fois peut-être pour mon anniversaire. Euh voilà, donc voilà...On a déjà un métier d'ultra-niche. Si avec ce métier d'ultra-niche, tu ne commences pas à te renseigner pour voir quelles sont les tendances du marché, on voit quand même bien que la peinture des années 70 n'est pas celle des années 80, qui elle-même n'est pas celle des années 90, 2000, 2010, et ainsi de suite.

AURÉLIE : Oui

HUGO : Donc, si on ne se remet pas en question, je vais dire, tous les 4-5 ans, pour déjà préparer le terrain, c'est mort...

AURÉLIE : Oui Oui Oui





HUGO : Si tu regardes le premier tableau de Mondrian, je ne sais pas si tu t'intéresses à l'art ?

AURÉLIE : Oui bien sûr

HUGO : Ben tu vois Mondrian, quand tu regardes Boogie Woogie, et quand tu regardes dans les premiers moulins de Mondrian, qui ressemblait furieusement à Van Gogh, on voit quand même qu'il y a une solide différence. AURÉLIE : C'est vrai.

HUGO : Tu vois ? Donc tous les gens, même dans les plus grands noms qu'on pourrait citer en peinture euh ...

AURÉLIE : Oui, il y a eu une évolution, ça c'est sûr.

HUGO : Il y a eu une évolution. Les mangeurs de pommes de terre de Van Gogh, ce ne sont pas les iris. Tu vois ?

AURÉLIE : Non, c'est vrai.

HUGO : Ca reste un Van Gogh .

AURÉLIE : Tu vas regarder le parcours, je vais dire, de Picasso, qui, lui, par contre, était un cubiste et un futuriste au niveau de...

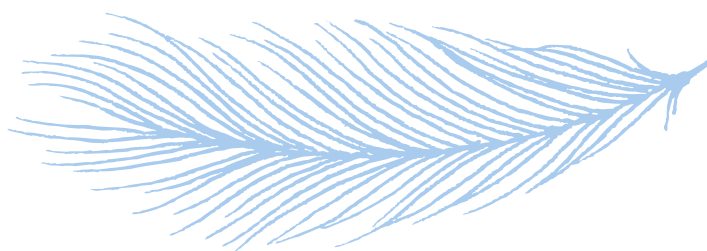
HUGO : Oui, mais Picasso, il savait peindre, ce mec. Quand tu vois les premiers Picasso, un classicisme extrême, c'est un gars qui avait un talent de fou.

AURÉLIE : Oui, c'est vrai.

HUGO : Après, qu'on aime le cubisme ou pas, c'est pas le sujet. Mais ce que je veux dire, c'est qu'il y a eu une évolution. Tu vois ?

AURÉLIE : Oui , Oui. Donc, toi, tu conseilles ça. Le fait de vraiment toujours se remettre en question, de voir dans quel marché on est.





HUGO : Je pense que c'est la base de l'être humain. Si à un moment, tu ne te remets pas en question, tu es figé comme un flanc.

AURÉLIE : C'est vrai.

HUGO : On est quand même d'accord.

AURÉLIE : C'est juste, oui.

HUGO : Même toi tu vas écrire un mémoire, j'imagine qu'à un moment, tu vas remettre un paragraphe en question, ou deux, ou dix. Ou voire même un chapitre entier.

AURÉLIE : Ou voir même tout remettre en question ...

HUGO : Ou voire même la ligne de conduite que tu vas avoir pour appréhender l'affaire.

AURÉLIE : C'est sûr. On se remet toujours en question en fonction de ce qu'on entend, de ce qu'on lit, de ce qu'on apprend.

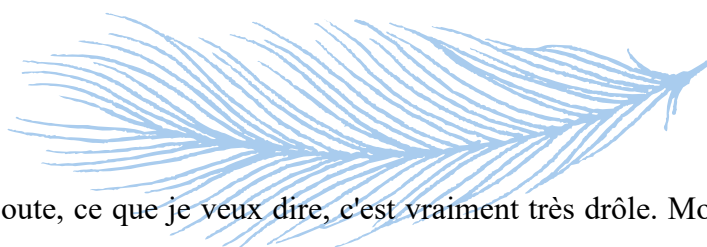
HUGO : Les sportifs font la même chose. Usayn Bolt n'a pas fait le 100 mètres sans se remettre en question. Je vais dire ... même s'il a eu des coachs, même s'il a eu Tchic, même s'il a eu Tchac. À un moment, voilà. ...

AURÉLIE : Oui oui oui

HUGO : Donc, je pense que le monde n'est qu'une remise en question. Et c'est ce qui lui permet de progresser, à mon avis.

AURÉLIE : C'est vrai. Et tu as dû t'installer un réseau pour pouvoir atteindre toutes ces galeries et tout ça. Est-ce que c'est des rencontres ?





HUGO : Alors, écoute, ce que je veux dire, c'est vraiment très drôle. Moi, je trouve ça drôle. J'étais en train d'en parler un peu hier. Je me disais : « ouais, mais je ne vois pas comment je dois faire. » J'écoute, je dis, c'est très simple. Moi, j'étais sur les galeries en ligne. Et à un moment, c'est les galeries réelles qui sont venues me trouver.

AURÉLIE : Ah, on est venu te chercher, d'accord.

HUGO : On est venu me chercher. Pourquoi ? Enfin, pourquoi, je ne sais pas, mais ils sont venus me chercher. Mais ce que je sais, par contre, c'est que j'ai envoyé un tas de candidatures dans d'autres galeries où je n'ai jamais été accepté.

AURÉLIE : D'accord.

HUGO : Tu vois ?

AURÉLIE : Et quoi ? Toi, tu penses que c'est le succès que tu as eu sur les galeries virtuelles qui a attiré leur attention alors ?

HUGO : Non, ce n'est pas le succès. C'est qu'à un moment, il y a des galeries. Tu sais, pour une galerie en dur, voilà une galerie traditionnelle, Si elle veut faire son marché, le mieux qu'elle ait à faire, comme les gens qui font leur marché pour accrocher quelque chose à un mur, c'est d'aller voir les galeries virtuelles aussi. C'est le plus gros truc. Parce que de eux-mêmes, ils vont pouvoir jouer avec les filtres, ils vont pouvoir jouer avec les gammes de prix, ils vont pouvoir jouer avec plein de choses. Tu vois ? Donc même eux, entre guillemets euh, je ne veux pas dire qu'ils jouent le jeu, mais ils vont faire leur marché là-bas.

AURÉLIE : Oui, je comprends.

HUGO : Ils vont faire leur marché là-bas. Donc là, les galeries virtuelles, je pense qu'elles ont beaucoup à dire. Donc là, par exemple, au début des années 90 en France, je crois qu'il y avait 14 000 galeries, ce qui est énorme. Non, 11 000 ou 12 000 galeries traditionnelles en France. On est en 2025, il en reste 1 000. Tu vois, je te parle de la France parce que je connais bien le milieu de l'art français. La Belgique, je pense que c'est un peu petit pour qu'on en parle. Et voilà.





AURÉLIE : Donc il y a une mutation même là dans la représentation de l'artiste.

HUGO : Oui, même là, il y a une représentation. D'abord parce que les loyers ont augmenté, parce qu'à un moment, les salaires n'ont pas suivi. Et que si toi, tu vas acheter une œuvre dans une galerie, quand tu repars avec ton tableau sous le bras et que tu te rends compte que chez toi, tu t'es trompé, t'es marron... t'es marron

AURÉLIE : Oui

HUGO : Tu vas acheter le même tableau dans une galerie, tu l'accroches chez toi, tu le regardes une semaine, et si au huitième jour, il ne te plaît pas, tu le remballes.

AURÉLIE : Ben oui

HUGO : À zéro frais.

AURÉLIE : Ok donc Il y a même un service qui est différent.

HUGO : C'est un service qui est différent. J'ai été acheter un truc pour ma compagne l'autre jour, un laveur de vitres. J'ai pris un Karcher. En plus, j'ai pris le meilleur chez Vandenborre et il se trouve que c'est une merde. J'ai payé 520 balles. D'accord ? Bon, maintenant, pour le remettre chez Vandenborre, je suis marron. J'ai perdu 120 balles. Si je l'avais acheté sur Amazon, parce qu'on a beau dire ce qu'on veut d'Amazon, si je l'avais acheté sur Amazon, j'en remettais le produit dans la boîte, trois jours après, j'étais payé quoi

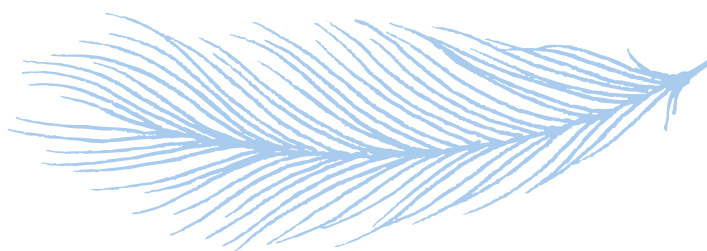
AURÉLIE : Oui, c'est vrai. Oui.

HUGO : Tu vois ? Donc, même là, le marché, il a changé. Tu vois ? Donc, même pour un bête produit, tu achètes un, tu le payes plus cher en magasin.

AURÉLIE : Oui.

HUGO : Et deux, en plus, tu ne peux pas le reprendre.





AURÉLIE : Oui, c'est vrai.

HUGO : Tu vois ?

AURÉLIE : C'est vrai, c'est vrai. C'est juste. C'est vrai que ça change même la perception du marché. C'est totalement vrai.

HUGO : Ça change la perception du marché, évidemment. Là, maintenant, les Chinois, parce qu'on fait, bon, maintenant, je ne sais pas si tu suis un peu l'économie mondiale, mais on est en train de rebattre les cartes, visiblement, surtout Trump rebat les cartes, avec les droits de douane, les droits de douane, machin bazar.

AURÉLIE : Oui j'ai vu

HUGO : Donc les Chinois sont en train de dire, on s'est bien foutu de votre gueule ! Hermès, Cartier, machin, bazar, ... ils viennent tous faire leur sac chez nous. Et ce que vous payez 20 000 euros arrivé ben nous, on le fabrique pour 300 balles.

AURÉLIE : ohhh

HUGO : Ben oui parce que voilà ...Maintenant, il y a des gens qui se disent, ça fait des années qu'on se fait enfler et il est temps que ça cesse quoi tu vois ? Donc même là, le marché, à un moment, il va ...

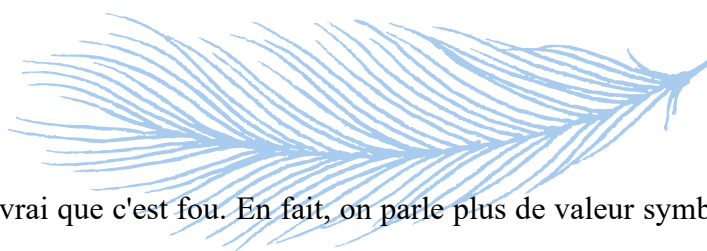
AURÉLIE : Il va implorer. Oui, parce que la valeur va s'écrouler.

HUGO : Il va implorer. C'est une fausse valeur en plus. Ça n'a pas de valeur.

AURÉLIE : Oui oui oui

HUGO : Je rappelle quand même que l'iPhone 15, quand il sort de chaîne, c'est 13 dollars.





AURÉLIE : C'est vrai que c'est fou. En fait, on parle plus de valeur symbolique que de valeur économique.

HUGO : Oui, parce que la valeur économique, je ne sais même pas si c'est de la valeur symbolique. C'est de la valeur ... c'est de la valeur pour les bœufs, finalement.

AURÉLIE : Oui

HUGO : On nous prend pour des bœufs, clairement. Tu vois ? Parce que quand tu as un truc qui coûte 13 dollars, tu ne vas jamais me faire croire qu'il y a 1550 ou 1450 dollars ou euros qui sont mis dans la publicité pour le vendre. Et c'est bien pour ça qu'Apple est au jour d'aujourd'hui la société qui possède le plus de cash dans le monde. Tellement, ils font du fric avec rien quoi ...

AURÉLIE : Oui c'est vrai

HUGO : 13 dollars, 1500, un moment il faut m'expliquer. Il faut m'expliquer le truc quoi tu vois ?

AURÉLIE : Oui, ça augmente de plus en plus.

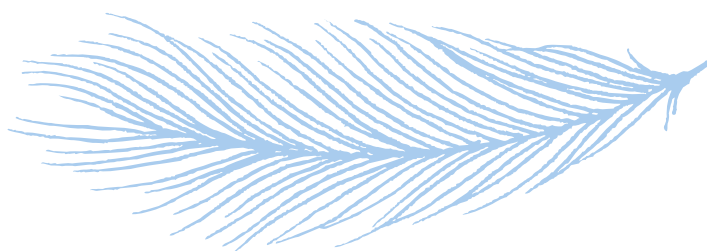
HUGO : En plus !

AURÉLIE : Oui, ça augmente de plus en plus.

HUGO : Pour un produit qui a demandé, je suis d'accord, des études quand ils ont sorti le premier modèle... mais je vais dire depuis l'iPhone 8, ça fait longtemps qu'on a rentabilisé les années d'études derrière. Tout ce qu'on fait, c'est sortir des puces plus fortes mais je veux dire la technologie, elle est là. Mais je veux dire la maintenant, on est dans l'amélioration de la technologie.

AURÉLIE : Et encore, ici, de ce que j'ai entendu, je pense que c'est l'iPhone 17 ou l'iPhone 18, ce sera le dernier, parce qu'ils estiment qu'ils ont atteint la perfection de leurs produits.





HUGO : Oui, ils ont atteint la perfection de leurs produits. Déjà, moi, j'ai un S23. Je vais te dire, on est franchement plus loin que l'iPhone 15. En point de vue photo, en point de vue tout, c'est déjà autre chose. Et je rappelle que c'est Samsung qui fait les dalles. C'est Samsung qui fait les dalles. Apple, tu vois, par exemple.

AURÉLIE : Oui, oui, oui

HUGO : Tu vois donc je pense qu'il y a une euh ... Moi je pense qu'il faut se remettre en question tout le temps.

AURÉLIE : Oui c'est vrai .Et tout considérer, comme tu dis. Considérer aussi bien la tendance artistique que de considérer le marché économique.

HUGO : Ben oui en vertu de ce que je t'ai dit plus haut, c'était déjà un marché niche. Si en plus tu t'entêtes à faire des trucs qui sont surannés, dépassés, ou même actuels, mais qui ne se vendront pas. Allez moi, par exemple, j'étais au Salon de Lyon l'année passé.

AURÉLIE : Oui.

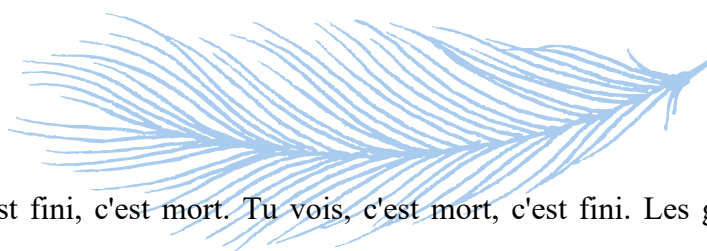
HUGO : Il y avait, sur les 200 stands, il devait y avoir 180 stands où on ne vendait que du... enfin, tu sais, des tags, là, ce qu'on fait maintenant, des Mickey tagués, des bazars ainsi.

AURÉLIE : Oui, oui, oui.

HUGO : Et j'entendais que les gens dans les couloirs, ils en avaient marre, quoi, quand on leur propose toujours le même cinéma, quoi. Parce que t'as une gamme d'artistes qui, maintenant, peignent des Mickey, des Goldorak, qui font des trucs et euh... Ils ont cru qu'il y avait un filon parce qu'à un moment, quelqu'un l'avait exploité et que ça avait bien marché. Maintenant, ils sont 10 000 à le faire.

AURÉLIE : Oui, il y a aussi cette tendance de masse qui se crée.





HUGO : Mais c'est fini, c'est mort. Tu vois, c'est mort, c'est fini. Les galeries, elles en ont encore, mais il y a des centaines de milliers de pièces qui ne seront jamais écoulées et qui vont se retrouver sur les brocantes dans moins de 5 ans à des prix ou des chiffres en toute concurrence.

AURÉLIE : Et ça aussi, tu penses que tu dois être plus original, plus inventif qu'un autre, du coup ?

HUGO : Je ne sais pas comment te dire ça. Moi, ce que j'aime bien, c'est l'introspection, tu vois? J'aime bien, comme tu as pu le voir, les paysages tranquilles, avec juste un personnage qui semble toujours un peu seul, en introspection, ou qui n'a aucune solitude. Moi, j'aime bien.

AURÉLIE : Tu crées de la réflexion.

HUGO : Je pense que je pourrais le créer avec n'importe quoi.

AURÉLIE : En tout cas, le sentiment que tu veux pouvoir donner, c'est justement cette introspection.

HUGO : Je pourrais dessiner, enfin peindre. Un sous-sol de hangar et avoir la même ambiance. Je serais peut-être pas dans les bleus, je serais dans les plus gris, peu importe, mais je peux avoir la même ambiance. C'est l'ambiance que je pourrais répéter à l'infini. Après, peut-être que les hangars ne plairaient pas, tu vois, pour apporter une certaine lumière ou je sais quoi.

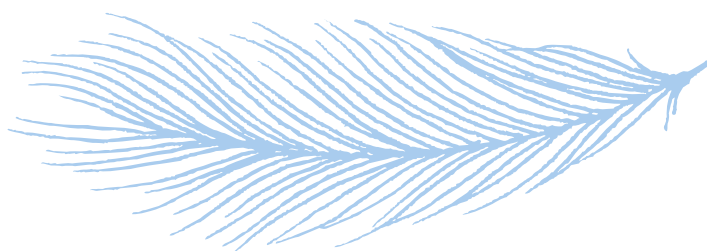
AURÉLIE : En tout cas, l'essence même de la toile, elle est toujours basée là-dessus.

HUGO : Voilà

AURÉLIE : Voilà. C'est vraiment ta signature, ton fil conducteur.

HUGO : Je pense que c'est ça. Je ne suis même pas le seul à avoir cette signature-là. Mais ce qui se trouve, c'est que c'est une signature au niveau de la matière qui est excessivement lisse et excessivement bien travaillée aussi.





AURÉLIE : Oui, ce n'est pas le tout.

HUGO : Tu vois, notamment sur Internet, il n'y a pas un coup de pinceau, il n'y a rien, il y a zéro. C'est lisse. Quand tout est déposé comme ça, d'un voile, les gens aiment bien la matière aussi.

AURÉLIE : Oui, parce que tu peux donner le thème de l'introspection à dix peintres, tu auras dix résultats différents.

HUGO : Oui, il y a fait des toiles où les gens ont l'air en train d'introspection, ou même lui-même. Je veux dire, voilà, c'est pas, tu vois.

AURÉLIE : Chacun son style, quoi, oui. Et au niveau du métier proprement dit, tu dirais que c'est un métier ou plus une vocation ?

HUGO : Écoute, on est en 2025, et j'étais justement en train d'en parler avec mon ami hier. Parce que le marché de l'art a bien changé. On n'oublie pas qu'au 16e, 17e, 18e, même jusqu'au 19e siècle, les artistes qui existaient étaient mandatés par des gens qui voulaient faire des portraits ou par des églises qui voulaient qu'on leur fasse des images pieuses ou remplir le mur. C'était ça le boulot de l'artiste.

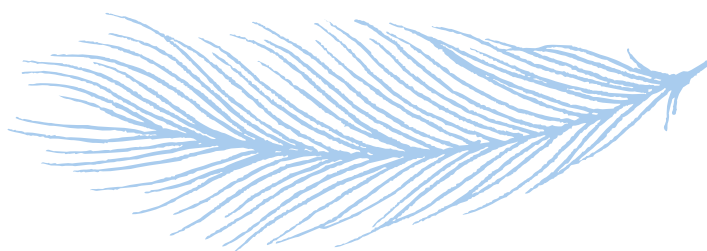
AURÉLIE : C'était ça, oui le mécénat.

HUGO : Le mécénat, c'est pas que du mécénat, c'est que c'était un métier. Il y avait quelqu'un dans un château fort ou à la Cour de Versailles, qui disait, voilà, je veux un portrait.

Le peintre, que faisait-il ? Il demandait une avance pour le dessin préparatoire, il redemandait une autre avance pour la première couche, et d'avance en avance, on arrive à la dernière couche. Tu vois ? C'était un métier artistique, mais ça restait un métier à part entière, et c'est pour ça, d'ailleurs, que les musées sont truffés de vieilles croûtes pas terminées, parce qu'à un moment, les gens ont arrêté de payer.

AURÉLIE : Oui, oui, c'est vrai.





HUGO : Tu vois ? Donc maintenant, depuis le début du XXe siècle, un petit peu avant, on a dit, ben voilà, c'est devenu un métier, la tendance artistique, machin et puis on a monté sans détail avec les prix auxquels on atteint maintenant, qui sont pour moi complètement démesurés. Mais voilà... Et alors maintenant, on demande en plus à l'artiste de se mettre en scène.

AURÉLIE : Oui

HUGO : Donc, je pense qu'en ce qui me concerne, on touche le mur de tous les côtés.

AURÉLIE : Ok

HUGO : Tu vois ? On est dans un effondrement de civilisation de part et d'autre , enfin multifactorielle, peu importe, et surtout, on touche le fond de tous les côtés.

AURÉLIE : Oui oui

HUGO : Ça se voit, ça se ressent. Tu vois ?

AURÉLIE : Oui oui c'est vrai .Tu crois que c'est un métier qui pourrait s'éteindre à la longue avec l'intelligence artificielle et tout ça ?

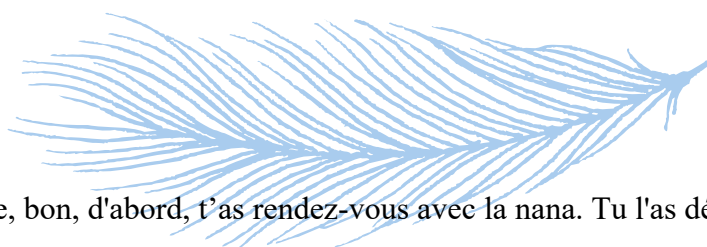
HUGO : Moi, j'utilise l'intelligence artificielle.

AURÉLIE : Oui.

HUGO : Tu vois ? Je m'y suis mis il n'y a pas longtemps. Je m'y suis mis il n'y a pas longtemps. Pourquoi ? Parce que, d'abord, l'intelligence artificielle peut me donner des idées. Et en plus, surtout au niveau des personnages. Tu sais ? Moi, avant, je faisais souvent venir des filles, je leur demandais de poser telle. C'est très chiant, tu vois ?

AURÉLIE : Oui.





HUGO : Parce que, bon, d'abord, t'as rendez-vous avec la nana. Tu l'as déshabille ou tu ne l'as déshabille pas selon ce que tu veux faire comme peinture. Il faut la bonne lumière. Moi, j'ai toujours travaillé avec la lumière du jour. Ça veut dire que déjà, je devais venir. Si par exemple, je voulais venir la faire mardi prochain et que par hypothèse, il fasse nuageux, il fallait remettre ça au lendemain ou au surlendemain, il se pouvait qu'à ce moment-là, je ne sois pas libre. Donc, des tas de contraintes... D'accord ?

AURÉLIE : Oui.

HUGO : Maintenant, l'intelligence artificielle, je tape un prompt, je lui dis que c'est une bonne femme en maillot, de dos, retourné, par retourné. Bon il va peut-être me donner 300 images. Sur les 300 images, je l'ai déjà fait, il va me donner plus ou moins trois bons personnages que je vais découper dans Photoshop et avec lesquels je vais avoir une image intéressante que je vais pouvoir retravailler tu vois ?

AURÉLIE : Oui une base quoi ?

HUGO : Une base ... de ce point de vue-là c'est chouette après ... Après, voilà.

AURÉLIE : En fait, tu l'utilises vraiment comme un outil, pas comme un ...

HUGO : Ben c'est un outil. Pour moi, c'est un outil.

AURÉLIE : Parce que bon je ne sais pas si tu as vu, ici, on parle de plus en plus d'artistes prompteurs où on considère que parce que ça a été prompté, ça sort comme tel quel, ça n'est pas retravaillé, ça n'est pas utilisé pour dire d'en faire une toile ou quoi que ce soit. Tu le fais, tu appuies sur imprimer et hop, c'est bon.

HUGO : Oui.

AURÉLIE : On considère que t'es artiste prompteur.





HUGO : Écoute moi je vais te dire franchement, on est dans une société où on devient artiste prompteur au même titre que certains revendiquent être des licornes ou des chaises. Tu vois ?

AURÉLIE : (rire)

HUGO : Et c'est là que je te dis qu'on touche vraiment le fond de la civilisation.

AURÉLIE : Je comprends.

HUGO : Tu vois on a touché le fond.

AURÉLIE : C'est vrai

HUGO : De toute façon, dès lors qu'on a commencé à vendre des tableaux blancs, et même ici récemment, il y a quelqu'un qui vient de vendre un tableau qui n'existait même pas.

AURÉLIE : Oui

HUGO : On a touché le fond tu vois ? Donc, on vend de la masturbation mentale.

AURÉLIE : Oui c'est ça

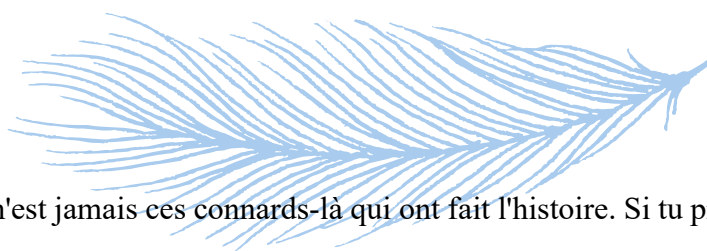
HUGO : Et le truc, c'est qu'il y a un tas de branleurs qui achètent. Tu vois ? Parce que ... voilà

AURÉLIE : Ben oui, parce que ça trouve quand même public. C'est ça aussi qui prête à l'interrogation. C'est que tu te dis que ce n'est pas le ...

HUGO : Non, ça ne doit pas prêter à l'interrogation. Je rappelle quand même qu'on a vacciné 80% de bœufs. Il n'y a pas de question à se poser. Les gens sont stupides et ils vont là où le courant les pousse.

AURÉLIE : C'est vrai.





HUGO : Mais ce n'est jamais ces connards-là qui ont fait l'histoire. Si tu prends le dictionnaire, Larousse des noms propres, tu vas t'apercevoir qu'il fait 500 pages et qu'il y a 10 000 noms dedans.

AURÉLIE : Oui.

HUGO : Donc, 10 000 noms dedans sur les 6 000 dernières années, avec une population qui, sur les 6 000 ans, a connu 100 milliards d'individus, tu vois qu'en termes de pourcentage, ça ne fait pas grand-chose quoi ...

AURÉLIE : C'est vrai.

HUGO : Tu vois ?

AURÉLIE : Oui, tu n'as pas marqué l'histoire.

HUGO : Donc, ce ne sont certainement pas ces bleus-là qui vont marquer l'histoire.

AURÉLIE : Heureusement.

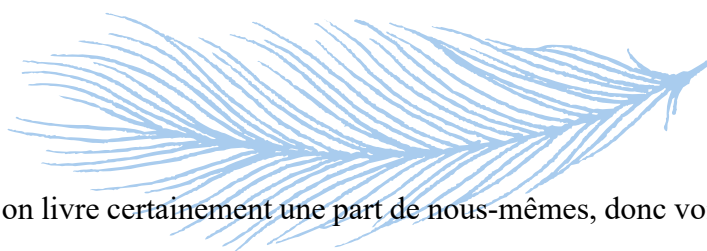
HUGO : Tu vois ? Heureusement, oui. Ben oui, heureusement. Alors, Je ne la marquerai peut-être pas non plus, mais ce n'est même pas l'idée. L'idée, c'est d'être au moins de ne pas suivre le courant imposé.

AURÉLIE : Oui, je comprends ce que tu veux dire.

HUGO : De ne pas faire l'abruti tout le temps et d'être lobotomiser à outrance quoi ...

AURÉLIE : Quelque part, ça rejoint un petit peu allez euh l'essence de ton art, c'est-à-dire l'introspection, toujours se remettre en question, de rentrer en soi-même et de se dire, est-ce que je dois vraiment suivre le reste ? L'idée de masse, ou est-ce que je dois, au contraire, aller à rebrousse-poil ?





HUGO : On livre, on livre certainement une part de nous-mêmes, donc voilà, ça dégage. Il y en a qui préfèrent regarder la Champions League, et puis voilà.

AURÉLIE : Écoute, tu as répondu à tout. Merci

HUGO: Ah ben c'est cool.

AURÉLIE : C'est cool oui oui Tu as répondu à tout, merci beaucoup. Super, en tout cas, c'était très agréable. Je ne sais pas si tu connais quelqu'un d'autre qui pourrait répondre à mes questions, à ton avis.

HUGO : Oui, je peux te proposer quelqu'un, je peux lui en parler. Je lui donnerai ton truc.

AURÉLIE : D'accord. Tu as mon numéro et mon adresse mail, je pense... À la limite, si tu sais me donner ça, parce que je te laisse lui en parler d'abord, je ne veux pas déranger.

HUGO : D'accord. Ben écoute je reviens vers toi la semaine ici.

AURÉLIE : D'accord, super. Merci beaucoup. En tout cas

HUGO : Et ben c'est moi qui te remercie

AURÉLIE : Je t'envoierai un mail pour te dire si j'ai réussi mon mémoire ou pas.(rire)

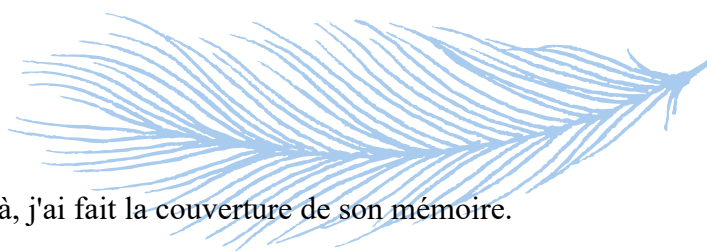
HUGO : Écoute, j'ai fait la couverture d'un mémoire pour une de mes amies qui était euh... qui faisait un mémoire sur quoi elle ? Elle est psychologue. Elle travaillait sur l'autisme ou je ne sais plus quoi. Donc je lui ai fait sa couverture de mémoire

AURÉLIE : Ah

HUGO : Qui a été fort appréciée d'après ce qu'elle m'a dit.

AURÉLIE : Ah ben C'est bien ça.





HUGO : Et donc là, j'ai fait la couverture de son mémoire.

AURÉLIE : Je t'enverrai mes résultats, pour te dire si ça a fonctionné ou pas.

HUGO : Et puis je veux bien lire au mémoire aussi.

AURÉLIE : Oui, écoute, avec plaisir. Je te l'enverrai avec plaisir.

HUGO : D'accord. Bon, Aurélie, je te souhaite une très belle journée.

AURÉLIE : Merci beaucoup pour ton temps, en tout cas.

HUGO : Je reviens vers toi la semaine ici.

AURÉLIE : D'accord, super. Merci beaucoup.

HUGO : Allez ciao ciao dit belle journée...

ANNEXE N°8 – CHRISTIAN DUGARDEYN

Titre : Retranscription de l'entretien avec Christian Dugardeyn

Date de l'entretien : 10/04/2025

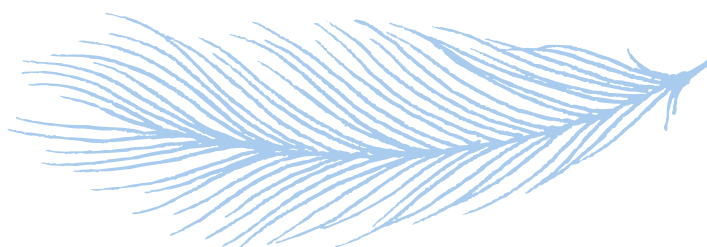
Durée : 34 minutes

Lieu : sur son lieu de travail, à l'hôpital de Braine L'alleud

Statut du participant : Artiste peintre

Note éthique : L'entretien a été retranscrit avec l'accord du participant.





CHRISTIAN : Moi, je vous ai, en fait, parce que je ne sais pas si, c'est un travail très spécifique sur ça, alors il y a des questions, réponse, d'accord, ok, c'est ça...

AURÉLIE : Ouais en fait, c'est un entretien semi-directif donc euh, je vais vous poser quelques questions et euh si vous savez me répondre

CHRISTIAN : ouais c'est ça, c'est ça. Et quoi vous faites, quel genre d'études, vous êtes en cours ?

AURÉLIE : Je fais un master en communication et culture à la FUCAM , à MONS.

CHRISTIAN : Ah ouais d'accord oui je l'avais lu, mais j'avais zappé un peu...(rire)

AURÉLIE : Je peux comprendre avec la vie que vous avez, à mon avis ...(rire) voilà ben la première question, déjà je vais vous demander de vous présenter, nom, prénom.

CHRISTIAN : Moi, j'appelle Christian Dugardeyn, mais mon nom d'artiste c'est Dug'art.

AURÉLIE : Oui, j'ai vu.

CHRISTIAN : Et euh ben en fait ...me présenter ...ben en fait j'ai fait médecine et beaux-arts en même temps. Mais il y a très longtemps, c'était loin quoi.

AURÉLIE : Ok

CHRISTIAN : C'est en 81 que j'ai commencé, donc c'est très ..., ça remonte à longtemps. Et euh ...parce qu'en fait, je voulais faire les beaux-arts au départ, et puis en fait, on m'a convaincu...enfin mes profs m'ont convaincu de faire médecine, donc je me suis dit, bon, je vais faire médecine mais c'était n'est pas un désir d'emblée de faire médecine. Et donc, je me suis dit, si je fais médecine, je fais aussi les beaux-arts. Donc, on a fait les deux en même temps. Puis, quand j'ai eu fini médecine, je me suis spécialisé ,là, j'ai fait l'imagerie médicale. Ça a quand même finalement un lien mais c'est pas pour ça que j'ai choisi. Mais Là, j'ai pris un peu





de distance par rapport aux beaux-arts pendant quelques années. Et puis, je suis revenu à ça après 4-5 ans et maintenant, depuis lors, depuis 30 ans, je fais les deux en même temps.

AURÉLIE: 30 ans ?

CHRISTIAN : Donc euh ...Oui, au moins 30 ans quoi. Ah oui au moins oui c'est pas ... , c'est pas récent quoi.

AURÉLIE : Vous avez le statut d'artiste professionnel ou vous faites ça ...?

CHRISTIAN : En fait, y'a ...y'a...le statut d'artiste, non. C'est-à-dire qu'en fait non actuellement, en Belgique, il y a le statut d'artiste, mais c'est surtout parce que les artistes ont une activité qui n'est pas toujours constante, et donc ils sont pris en charge par une aide financière quand ils n'ont pas ce genre d'activité. Moi, je suis médecin, en fait, je suis médecin à plein temps, et donc j'ai une activité artistique, je travaille le week-end, la nuit, je prends des jours de congés, etc. Donc, j'ai une activité artistique assez abondante, mais je n'ai pas besoin du statut d'artiste, puisque j'ai une activité indépendante et professionnelle.

Donc voilà, donc depuis un an maintenant, j'ai quand même créé, parce qu'avant c'était plutôt une activité artistique avec des expositions, etc., avec une gestion entre guillemets en bon père de familles, parce qu'il y a des rentrées et sorties, il y a des dépenses pour les frais, il y a des rentrées par des ventes. Et en fait, maintenant, en fait j'ai un statut, en tout cas, j'ai une société artistique en plus.

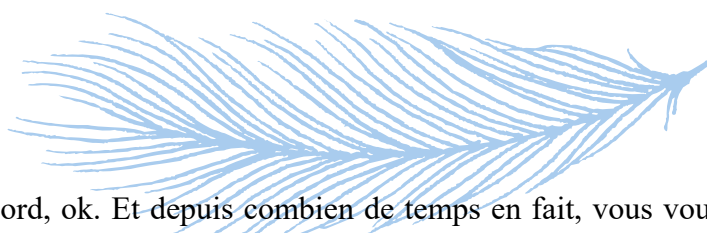
AURÉLIE : Ah d'accord, oui , oui

CHRISTIAN : Donc indépendante, avec un numéro d'entreprise, c'est pareil quoi mais donc j'ai pas d'aides financières.

AURÉLIE : Vous avez fait ça plutôt sous forme d'indépendant.

CHRISTIAN : C'est ça, c'est ça oui.





AURÉLIE : D'accord, ok. Et depuis combien de temps en fait, vous vous considérez comme euh, plus artiste amateur, mais artiste professionnel ?

CHRISTIAN : C'est une question difficile ça parce que ... En fait, c'est vrai qu'au début, ben...ce n'est pas moi qui l'ai considéré comme ça. C'est plutôt des extérieurs qui estiment que t'es un artiste.

Maintenant, je pense quand même que où que j'aïlle, ce soit, en fait, il y a vraiment des messages ou des photos de gens qui disent « Ah, voilà, regarde. »

Parce qu'en fait, je suis un reproducteur. Je travaille beaucoup. Et donc, je vends régulièrement. Et donc, il y a des gens. Et certainement, il y a des retours d'enchères parfois aussi avec des marchands et tout ça . Donc, il y a des œuvres que j'ai faites il y a 10 ans. J'ai des gens qui m'ont demandé des photos, etc. Moi, je pense qu'on est artiste à partir du moment qu' on a une certaine reconnaissance. qui n'est plus ..., je veux dire, qui n'est plus euh soi-même...

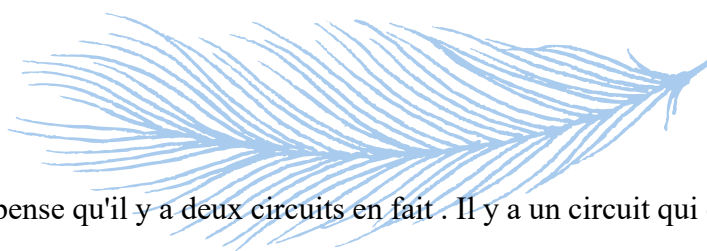
AURÉLIE : Et vous diriez que c'est quoi en fait ? C'est le côté marchand ou plus le côté public ?

CHRISTIAN : C'est-à-dire non, je pense qu'en fait, moi je pense qu'on est vraiment. Que quelqu'un a vraiment une reconnaissance à partir du moment que quelqu'un est prêt à payer une œuvre pour l'avoir chez lui. Si c'est uniquement des gens qui viennent vous regarder, qui vous regardent et qui disent : « C'est beau, ça vous plaît », ben oui mais l'étape suivante, c'est : Est-ce que vous êtes prêts à acheter l'œuvre pour l'avoir chez vous ? Est-ce qu'ils sont prêts à l'acheter ,là, c'est vraiment, je trouve que c'est pas vraiment pour le prix de l'achat et pour la vente, mais c'est-à-dire qu'ils sont prêts à acheter pour l'avoir chez eux. Et donc, c'est à dire qu'ils vous reconnaissent quoi. Je pense que c'est ça. La reconnaissance, il faut passer malheureusement par la vente d'une œuvre ,ça prouve effectivement la reconnaissance aux yeux de l'acheteur.

AURÉLIE : Et avant de vendre comme ça une toile, vous avez fait combien d'expositions ?

CHRISTIAN : Ah j'ai fait beaucoup d'expositions , si vous allez voir mon cv sur mon site, vous voyez le nombre d'expositions, je ne compte plus. Je les rajoute, mais un nombre incroyable. En fait, ce que ça veut dire aussi c'est que , comme j'ai fait les beaux-arts, et y'a en fait dans le





monde de l'art, je pense qu'il y a deux circuits en fait . Il y a un circuit qui est petit, qui restreint les gens , un petit cercle ,un petit noyau dur. Et puis, il y a une majorité, 99% de l'artiste qui sont indépendants, qui essayent d'arriver, qui essayent de vivre ou de survivre parfois ... parce que j'ai exposé parfois avec des gens qui survivent vraiment hein. Des vrais artistes hein qui sont au plein temps artistes hein... Et alors, ce petit noyau dur, parce que j'ai des copains artistes qui sont dans le noyau dur. Pour y rentrer, c'est extrêmement compliqué.

AURÉLIE : C'est très élitiste.

CHRISTIAN : C'est très élitiste et c'est pas spécialement lié à la qualité du travail qu'on a.

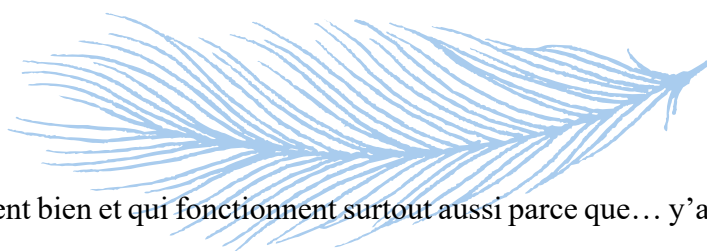
AURÉLIE : C'est lié à quoi, à votre avis ?

CHRISTIAN : Je pense qu'il y a quelque chose de ...

AURÉLIE : C'est la création du réseau peut être ?

CHRISTIAN : Il y a un réseau, il y a les connaissances, il y a les amis, il y a les ..., et alors on peut très bien avoir l'artiste... Et alors il y a aussi le ..., il y'a le ...il y a un peu l'histoire de l'œuvre ,mais il y a un message associé ,et en fait comme on est dans une ère, un peu maintenant on sort un peu légèrement mais ,conceptuelle donc en fait parfois le langage qui va avec est plus important que l'œuvre et l'œuvre ne fonctionne pas toute seule d'ailleurs et donc moi je ne suis pas dans ce concept là en fait donc je suis plutôt un artiste euh comment dire euh ... figuratif ...je fais de l'abstraction aussi mais je veux dire c'est quelque chose de concret et c'est pas quelque chose...euh...parce que vous voyez, je vais vous mettre mon téléphone comme ça, en équilibre, et je vais vous dire, c'est une œuvre conceptuelle, et je vais développer un langage autour. Et alors, on est beaucoup là-dedans pour l'instant, mais y'a pas que ça. Moi, j'ai un copain artiste qui est dans la sculpture et la peinture, mais il est rentré dans un ... Il y a toujours le langage derrière qui doit être très fort. Et alors, il est rentré dans ce circuit de galeries mondiales, etc. ,galeries Bartoux, par exemple, je ne sais pas si vous connaissez... Ils sont partout dans les États-Unis, à Londres, à Singapour, à Paris, vraiment. Et il est dans ce système-là. Ce qu'il fait marche bien. C'est de l'art, même parfois un peu décoratif. Et alors mais ..., ça marche super bien. Et ce noyau, en fait, c'est difficile d'y rentrer. Les gens ... les galeristes, en





fait, qui fonctionnent bien et qui fonctionnent surtout aussi parce que... y'a les rentrées d'argent, ça se vend bien. Ils font bien, ils font la promotion, etc. Mais pour y rentrer, c'est pas facile du tout. Et surtout quand on commence euh... Et donc voilà c'est... c'est... Je vais dire...il y a un côté où il y a presque 99% des artistes qui se battent, qui n'arrivent pas à être entre guillemets reconnus.

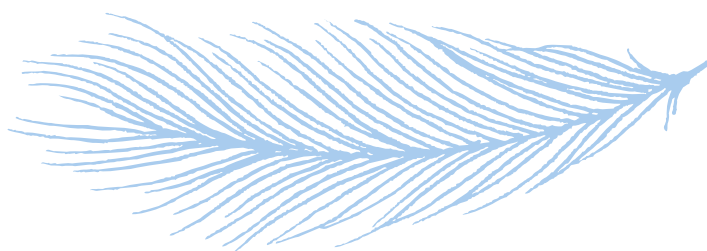
Est-ce que la reconnaissance, c'est d'être reconnu dans ces grandes galeries qui ne prennent qu'un petit pourcentage ? Je ne sais pas. Quand on dit la reconnaissance, c'est compliqué à définir.

AURÉLIE : C'est pour ça qu'on fait des recherches là-dessus, parce que justement, on s'est rendu compte qu'il y avait plusieurs formes de reconnaissance, en fait, qu'elles soient, comme vous dites, par l'institution, qu'elles soient par le côté marchand, donc tout ce qui est galerie, et par le public.

CHRISTIAN : Et par le public, voilà. Moi, au niveau public, ça me fait plaisir parce qu'en fait, j'ai souvent des retours de gens qui me disent, par exemple, je fais chaque année Affordable à Tour & Taxis, où c'est quand même des galeries qui exposent. J'ai quand même des galeries aussi, je ne suis pas seul, j'ai une galerie à ... Une galerie officielle à Bruxelles, mais avant j'en avais d'autres qui ont été fermées à cause du Covid. J'ai deux galeries à Paris. J'avais une galerie à Grandville qui a fermé aussi. J'ai une galerie à Miami qui vend des trucs, donc j'ai quand même des galeries. Et puis j'ai aussi des galeries virtuelles, enfin en ligne, dans trois, quatre galeries où j'en suis en ligne. Donc j'ai quand même des galeries aussi, mais ça me fait plaisir parfois de voir des gens qui arrivent. Par exemple, à Affordable, cette année-ci, au mois de Il y a deux personnes qui m'ont acheté une toile, mais qui avaient déjà acheté une toile par des ventes aux enchères, donc sans me connaître avant. Donc voyez ... donc...Et ça, c'est une reconnaissance du public, je trouve parce qu'en fait là c'est voilà... Et qui aimaient bien mon travail. Et puis, ah mais c'est lui, on a chez nous un petit... voilà donc euh...ça, c'est agréable. Mais ce n'est pas du tout une reconnaissance dans une grande galerie internationale. C'est ça que je veux dire. La définition est compliquée.

AURÉLIE : Est-ce que vous estimez que vous devez vous plier à un certaines normes esthétique pour être considéré dans les galeries ?





CHRISTIAN : Ça c'est super important ce que vous dites là. En fait, moi j'ai un gros avantage, c'est que en fait je gagne ma vie quoi ... Je vais vous donner deux exemples donc en fait... moi je...je...je n'ai pas besoin de ça pour vivre, parce que financièrement je suis indépendant et je gagne ma vie. Donc je peux faire ce que j'ai envie de faire. Je peux ne pas changer pour plaire ou à un public ou à un autre, je fais ce que j'aime moi.

Parce que de toute façon, c'est un art spontané ce que je fais, donc je ne peux pas non plus, si c'est spontané, je ne peux pas créer quelque chose qui n'est pas ce qui me ressemble, etc. Déjà, c'est une chose, évidemment, je n'ai pas envie de le faire, j'ai envie de rester libre. Et finalement, c'est payant au cours des années, parce que l'on voit que vous êtes sur une ligne constante depuis 30 ans, donc vous avez une écriture qu'on reconnaît à gauche et à droite, ça c'est une chose. Donc je ne réponds pas à une demande d'esthétique particulière. Mais par exemple, l'ami artiste que j'ai, qui lui est reconnu de manière internationale. En fait, il fait des sculptures en bronze et une peinture sur la sculpture avec des gravures.

Mais en fait, c'est répétitif depuis 30 ans. Et en fait, il essaye de faire d'autres choses. Mais chaque fois, les galeristes disent non, il faut continuer à faire ça. Et lui, en fait, bon comme il veut vendre, il revient vers ce qu'il faisait. Et donc, il n'y a pas d'évolution, de progression. Il reste inscrit dans un créneau. Alors, que moi, en fait, au début, si on regarde ce que je faisais moi y'a 30 ans et maintenant, on reconnaît l'écriture, mais ça a changé. J'ai testé différents matériaux. Et donc, il y a beaucoup de modifications, de changements, de supports différents, etc. Beaucoup de tests et d'expériences qu'on ne peut peut-être pas se permettre quand euh... enfin il pourrait se le permettre parce qu'il a bien gagné sa vie, mais il veut continuer à vendre, donc, il y a un inscrit dans ma carcan où il doit répondre à une esthétique qu'on lui demande. Et moi, je considère que j'ai pu donner une certaine liberté et moi je tiens à ça. Donc euh , je suis content d'avoir un autre métier aussi à côté.

AURÉLIE : Et au niveau du fait d'aller à l'école, comme ça d'avoir fait les Beaux-Arts, est-ce que vous estimeriez que c'est un passage obligé pour être un artiste ?

CHRISTIAN : Alors, je vais vous dire, si j'ai une réponse pour vous. Donc, j'ai plein d'amis artistes qui n'ont pas fait les Beaux-Arts, et qui sont très bien, et qui sont artistes plein temps.





Donc, ce n'est pas indispensable de passer par les Beaux-Arts. Maintenant, ce ne sont pas des artistes non plus à reconnaissance internationale. Et l'artiste que je prenais en modèle, toujours, en fait, avec qui j'ai travaillé aussi, mais dont je vous parlais tout à l'heure. Il n'est pas passé par les beaux-arts non plus. Donc ce n'est pas indispensable. Et lui, il a une reconnaissance internationale. Donc ce n'est pas indispensable. Mais c'est vrai que le fait de passer par des écoles, maintenant, dans tout ce qui est art conceptuel, ça aide, c'est évident. Mais pas spécialement les beaux-arts. Ça peut être aussi les écoles artistiques, je veux dire, qui sont... Et alors, moi aussi, ce qu'il y a... ce que j'ai appris aux beaux-arts, en fait, finalement, ça m'a servi pour euh..., d'abord, l'histoire de l'art. Et pour les différentes techniques, encore que pour certaines techniques, disons, et pour une certaine rigueur, après, j'ai dû désapprendre tout ce que j'ai appris parce que je voulais découvrir pleins d'autres choses, en fait, et déconstruire tout ce que j'ai appris, en fait, parce qu'on vous apprend à faire une nature morte, des portraits, très rapidement, etc., pour fixer un moment dans le temps.

Mais, en fait, si on veut sortir et explorer d'autres choses, On ne sait pas appliquer ce qu'on a appris, donc il faut essayer de tester autre chose. Donc moi, j'ai appris à désapprendre ce que j'ai appris. Finalement, c'est fou.

AURÉLIE : Oui, donc en fait, l'académisation, proprement dit, qu'elle soit au niveau école d'art ou quoi, c'est plus au niveau du réseau, au niveau des aides, je vais dire, pour dire de vous faire rentrer dans le marché de l'art, plutôt que par l'apprentissage de la technique proprement dit.

CHRISTIAN : Même ça hein..., même dans les réseaux..., je pense que c'est ..., oui, si vous faites Saint-Luc, par exemple, et vous êtes dans les gens à qui... vous plaisez à certains profs, et là on vous fait rentrer dans un réseau, mais la majorité des gens qui font Saint-Luc, c'est pas des gens qui vont spécialement plaire aux profs, donc les réseaux ne sont pas spécialement ouverts.

Il y a une autre, j'ai une collègue en fait, qui a toujours voulu faire de l'art, mais c'est pas vraiment obligé de faire de la médecine, maintenant elle est devenue dermato. Maintenant, elle a arrêté, elle est artiste, elle a fait une école d'art. Mais en fait, elle se faisait descendre constamment par ses projets, parce que ça ne répondait pas à ce qu'on lui demandait de faire. Mais finalement, ça marche très bien pour elle maintenant. Elle a fini cette école, elle a réussi.





Mais en fait, chaque fois, elle se faisait démolir pour tous ses projets parce que ça ne répondait pas à une demande spécifique. Je ne pense pas que les écoles d'art soient une chose indispensable, mais en même temps, ça vous apprend une certaine rigueur, malgré tout.

Et puis je pense que l'art c'est quelque chose, c'est pas ...c'est pas ...c'est pas un seul créneau. Je pense que l'art, c'est divers,

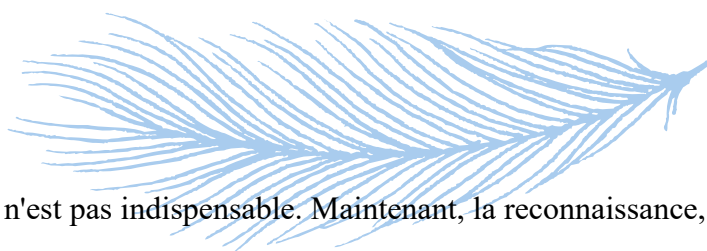
AURÉLIE : c'est pas figé.

CHRISTIAN : c'est pas figé. Donc on peut aller dans différentes directions. Ce qui compte, c'est d'avoir une démarche artistique, ça c'est le plus important. Il ne va pas être celle qui répond au moment, au XXIème siècle, à telle date. Du moins qu'on ait une démarche artistique, qu'on sait parler de son travail et l'expliquer à n'importe qui et qu'e c'est quelque chose qui a une durée sur le temps. Je pense que c'est la réponse à la première question, quand est-ce qu'on est artiste ? Je pense que la durée joue un rôle. Si maintenant ...parce qu'il y a des artistes qui font, qui s'improvisent artiste et puis ils font deux ans. Ils sont deux ans ou trois ans artistes, puis ils voient que ça ne marche pas comme ils voudraient, et puis ils arrêtent, ils font autre chose. Je ne pense pas que c'est le vrai artiste. Je pense qu'être artiste, c'est quelque chose qu'on a en soi. Alors, est-ce que ça marche ou pas ? Ça, c'est le problème, naturellement mais euh... Alors, un autre artiste, qui est schizophrène, qui est bipolaire, qui a une sclérose en plaque malheureusement, mais qui ne souffre pas trop, qui ne travaille pas, qui n'a jamais travaillé, entre guillemets, employé ou salarié. Et en fait, c'est un vrai artiste parce que tous les jours, il travaille, il garde tout de chez lui, il a des pièces entières de trucs, des œuvres les unes sur les autres, et il n'a jamais vendu une seule œuvre.

Mais je considère que c'est un vrai artiste parce qu'en fait, c'est un type passionné par soi et qui continue, 30 ans après, tout le temps occupé à faire de la peinture, des toiles, du dessin, etc. Donc ça, pour moi, c'est un artiste.

AURÉLIE : Ouais donc vous quelque part, le fait de vendre une toile, d'être exposé. Ce n'est pas indispensable. C'est l'essence même de l'identité ... c'est ça.





CHRISTIAN : Ce n'est pas indispensable. Maintenant, la reconnaissance, ça, c'est autre chose. C'est ça. La reconnaissance, là, je pense que ça va passer par une vente.

AURÉLIE : Obligatoirement.

CHRISTIAN : Moi, je pense. Parce qu'en fait, vous dire, vous faites une expo et il va y avoir des gens qui viennent voir un vernissage, qui vous disent, oui, on aime bien et c'est beau. Et puis qui partent, ce n'est pas vraiment une reconnaissance.

Je pense que la reconnaissance, ça vient au moment où quelqu'un est vraiment... adore votre travail de manière viscérale et est prêt à donner un certain prix et vous avoir chez lui et de le mettre et de l'exposer. C'est comme ça que je vois les choses. C'est personnel, mais c'est vrai.

AURÉLIE : Bien sûr oui , Au niveau des réseaux sociaux, comment vous les utilisez ?

CHRISTIAN : Écoutez, moi, je publie régulièrement ce que je fais sur Instagram. Je ne sais pas si vous avez l'occasion de regarder. Mais je ne suis pas à la recherche de likes ou autre chose. Ça me sert plus de bibliothèque pour montrer ce que je fais. Quand je suis devant quelqu'un en train de parler d'une œuvre, à une exposition par exemple, et qu'il veut voir mon travail précédent, je peux puiser là-dedans. J'ai plus de mille publications.

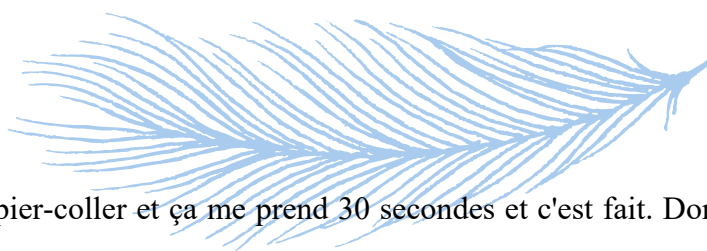
AURÉLIE : Oui donc ça plus office de catalogue...

CHRISTIAN : Oui donc je peux trouver facilement. Oui, c'est ça.

AURÉLIE : D'accord. Vous ne passez pas vraiment par ça pour dire de vous faire connaître au public ?

CHRISTIAN : Non, parce qu'en fait, j'ai peut-être vendu deux œuvres au maximum sur Instagram. Ce n'est pas un truc qui m'aide beaucoup. À la rigueur, Facebook m'a peut-être plus aidé que Instagram. Mais Facebook, je ne suis pas fan non plus. Je ne suis pas très réseau sociaux. Mais je publie régulièrement. Parce que je me dis, ça me prend quoi ? 30 secondes ? tac tac , je mets une œuvre. Les trucs la ... les mots-clés, je les mets, j'en fais un copier-coller.





Clac je fais un copier-coller et ça me prend 30 secondes et c'est fait. Donc voilà Je ne vérifie même pas combien de likes j'ai eu après. Ca n'est pas très important. L'important, c'est que je les ai.

Elles sont présentes et alors je peux montrer éventuellement à quelqu'un qui est intéressé ce que j'ai fait.

AURÉLIE : Oui donc, quelque part vous, vous jouez plus pour rapport à tout ce qui est galerie et exposition.

CHRISTIAN : Oui, c'est ça.

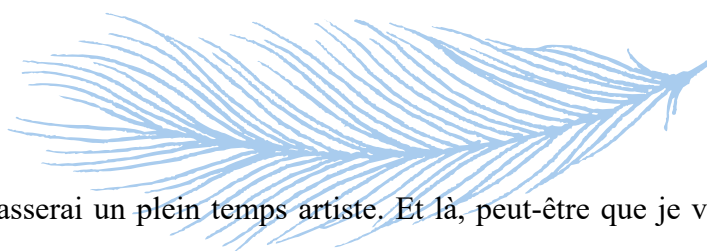
AURÉLIE : C'est eux qui vous appellent ?

CHRISTIAN : Oui, maintenant ..., alors au début, parce que ça a changé. Au début, c'était moi qui courais après. Parce qu'au début, il faut bien commencer et on ne vous connaît pas. Et depuis, je vais dire, peut-être euh , je dirais euh peut être un peu avant le Covid, donc peut-être ouais 7-8 ans. J'ai décidé d'arrêter de courir parce que je participais aussi à des choses où je ne voulais plus participer. Il y a certaines fois où c'est valorisant pour votre CV et d'autres où ce n'est pas du tout valorisant.

Alors j'ai retiré du CV les fois où j'ai participé, qui sont plutôt des fois, comme je vous disais, d'artistes qui essayent de survivre. Ou parfois, enfin c'est dire que ...si vous voulez qu'on vous remarque un petit peu et que peut-être on vous prend dans une galerie officielle, ce n'est pas toujours valorisant d'exposer. Et donc en fait, il y a 7-8 ans, j'ai décidé de ne plus courir après, et je ne prends que ce qu'on me propose. Et en fait, ce que l'on me propose, c'est quand même, on va dire, 5-6 expositions par an, c'est des participations à des projets parfois, etc. Ça me convient, et plus les gens qui viennent visiter l'atelier régulièrement aussi. Donc l'un dans l'autre, j'ai un marchand aussi qui vient régulièrement chercher des œuvres et qui les vend en enchères donc voilà...

Donc voilà donc c'est un rythme qui me convient maintenant. Peut-être que je ferai autrement. Maintenant, j'ai quand même 62 ans. Donc peut-être que dans 6-7 ans, quand je serai pensionné,





peut-être que je passerai un plein temps artiste. Et là, peut-être que je vais réagir autrement, peut être que je ...

AURÉLIE : Et comment vous avez fini dans une galerie à Miami ?

CHRISTIAN : Ah c'est eux qui m'ont contacté ! voyez là c'était par Instagram. Donc, ça c'est eux qui m'ont contacté, mais bon, il vous expose 2-3 œuvres, je crois que j'en ai vendu une en fait, donc c'est pas un truc non plus, contrairement à des galeries... allez dernièrement, j'ai fait une expo, à une galerie au bord du canal à Bruxelles, j'ai vendu 12 œuvres, j'étais celui qui avait vendu plus d'œuvres de la galerie à ce moment-là, donc voilà, donc là quand c'est quelque chose de proche, c'est un peu plus important.

Comme on vous connaît un petit peu bon ben voilà, ça rassure les gens aussi quand il s'agit d'une œuvre euh ...

AURÉLIE : Au niveau de votre cotation artistique, est-ce que vous êtes déjà coté comme artiste ?

CHRISTIAN : Ben c'est-à-dire que quand vous êtes vendu aux enchères, il y a une cote. La cote dépend de l'œuvre que vous avez vendue, du prix du montant, et est divisée par le centimètre carré. Donc en fait c'est au centimètre carré, que ça détermine une œuvre ? Donc en fait le prix d'une euh, d'un mètre sur un mètre ou de deux mètres sur euh, on veut dire deux mètres sur un mètre, c'est le double. Voilà, on passe euh, le prix double. Donc voilà , c'est en fonction de... Mais officiellement, c'est comme ça. Maintenant, ça ne se passe pas toujours comme ça. Parce qu'on peut aussi..., il y a d'autres méthodes de calcul, mais la méthode de calcul, la cotation, c'est comme ça.

Maintenant, il y a des gens qui font une méthode de calcul en disant, on prend ce qu'a coûté le matériel. Mais c'est plus pour les artistes qui n'ont pas une reconnaissance importante. Et vous rajoutez, vous faites deux fois ou trois fois le prix du matériel, et vous rajoutez le nombre d'heures que vous comptez à autant, et vous arrivez à une somme. Maintenant, bon, ça c'est une somme pour qui ? Reconnue, pas reconnue ? Donc c'est plus, c'est compliqué le prix. Mais par contre comment dire moi, je ne suis pas ; moi, je ne suis pas ; moi, je ne prends jamais, en fait,





je ne décide jamais de mes prix. C'est les galeristes qui me disent, parce que moi, c'est un peu, comment dire euh, ça m'a mal à l'aise, de parler de ça, moi, je n'arrive pas, j'aime bien parler de mon art, de ce que je fais, etc. Mais du prix, je suis toujours embêté quand on me demande un prix, je n'aime pas, je dis toujours « allez voir les galeries euh ». Alors il y a des clients qui sont intéressés et qui disent « est-ce que vous pourriez faire 10% ? » et tout ça, je n'ai pas envie de m'occuper de tout ça moi. (rire) Et donc je laisse ça à quelqu'un d'autre, c'est pas euh... le côté financier euh.

AURÉLIE : Les prix ont évolué en fonction des expositions et des galeries, je suppose.

CHRISTIAN : Oui, bien sûr, tout à fait. On voit sur les années, en fait, on voit que Donc c'est pour ça que je dis que la cote est compliquée, parce que ce n'est pas moi qui décide, c'est souvent les galeries, et je vois qu'ils augmentent les prix chaque fois, donc euh voilà. Mais ce n'est pas de doubler le prix.

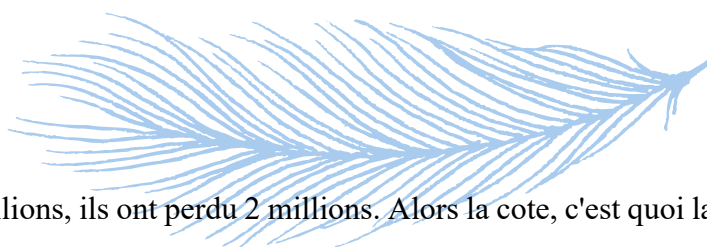
AURÉLIE : Non, mais ça signifie votre cote artistique augmente en fait.

CHRISTIAN : Oui, c'est ça. À priori, la cote officielle, c'est sur base une œuvre vendue aux enchères. Alors là, ça aussi, c'est sujet à la discussion, parce que, par exemple, l'artiste parisien que je connais, Au début, ce qu'il a fait pour avoir pu à être coté, c'est qu'en fait, il a fait vendre une œuvre aux enchères. Mais c'est quelqu'un qu'il connaît, qui l'a acheté. Il l'a fait acheter en fait indirectement mais en fait c'est lui qui l'a acheté directement, mais à un prix supérieur, pour avoir un prix de base. Donc il a payé trop cher, bien sûr. Son œuvre, mais bon, peu importe. Il a une cote. En fait, ces cotes, qu'est-ce qui est la part ?

AURÉLIE : Oui, c'est pas que on cote vraiment votre art.

CHRISTIAN : Il y a une part de manipulation dans la cotation, c'est une part artificielle en fait, et donc on ne sait pas très bien à qui on peut faire euh... Et en plus une œuvre ça vaut... ça vaut, ça ne vaut jamais que le prix que quelqu'un veut bien donner. Donc c'est quelque chose d'artificiel finalement. Oui, des œuvres qu'on va acheter, je pense par des grands artistes. Je ne sais pas moi, du 19ème, début du 20ème, qui sont vendus à des cotations, à des prix incroyables. Et puis deux ans plus tard, on les revend, et puis les gens ont perdu. Ils se sont sur 10 millions,





ils ont vendu 8 millions, ils ont perdu 2 millions. Alors la cote, c'est quoi la cote ? C'est quelque chose qui évolue dans le temps, même d'une manière, je veux dire, d'une dépréciation aussi.

Même d'un artiste connu, donc euh, donc ce n'est pas facile de définir une cote. Alors c'est ce qu'on dit. C'est ce qu'on dit, l'artiste a une cote, oui, mais quelle est la cote ?

AURÉLIE : Vous y avez déjà répondu... (rire)

CHRISTIAN : (rire)

AURÉLIE : Diriez-vous que l'approbation des galeries ou musées est arbitraire ou neutre ?

CHRISTIAN : Ça dépend de ce qu'on entend par les... Les musées vous diront que c'est neutre. Je vois bien que ce n'est pas le cas. La preuve c'est que il y a d'autres musées indépendants qui s'ouvrent aussi et qui acceptent parfois des artistes qui n'ont pas de reconnaissance internationale. Je prends par exemple les musées d'art brut par exemple, où on a des artistes qui sont inconnus et que les musées défendent. Maintenant, dans les musées vraiment nationaux et reconnus etc..., il y a des réseaux, c'est aussi du réseau. Heureusement, on prenait l'exemple de la France, c'est toujours des , des , des musées.

Ils appellent ça des FRAC ou des trucs comme ça ,c'est-à-dire des fondations d'art régionales en fait et eux c'est des choix très typés, avec

AURÉLIE : Des critères bien marqués...

CHRISTIAN : Des critères bien marqués. Mais souvent, c'est des connaissances. C'est de nouveau des noyaux très, très, très... exclusifs. Non moi je ne pense pas que ce soit totalement neutre. Je pense que ... ouais...Il faut rentrer dans certains critères très particuliers. Et il y a rien à faire, il y a un réseau, il y'a un réseau... malheureusement. Moi je pense que c'est ça. Quand je vois, je veux dire, le meilleur artiste que j'ai vu qui est vendue de manière internationale, en fait, que beaucoup de gens aiment. Bon, c'est de l'art un peu décoratif peut-être, mais il ne sera jamais dans les musées. Vous voyez, vous prenez un artiste français qui est très connu, qui se vend partout, (Il dit le nom mais de manière inaudible), vous voyez qui c'est





? Il a eu très difficile à rentrer dans un musée ou l'autre. En fait c'est un artiste qu'on ne voulait pas mettre dans un musée. Pourtant, c'est quelqu'un qui est reconnu, qui a un art qui est très personnel, qu'on reconnaît directement, qui a une reconnaissance mondiale. Ces toiles sont très chères et pourtant, pour rentrer en musée, c'était très compliqué. Donc euh, façon moi c'est pas ...de toute façon, ce n'est pas un désir absolu. Mais je suis quand même dans certaines collections particulières. Mais ce n'est pas un but en soi quoi. Moi j'aime bien être proche des gens, partager, discuter, parler d'art, montrer ce que je fais. Oui bon ...Je suis très heureux quand je vends des œuvres, parce que ça me fait plaisir de savoir que des gens tiennent à absolument acheter une œuvre, ça me fait plaisir. Et voilà donc euh.. ?

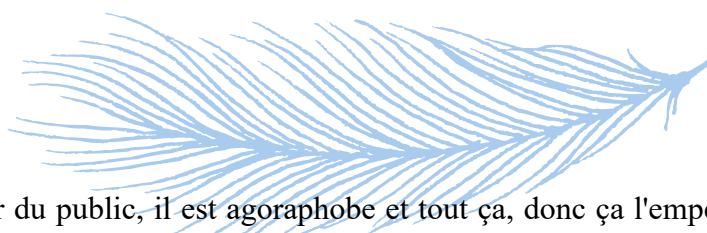
AURÉLIE : Que conseilleriez-vous à un artiste amateur pour évoluer et être reconnu ?

CHRISTIAN : Tenir bon...Tenir bon, jamais lâcher, continuer dans ça... dans ça ... Je vous disais, il y a des artistes qui, après 2-3 ans, voient que ça ne marche pas et puis ils passent à autre chose, etc. Moi je pense que si on est vraiment artiste, c'est ça en fait , c'est le fait d'être artiste, c'est de persévérer, d'expérimenter, de bouger, d'aller voir des expos, de s'inspirer d'autres maîtres ou des gens contemporains, d'artistes contemporains, et de toujours progresser, de toujours être en contact avec d'autres artistes et le public, faire des expositions, même si au début ce n'est pas des expositions qui sont euh... exceptionnelles ou dans des endroits exceptionnels ou reconnus, et apprendre comme ça, sur le tas, et d'être persévérants ouais. Et peut-être, peut-être , maintenant, ça dépend aussi de quel artiste on parle je veux dire euh , si c'est un artiste conceptuel, etc. Maintenant ça marche encore, je pense que passer par une école d'art, ça peut être intéressant malgré tout donc euh...Donc bon, ce n'est pas une condition indispensable. Ce n'est pas parce que vous passez par une école d'art que vous allez être un grand artiste donc euh...

AURÉLIE : En fait, je me rends compte que chaque point n'est pas obligatoire. Mais par contre, il y a quand même un minimum...

CHRISTIAN : Oui, c'est ça, il y a des points... en fait il y a des ... en fait il faut remplir plusieurs case. Et puis Il y a beaucoup plus de chances d'arriver à quelque chose... ouais c'est ouais... Mais bon, je pense que euh... ben l'artiste dont je vous parlais, qui est bipolaire, schizophrène, etc., il a fait les beaux-arts malgré tout. Mais bon voilà...et comme il est schizophrène, il est





bipolaire, il a peur du public, il est agoraphobe et tout ça, donc ça l'empêche d'exposer. Mais euh et pourtant il a un très beau travail. Donc il y a aussi une question de psychisme, de personnalité.

AURÉLIE : Oui, il faut savoir s'exposer soi-même aussi. C'est pas juste exposer ses œuvres...

CHRISTIAN : Oser prendre le risque, c'est ça ..., prendre le risque de s'exposer. C'est ça aussi que peut-être le conseil à donner à des jeunes, c'est oser prendre des risques, se mettre en danger. Parce que la première exposition que vous faites, c'est stressant.

AURÉLIE : Ben c'est euh ...vous vous rendez-vous-même.

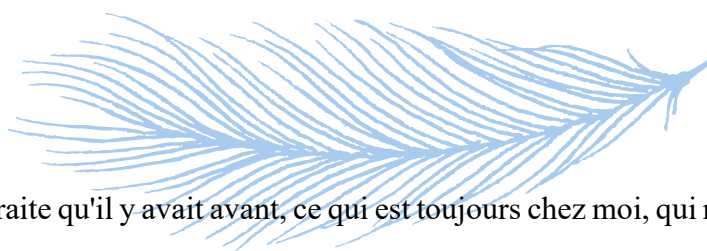
CHRISTIAN : Oui, c'est ça. Et puis, vous ne savez pas très bien à quoi vous attendre... comment ça va se passer ? Est-ce que vous allez plaire ou pas plaire ? Est-ce que vous allez vendre ou pas vendre ? Est-ce que ça va donner lieu à une autre exposition après ? C'est l'inconnu complet, donc au début c'est pas facile.

AURÉLIE : Ah tiens, je ne vous ai pas posé la question. Au niveau critique d'art, vous avez déjà eu des critiques négatives, des critiques positives?

CHRISTIAN : Alors j'ai eu une fois une critique négative, mais c'était sur un réseau social. Une personne. C'était une période particulière. En fait, moi, j'ai toujours aimé l'art figuratif. Parce je suis beaucoup d'influence, l'art brut...l'art africain...l'art naïf, l'art des enfants...euh...l'expressionnisme et tout ça, donc c'est toujours très figuratif, et c'est les émotions, etc. Et alors, en fait, pendant le Covid, j'ai eu un agent artistique en fait euh, et puis j'avais fait une ou deux œuvres, mais qui étaient abstraites, au tout début du Covid, et qu'on avait plus de temps à ce moment-là donc euh. Je travaillais beaucoup à l'hôpital, mais on se partageait plus le temps. Et alors il était, il adorait ce que j'avais fait. Il m'a poussé à faire de l'abstraction. Et donc je n'ai pas arrêté de faire de l'abstraction pendant deux ans.

Il y avait une exposition qui était prévue à la sortie du Covid dans sa galerie à Lille. Et en fait, finalement, à la fin du Covid, je suis rebasculé avec la fraction, avec des personnages très déformés etc...., mais qui étaient un peu abstraits. Et c'est ça qu'il a exposé. Il n'a pas exposé





toute la partie abstraite qu'il y avait avant, ce qui est toujours chez moi, qui n'a jamais été exposé. Et alors, en fait, sur une de ses œuvres abstraites, mais que je n'ai même pas terminé, je n'avais pas fini à l'œuvre, en fait. Il avait fait une photo, il l'avait posté. Et alors y'a un artiste qui était ..., l'œuvre n'était pas finie, qui a dit : « Mais c'est n'importe quoi, cette œuvre-là » Donc voilà, je ne sais pas... Sur 30 ans.

AURÉLIE : Mais c'était pas un critique d'art ?

CHRISTIAN : C'est pas critique d'art. Ah non, c'était un autre artiste. Les critique d'art, j'en ai lu quelques-uns quand même. Ça a toujours été positif... parce qu'en fait

AURÉLIE : Et vous diriez que ça aide quand même ça ?

CHRISTIAN : Ben oui, je pense, parce qu'en fait, quand on va rechercher dans ... un moment par exemple où on tombe parfois sur une ou deux critiques et qu'il y a des articles..., ben ça rassure des gens qui veulent acheter. Et parfois, vous savez, il y a des gens qui achètent par coup de cœur. Il y a des gens qui achètent aussi en disant, on ne sait jamais que putain, ça prenne quand même de valeur. Et donc, ils ont besoin de se rassurer en voyant que l'artiste est connu. Et... ben je ne sais pas comment ça se fait ... mais à force de les exposer, votre nom apparaît dans différents expos.

Et quand vous tapez le nom sur Internet, En fait, il y a plusieurs pages sur Google où vous retrouvez l'artiste. Ça rassure la personne qui achète. Donc euh il y a des gens qui achètent par coup de cœur et qui n'ont pas besoin de ça hein... Mais certains... pas mal de gens ...vont souvent voir, ils regardent avant d'acheter. Ils se rassurent en disant : ben qu'il y a quand même pas mal d'articles qui parlent de lui donc ça les rassure ouais...

AURÉLIE : Je comprends. Et la dernière question. Nommeriez-vous ceci comme un métier ou une vocation ?

CHRISTIAN : Ah...Je pense que... chez moi ça peut être les deux. Moi, je pense qu'au départ, chez moi, c'est une vocation. Parce qu'au départ, je n'ai pas du tout exposé. Je peignais vraiment par passion, par vocation. Et je continuais malgré tout, même sans exposer. Et maintenant, je





dirais que ben tantôt je vous disais que j'ai bientôt fini mon activité médicale. À priori, dans quatre ans, je suis pensionné. Je pourrais en faire mon métier. Tout à fait. Donc ça pourrait être mon métier. Mais si euh... et alors... Je vous parlais aussi des gens, des artistes que je connais qui font des salons, des salons un peu grand public qui ne sont pas très valorisants, mais c'est des artistes à part entière dont c'est une vocation et le métier. Parce qu'ils vivent ou même ils survivent de ce métier. C'est leur métier pourtant, ils ne font que ça. Donc ouais je pense que ...Je pense qu'on pourrait en faire son métier, et ce serait dommage que ce soit pas une vocation. Ce serait triste. Et ça existe, par contre. Des gens qui sont artistes, mais qui ne le font que pour vendre, qui n'ont pas vraiment cette âme d'artiste, en fait, quand on parle avec eux.

On voit que c'est uniquement, tout ce qui compte, c'est de vendre. Par exemple, Huawei, on m'a aussi intéressé au NFT, tout ça. Donc, pendant deux ans, j'étais un peu passionné par ça. Je ne me retrouve pas parce que c'est trop virtuel. Mais il y a des gens qui ne font que ça. Créer un NFT, c'est très facile. Et donc ils vivent de ça parce qu'ils ont développé un réseau. Moi ça ne m'intéresse pas en fait, donc en fait j'ai laissé tomber ce côté-là mais pourtant, ça pouvait être intéressant financièrement. Mais bon ça ne m'intéresse pas donc euh... C'est ça, la vocation de l'art virtuel. Si les œuvres créées artistiquement par l'intelligence artificielle, ça existe... Tu peux chipoter, regarder. C'est amusant au moins d'être au courant et de connaître mais ça ne m'attire pas du tout.

Moi, je crois qu'une œuvre, elle est unique. Et il faut le côté aussi euh, je veux dire euh, parfois un peu euh...même euh... les erreurs, les petits échecs, les petites imperfections qui font que c'est l'œuvre en fait. C'est une œuvre d'art.

AURÉLIE : Et puis c'est vous. Et puis c'est vous. C'est pas l'ordinateur ...

CHRISTIAN : Oui, c'est ça, c'est le personnel. C'est pas l'ordinateur.

AURÉLIE : C'est vrai que ça devient de plus en plus une question.

CHRISTIAN : Moi, j'ai écouté avec quelqu'un. Ce n'était pas des toiles naturellement, c'était une production sur plexi. Elle a été créée par de l'intelligence artificielle. Donc, c'était des





visages en grand, colorés. Il avait tapé chat GPT ,personnage ..., visage..., coloré..., etc. et hop reproduction, et puis voilà quoi ! (rire)

AURÉLIE : On appelle ça des artistes prompteurs, apparemment.

CHRISTIAN : Prompteur ?

AURÉLIE : Oui, c'est-à-dire que Le texte que vous envoyez à Chat GPT, on appelle ça un prompt. Et donc, ces gens-là, on les appelle des artistes prompteurs.

CHRISTIAN : Oui c'est ça et donc, eux, ils répondent à une esthétique demandée au moment où ils exposent quoi c'est ça en fait

AURÉLIE : Voilà

CHRISTIAN :. Moi, je ne sais pas, moi pour moi c'est un manque de créativité. Être artiste, c'est aussi être créatif.

AURÉLIE : Exactement. Et puis, être artiste c'est aussi donner une part de soi, comme vous disiez tantôt, c'est une âme. Est-ce qu'on ressent vraiment cette « aura » à travers l'intelligence artificielle ? C'est vraiment une question

CHRISTIAN : Non, c'est ça. Il faut s'en rendre compte aussi. Est-ce que la personne qui regarde ça, si elle ne sait pas que c'est de l'intelligence artificielle, ne va pas être émue devant une œuvre d'art ? peut-être aussi ? Parce que ça, c'est aussi important.

AURÉLIE : Oui c'est ça parce qu'alors la question c'est vrai qu'elle se pose, c'est est-ce que c'est uniquement la production de l'artiste ou l'effet que ça fait sur le public ?

CHRISTIAN : Oui c'est ça...c'est ça. Ça, c'est aussi un facteur. On n'en parle pas. ..On n'en parle...Moi, ce que j'aime bien aussi...ce que j'aime bien : C'est de dégager une émotion chez quelqu'un ,en voyant ce que je fais. Donc quand je peins, en fait, au départ, c'est pas du tout euh ..., c'est assez spontané, mais au final, en fait, je me mets quand même à la place du spectateur





qui va regarder et j'essaie que mon œuvre...allez parce qu'il y a un moment où il faut la finir cette œuvre, donc sinon elle ne termine jamais finalement. Et au moment où j'en finis, je veux qu'elle dégage quelque chose de l'émotion que j'ai voulu y mettre. Et si elle ne le fait pas, je continue.

AURÉLIE : Je pense que vous avez répondu à tout. Merci beaucoup pour votre temps. Ça m'a beaucoup aidée. (rire)

CHRISTIAN : Pas de soucis, pas de soucis, ben voilà (rire)

ANNEXE N°9 – PASCAL BERNIER

Titre : Retranscription de l'entretien avec Pascal Bernier

Date de l'entretien : 28/04/2025

Durée : 50 minutes

Lieu : à son domicile : rue du métal 34 à 1060 Bruxelles

Statut du participant : Artiste peintre

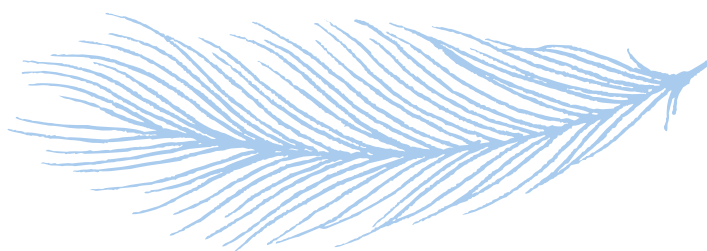
Note éthique : L'entretien a été retranscrit avec l'accord du participant.

Pascal : Et donc voilà.

Aurélie : Écoutez, on va commencer par le début. Je vais vous demander de vous présenter brièvement.

Pascal : Attendez, j'ai juste besoin de mon truc. Ah voilà, il est là. Ma nicotine. Ok, je vous écoute.





Aurélie : Je vais vous demander de vous présenter brièvement, nom, prénom et de décrire votre parcours artistique.

Pascal : C'est une vaste question. Je m'appelle Pascal Bernier, j'ai 65 ans dans deux semaines, dans une semaine.

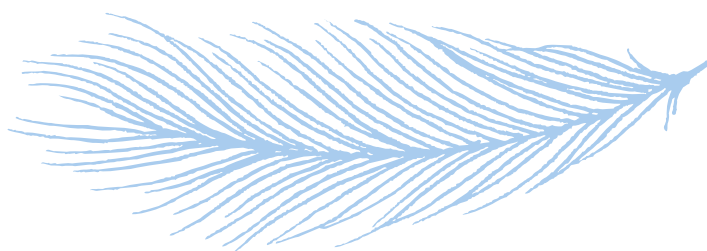
Aurélie : Bon anniversaire à l'avance.

Pascal : Merci. Je préférais ceux d'avant. Et l'idée de faire de l'art, ça a commencé très tôt chez moi, donc quand j'étais adolescent, pendant mes humanités, je faisais une académie du soir. Ça existe encore à Bruxelles, c'est assez chouette et à l'époque, c'était académique. Donc, j'ai fait du nu, des trucs d'après-modèle et tout, et j'adorais ça, et je voulais être peintre, un truc comme ça.

Et bon, après je me suis un peu heurté à l'opposition de ma mère, qui n'était pas trop de cet avis-là, donc c'était un peu chaud. Le résultat, c'est que bon, je suis parti assez tôt de chez ma mère, et que j'ai dû quand même gagner un peu ma vie pour vivre, mais ça a continué à me rester en tête. J'avais fait un petit passage quand même dans une école d'art à Saint-Luc qui à l'époque avait une section supérieure encore, après, c'est devenu l'ERG. Et ça m'a plus ou moins dégoûté parce qu'à l'époque, ils étaient très tripés, conceptuels, la peinture, c'est fini. On se dit qu'on est à l'époque à la fin des années 70, en 77, 78, j'avais fini mes humanités, donc je suis allé là.

Et moi, ça me paraissait quand même un petit peu dur à avaler, cette histoire. Donc j'étais un peu dégoûté. Je me suis réorienté vers la photo que j'ai appris tout seul comme un grand, photo argentique. J'aimais beaucoup la BD aussi, donc j'ai un peu hésité. Il y a eu une période assez rock'n'roll aussi, où je n'ai pas beaucoup travaillé. Et vers 25-26 ans, je me suis dit non, ok, c'est la peinture, il n'y a pas de doute. Et là, ça a été le début, comment dire, de la confrontation à la réalité. Je ne me prenais pas pour de la merde au niveau pictural. Il vaut mieux d'ailleurs, parce que si on se prend pour de la merde, ça va être dur. Mais j'ai un petit peu sous-estimé quand même les difficultés de la chose. Donc je me voyais vivre de mon truc en quelques mois, etc. Finalement, ça a pris quelques années. Mais c'était très intéressant. Et j'ai beaucoup erré aussi, je me suis beaucoup trompé. Finalement, les années que je n'ai pas passées en école d'art, je les ai passées en atelier. En ne faisant que ça, mais donc en ayant très peu d'argent, et donc en mauvaise condition physique, parce que je ne mangeais pas bien.





Aurélie : Et seul ou avec des personnes qui vous apprenaient ?

Pascal : Souvent avec des gens, parce qu'à l'époque, c'était facile de louer des grands ateliers à Bruxelles, c'était pas cher, mais c'était quand même un peu trop grand pour moi. Et j'avais par exemple loué un bâtiment où il y avait quatre plateaux de 100 mètres carrés, et ça ne coûtait rien à l'époque, enfin presque rien. Et je partageais avec des copains qui faisaient de la peinture, dont Michel Frère dont vous avez vu une toile en rentrant, qui malheureusement est mort à 37 ans, mais qui lui, à l'époque, il avait la petite vingtaine, bossait avec Albert Baronian, était déjà dans une galerie, enfin voilà, il était clair qu'on pouvait vivre de son travail, et Michel était un très bon exemple pour ça.

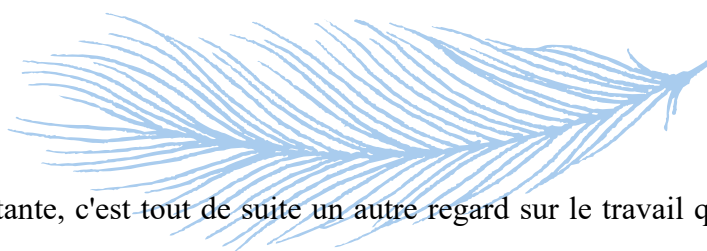
Aurélie : De réussite.

Pascal : Et donc voilà, et après j'ai eu l'occasion de louer la maison où on est maintenant, à l'époque j'avais encore un étage en plus, il y avait des ateliers, surtout c'est une maison industrielle, c'est pas vraiment une maison d'habitation. Et là aussi je sous-louais, je colloquais avec des amis artistes, et ça payait le loyer, c'est chouette, c'était une bonne émulation et tout. Mais bon, c'est pas pour ça que je gagnais de l'argent, et donc c'était assez compliqué, parce que faire de l'art sans gagner de l'argent, ça devient vite impossible, le matériel est cher, il faut manger et tout. Donc j'ai eu une petite interruption pour gagner ma vie classiquement, je travaillais dans le social pendant un an à peu près. Et après, je me suis dit : cette fois-ci, j'y vais. Et par chance, j'ai commencé à rencontrer un premier marchand qui aimait bien ou qui croyait en ce que je faisais.

Aurélie : Il voyait un potentiel.

Pascal : Il m'a un peu financé, on a fait des expos. Puis j'ai rencontré ce qui à l'époque était la plus grosse galerie de Bruxelles, c'était Isy Brachot, une galerie depuis des générations. Et j'ai commencé à travailler avec eux, donc ça c'était très bien. Tout de suite, c'était la foire de Bâle, les foires, etc. Et là, on est au début des années 90, ce dont je vous parle. Donc moi, je me dis, cool, trop bien. C'est pas pour ça qu'on vend énormément, mais au moins, on est soutenus. Et justement, au niveau cautionnement, ça cautionne vachement. Le fait d'être dans une foire, dans





une galerie importante, c'est tout de suite un autre regard sur le travail que dans votre atelier quand personne ne vous connaît.

Aurélie : C'est des institutions qui légitiment votre foi.

Pascal : Ça légitimise les choses fatalement. Donc ça, c'était bien, malheureusement, Brachot, qui avait vécu un peu au-dessus de ses moyens, est tombé en faillite. Donc ça a été un petit tremblement de terre dans le monde de l'art à Bruxelles, même en Belgique. C'est vraiment un gros machin. Il avait des galeries ici, à Paris. Il y avait des très très bons artistes qui travaillaient avec eux. Et donc tout ça, c'était fini, donc ça, c'était un petit coup dur, mais bon, j'avais mis le pied à l'étrier. Après, j'ai trouvé d'autres galeries avec qui ça s'est au début très, très bien passé. On a fait plein de foires et tout, ça marchait bien, ça montait bien. Il y a eu d'autres problèmes. C'est peut-être moi aussi qui suis compliqué. J'ai eu des grosses disputes, on va dire, avec quelques galeristes pour des histoires financières, de mentalité, de manière de voir les choses, etc. Il y a eu des clashes, heureusement pas trop, mais un particulièrement assez violent quand même. Je suis sorti, entre guillemets, vainqueur au niveau légal, de mes droits, etc. Mais la galerie, ou le galeriste en question, m'a complètement brûlé auprès de plein d'autres galeries qui étaient intéressées à travailler avec moi à l'étranger à l'époque, etc. Et bon, je m'étais dit, oui, c'est pas grave, mais enfin si c'était grave. Ça a quand même compliqué les choses. Enfin voilà, donc ça c'était un incident de parcours, ou plutôt une leçon aussi. Genre, il vaut peut-être mieux parfois ne pas rentrer en guerre frontalement avec les galeries, etc. Parce que finalement, c'est quand même sur notre gueule que ça retombe. J'étais jeune et impétueux à l'époque. Maintenant, je suis vieux et impétueux, et calmé quand même aussi. Et puis bon, c'est comme les histoires d'amour avec les galeries à l'époque. Je veux dire, c'est quand même une relation assez profonde, mais ça peut déraiper solide. Et alors là, ça devient parfois très, très dur parce que justement, comme il y a eu des moments importants, des choses qui se sont bien passées, c'est encore plus dur à vivre.

Aurélie : Oui, ce n'est pas uniquement un contrat, il y a quand même des ...

Pascal : Ce n'est pas qu'un contrat, maintenant, les choses, la manière, le monde de l'art, le marché de l'art, ou plutôt les marchés de l'art, depuis que j'en fais, ça évolue tout le temps. Ça change tout le temps. La situation de l'art en 1990, ce n'est pas du tout la même que maintenant,





par exemple. Déjà dans le nombre de galeries à Bruxelles, à tous les niveaux, ça n'a rien à voir presque. Si, ça a à voir, mais ça a vraiment beaucoup évolué à voir.

Aurélie : Ça a évolué.

Pascal : Oui, ça a évolué. Oui, certainement, ça a évolué, c'est le mot. C'est le mot objectif.

Aurélie : Maintenant, en bien ou en mal, ça, c'est à chacun juger. Mais ça a évolué.

Pascal : Il y a des choses bien, il y a des choses mal. C'est comme le monde, c'est un reflet du monde aussi.

Aurélie : C'est vrai.

Pascal : Et donc, OK, après ça, il y a eu d'autres galeries, des choses très chouettes, des très bonnes périodes. Je peux citer des noms, mais enfin bon ; je ne sais pas si c'est intéressant pour vous ?

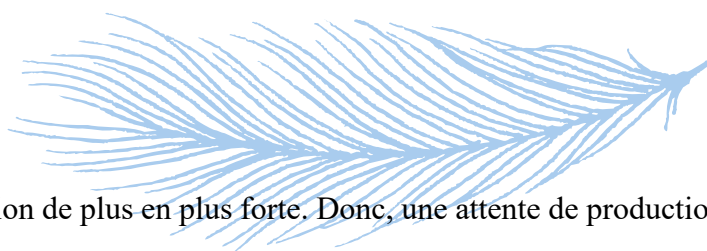
Aurélie : N'importe, oui, oui pas de souci.

Pascal : La galerie des Dovie, par exemple, c'est une galerie qui est plus maintenant devenue plus une galerie, mais c'est plutôt des marchands d'art. C'est des gros marchands, c'est un très haut niveau, ils ont beaucoup d'argent, etc. Et donc, j'ai fait des très bonnes foires avec eux, j'ai eu accès à des collectionneurs d'assez haut niveau ; tout ça faisait que ça se passait assez bien, et j'ai eu de la chance.

Aurélie : Et donc, vous diriez que c'est ce genre de galerie qui, quelque part, vous donnait une porte ouverte sur ce réseau ?

Pascal : Oui, c'est les galeries, les foires dans lesquels on est, les foires qui induisent des rencontres aussi avec certaines institutions. Le succès nourrit le succès. Et l'absence de succès nourrit l'absence de succès. C'est soit un cercle vertueux, soit un cercle vicieux. Et c'est toujours difficile à briser ou d'en sortir dans les deux cas. Parce que cercle vertueux, ça veut aussi dire





qu'il y a une pression de plus en plus forte. Donc, une attente de production, d'être à la hauteur, de vente. Voilà, le succès, c'est chouette, mais c'est des drogues aussi, qui peut être dangereuses. Je veux dire, on s'y habitue, on croit que c'est normal, que ça nous est dû. Donc ça peut être un petit peu perturbant. Mais ça, c'est encore jouable et c'est facile à gérer. Mais surtout, ça peut passer très vite ou...

Aurélié : S'arrêter un jour ou l'autre.

Pascal : Oui, ou s'arrêter brutalement ou ralentir fortement, etc. Bon, voilà, on sait quand on fait ce métier, je veux dire, ça fait partie du truc, quoi. Mais quand on le vit, on le sait vraiment. Et donc, voilà, une longue période avec cette galerie qui m'a apporté beaucoup de choses, par les contacts rencontrés dans les grandes foires à Paris, etc. J'avais aussi d'autres galeries via les foires, mais dans d'autres pays, donc ça c'était chouette, ça faisait un réseau un peu plus européen, beaucoup en Italie et beaucoup en France, surtout. Là, j'ai vraiment beaucoup explosé, et ailleurs aussi en Europe, moins fréquemment, et voilà, il y a eu une période comme ça où les choses roulaient, où il fallait suivre, c'était pas toujours évident, et puis à un moment, j'ai travaillé avec d'autres galeries, et là ça a commencé à être un peu décevant.

Je commençais à vieillir aussi et je saute des épisodes, mais bon, pour arriver à la situation actuelle, on va dire. Il y a une dizaine d'années, j'ai quitté une galerie qui était assez grosse apparemment, mais avec qui je n'étais vraiment pas bien. C'est la patinoire royale Valérie Bach. Je ne sais pas si vous connaissez. C'est un très, très bel endroit, le travail de la galerie, ce n'était pas terrible, par contre, l'endroit était prestigieux, mais il ne se passait pas grand-chose finalement. Et j'en avais un peu marre, et donc j'ai quitté. À l'époque, j'avais un peu de sous de côté avec les succès d'avant, on va dire. Et je me suis dit, finalement, je n'ai pas besoin de galerie, ça ira. Et c'est vrai que pendant quelques années, je m'en suis quasi passé. Je travaillais encore un peu avec un ancien gars qui était chez Vedovi, qui avait fait sa petite galerie à lui. Une petite galerie, pas de rien du tout, mais vraiment petite. Mais c'était chouette humainement, et tout et tout, il y avait des ventes régulières, ça allait. Mes galeries à l'étranger ont commencé à vieillir ou à prendre leur retraite. Donc, j'ai perdu quand même un petit peu mes réseaux en Italie et en France. Et je me suis retrouvé il y a 2-3 ans avec, « non, j'ai besoin d'une galerie encore »

Et oui, bon ben voilà, c'est très bien d'avoir eu du succès un peu avant. C'est pour ça que maintenant les gens viennent me chercher et tout ; Au contraire, je suis un peu has been aussi.





Il y a plein de jeunes qui ont plein de talents et tout et tout, donc, voilà, il faut revenir un peu, montrer qu'on est là. Et j'en ai profité pour renouer avec la peinture que j'avais un peu laissée de côté, ou moins pratiquée, parce que c'est surtout les sculptures qui avaient du succès et que j'étais dans ce trip-là pendant près de 20 ans essentiellement.

J'ai toujours fait des toiles, un peu à côté, mais enfin c'était un peu à côté. Et donc il y a 3-4 ans, je me suis dit : « Ok, c'est bon, je ne fais que des toiles. » Et j'ai dû me remettre là-dedans, me reconfronter à la difficulté de la peinture, parce que ce n'est pas évident. J'ai fait des travaux en sculpture qui étaient techniquement plus faciles. Je veux dire, c'était parfois du collage. Bon, après, il faut que ça tienne, et ce n'est pas pour ça que c'est facile à concevoir ou à réussir. Mais ce n'est pas la même chose qu'une pratique quotidienne comme la peinture, qui est quand même très artisanale. Et donc, voilà.

Et évidemment, il fallait que je continue à les vendre, etc. Donc j'ai un peu refait le public relation.

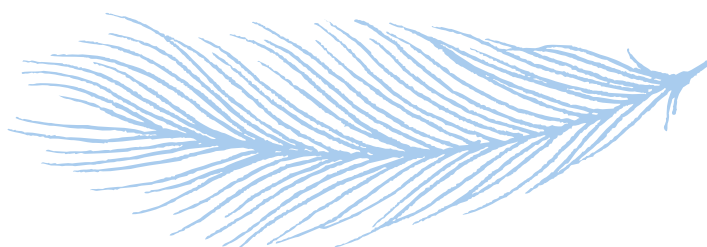
Et bon, ça va, j'ai quand même été dépucelé il y a longtemps, donc ce n'est pas comme si je commençais. Mais il y a aussi l'effet d'une certaine lassitude parfois. Parce que, OK, c'est bon, il y a des trucs que je vois pour la cinquantième fois, il y a des choses qu'on n'a plus envie de faire, plus envie d'entendre. Bon beh voilà, tout ça, c'est les contraintes du métier. On ne va pas faire son enfant gâté, c'est moins trash que de travailler à la mine ou dans un truc super dur quoi. C'est les contraintes du boulot. Et beh voilà tout ça fait que depuis quelques années, je suis joyeusement de nouveau dans la peinture. Je me refais un peu mes réseaux. Et je me fous assez fort du succès maintenant. Bon, je sais qu'il faut un succès minimal pour que les choses tournent. Mais je veux dire, ce n'est plus quelque chose qui va me, me... Je n'en ai pas besoin pour mon équilibre mental. J'en ai besoin pour le fonctionnement de la carrière qui continue.

Aurélie : Et puis vos besoins primaires quoi, pouvoir payer le loyer.

Pascal : Il faut du succès, parce que sinon... Et si on n'a jamais de succès, on n'en a vraiment presque jamais. C'est vraiment compliqué de sortir de l'absence de succès. Donc voilà. Ça va, j'ai vécu le succès, j'ai vécu psychologiquement les choses qui m'ont rassuré. Et maintenant, la plus grande difficulté, c'est entre moi et moi, c'est d'être à la hauteur de ce que j'essaie de faire en peinture.

Aurélie : Je comprends.





Pascal : C'est du succès par rapport à moi-même qui m'importe essentiellement quoi. Le reste, si les gens aiment bien, qu'ils achètent et tout, c'est toujours cool. Franchement, ça fait plaisir, mais voilà, je peux vivre aussi sans l'appréciation des gens. Et de toute façon, il vaut mieux. Il vaut mieux ne pas travailler en fonction de l'appréciation des gens. Ça, je crois que c'est une erreur mortelle, vraiment mortelle.

Aurélie : Je me doute.

Pascal : En ce qui me concerne, en tout cas.

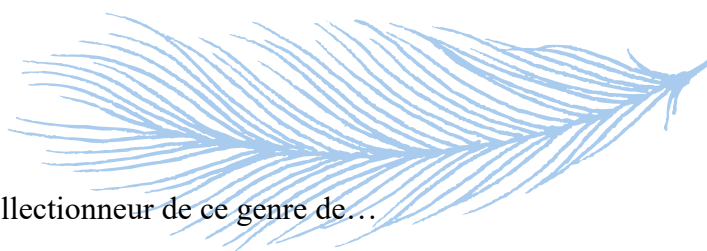
Aurélie : Depuis combien de temps, en fait, vous vous considérez comme artiste professionnel, sorti de l'amateurisme ?

Pascal : Bein depuis que j'ai gagné un peu de sous, donc, depuis que j'ai 30 ans à peu près.

Aurélie : Donc pour vous, le fait de commencer à vendre ses toiles et d'en vivre, c'est le fait de sortir de l'amateurisme et de devenir professionnel ?

Pascal : Non, parce qu'il y a des gens qui ne vendent pas leurs toiles et qui sont des vrais professionnels. Mais le tout c'est que moi je ne savais pas tenir sans les vendre. Je n'ai pas de fortune personnelle. Voilà donc c'était, Il faut acheter le matos, il faut payer le loyer. Donc, si on ne fait pas une carrière, comment on fait ? Oui, ou alors on braque une banque et tout, mais ça je ne sais pas faire non plus, donc... Je n'ai pas gagné au loto. Donc, oui, voilà, je devais fatalement gagner ma vie. Et de toute façon, dans l'histoire de l'art, les artistes, ils gagnent leur vie, ils vendent leurs trucs. C'est un peu le commanditaire qui fait l'histoire de l'art. Après, le commanditaire, il a beaucoup changé en quelques siècles, mais ça reste de mise. Et même si on est passé au... C'est même plus la bourgeoisie du début du XXe siècle actuellement, mais c'est les bourgeoisies ou les nouveaux riches, ou Il y a plein de gens qui ont gagné beaucoup d'argent aussi maintenant, très très jeunes, par des tas de manières. Et l'art fait toujours partie des choses qu'on achète quand on a beaucoup d'argent et qu'on aime un peu l'art. Il y a toujours un côté quand même prestigieux





Aurélie : D'être collectionneur de ce genre de...

Pascal : Y a, y a les collectionneurs qui sont des grands malades. Mais comme nous les artistes qui sommes aussi des grands malades, c'est une autre maladie, mais c'est bien, c'est complémentaire. Et donc voilà, il y a le commanditaire qui a toujours un rôle extrêmement important, qui fait tourner la baraque quoi quelque part. Il y a les institutions aussi, mais privées et publiques sont très mêlées depuis pas mal de temps déjà. On voit dans les musées les choses qui ont eu du succès dans le marché, et donc il n'y a pas de séparation vraiment entre les deux. Oui, donc, gagner sa vie, c'est toujours mieux, parce que les toiles partent, on est obligé d'en faire des nouvelles, et on est confronté à la réalité de la chose.

Aurélie : Et le fait d'être appelé dans ce genre de galerie ou d'institution prestigieuse, comme vous disiez, ça aussi, c'est une preuve de légitimité de votre professionnalisme.

Pascal : Ça légitimise, fatalement.

Aurélie : Totalement ?

Pascal : Oui, oui vous vous accrochez dans une telle galerie, ça va avoir tout de suite un autre impact. Alors, ce n'est pas suffisant, mais c'est nécessaire. C'est nécessaire, mais non suffisant. Après, il y a aussi beaucoup d'aléatoires, il y a de la chance, il y a des effets de mode, il y a de l'air du temps.

Aurélie : Il y a plein de facteurs.

Pascal : Il y a beaucoup de facteurs qui ne sont absolument pas contrôlables par l'artiste. Plein, mais alors là plein, plein, plein. Déjà, dans la réalisation d'une œuvre, il y a plein de facteurs qu'on ne contrôle pas vraiment. Mais alors, pour la gestion des carrières, c'est encore pire.

Après, il y a quand même quelques endroits où on peut agir, quelques orientations qu'on peut donner. Et puis, ça dépend aussi de l'énergie qu'on veut y mettre. J'ai des amis ou des collègues qui mettent beaucoup d'énergie dans leur public relation, on va dire quoi. Moi, ça me broute un peu, j'ai du mal, enfin je sais le faire très bien, mais je veux dire, ça me fatigue énormément. Je





dois avoir une espèce de logiciel spécialisé alors pour supporter le truc. Et j'ai eu beaucoup de chance aussi. Jusqu'à présent, je n'ai pas eu à trop le faire. C'était très luxueux de ma part, mais on venait me chercher plutôt qu'autre chose. Après, je me suis contenté aussi d'un certain niveau. Pourquoi ? Parce que, comme je vous le disais, le succès a sa face sombre. À un moment, ça va de plus en plus vite, il y a de plus en plus de pression, on doit devenir une espèce d'entreprise, etc. Or, moi j'aime bien l'idée qu'un artiste doit inventer sa propre manière d'être un artiste à chaque époque. Et avec les contraintes d'époque inévitables, évidemment. Et j'ai toujours eu la grande prétention de vouloir contrôler mon niveau de succès, quoi, je veux dire, pas que ça s'emballe trop, parce que je crois que j'aurais pas pu suivre ou que ça m'aurait perdu quelque part. Mais quand même, que ça fonctionne, parce que j'ai pas envie d'être pauvre, j'ai pas envie de crever de faim et que c'est mieux d'avoir de l'argent pour travailler, pour travailler convenablement, quoi et pour vivre.

Aurélié : C'est quoi à votre avis qui a fait qu'ils sont venus vous chercher ? C'est quoi qui a fait qu'ils sont venus vous chercher ?

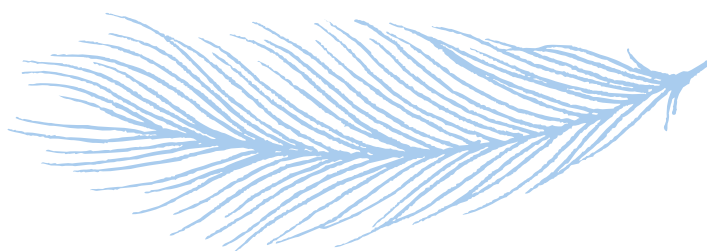
Pascal : C'est quand, quand on commence à parler de vous, c'est un milieu conformiste, donc voilà. On peut être à la mode à un moment et tout le monde vient vous chercher en même temps. Là où je ne suis pas très doué, c'est dans mon discernement parfois par rapport aux gens qui sont ou qui étaient intéressés dans une collaboration avec moi. Donc, je suis assez émotif ou sentimental et je sais pas, si je trouve la personne sympathique, je vais vite... Il y a des tas de trucs que j'aurais pas dû faire ou j'aurais dû être un peu plus exigeant. J'ai un côté fataliste, comme ça, je veux dire. Je trouve que j'ai déjà beaucoup de chance et donc parfois, quand ça merde, un peu bon, bah, c'est pas grave. Donc, ça c'est pas très rigoureux dans une gestion de carrière.

Aurélié : Est-ce que ce n'est pas le côté artistique ?

Pascal : Mais c'est un luxe que je me paie. Je crois même que c'est presque une forme de prétention, quelque part.

Aurélié : Est-ce que vous faites une distinction entre le statut légal d'artiste et la reconnaissance dans le monde de l'art, en fait ? Donc la reconnaissance plus administrative, plus ...





Pascal : Non, mais ça, l'administration, là, à la limite, je ne suis vraiment pas un bon exemple. Parce que moi, j'ai louvoyé toute ma vie. Je fonctionnais avec une ASBL. Ça a été ; J'ai limité aussi mes revenus avec ça, mais c'était très bien. J'avais pas tout ce poids administratif. Je me payais un salaire, ça payait l'atelier, ça payait le matos et tout. Les autres revenus, c'étaient les droits d'auteur, parce que quand le boulot est reproduit, il y a des droits d'auteur. Et parfois, c'est substantiel. Avec la peinture, il ne faut pas rêver. Mais quand même quoi, parfois, quand il y a des passages télé, ça paye assez bien. Et puis il y a aussi, il ne faut pas trop le dire, mais il y a une partie en noir aussi. Des collectionneurs qui payent comme ça.

Aurélie : Donc pour vous, le plus important, c'était la reconnaissance dans le monde de l'art.

Pascal : C'était que mon travail soit vendu et que je puisse continuer à le faire. Et que si ça amène de la reconnaissance pour entretenir le mécanisme, c'est très bien. Et après, ça fait plaisir aussi la reconnaissance.

Aurélie : Bien sûr, oui.

Pascal : Mais bon, il y a de la bonne reconnaissance et de la mauvaise reconnaissance parfois... Parfois, on n'en a rien à foutre que les gens aiment bien, même si... Parfois, c'est même gênant je sais pas. Il y a des gens, on préférerait qu'ils n'aiment pas. C'est compliqué.

Aurélie : Justement, est-ce que vous avez dû vous adapter à certaines normes esthétiques ou tendances pour intéresser les galeries et les musées ?

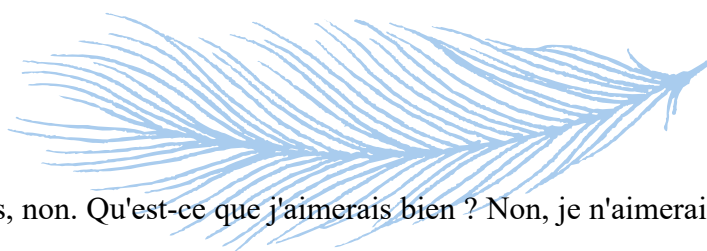
Pascal : Non, ça non et je ne le conseillerai à personne.

Aurélie : Vous êtes toujours resté sur votre identité artistique ?

Pascal : C'est plus fort que moi. J'aimerais bien parfois être un peu plus..

Aurélie : Dans les clous ?





Pascal : Je sais pas, non. Qu'est-ce que j'aimerais bien ? Non, je n'aimerais pas. Non, non mais le plaisir, c'est quand même aussi quelques moments de grand plaisir, comme dirait Deleuze, d'effectuer une de ses puissances à travers l'art. C'est justement quand on est totalement sincère et totalement, je ne connais pas s'il existe, des artistes qui essayent de s'adapter, etc., ou ils doivent être très malheureux.

Aurélie : J'en ai interrogé, et pour eux, c'est le passage obligatoire pour pouvoir vendre quelque part et plaire au public, il faut savoir s'interroger et s'adapter.

Pascal : Alors, il faut s'adapter aux contraintes, mais justement, là où il n'y a pas d'adaptation, permise, à mon avis, c'est dans le travail. Je veux dire, dans la manière de communiquer, de créer ses réseaux, de faire son public relation, d'occuper le terrain, enfin tout ce qui est hors atelier ou pratique. Oui, là, il faut s'adapter à l'époque, fatalement. Mais si on commence à vouloir adapter le travail à ce qu'on croit percevoir dans l'air du temps, qui va changer la semaine prochaine, en plus, ou qui sera plus le même dans trois mois, c'est terrible, ça va être extrêmement horrible pour ces artistes-là quoi. Je crois qu'ils vont être très malheureux. Ils vont tout le temps avoir un train de retard. Ou alors ils seront dans des niches où on dira c'est du sous-machin. Ou...

Donc ce que je peux leur souhaiter, c'est de trouver leur propre truc et de l'imposer. Parce que là, ça s'impose. Il n'y a personne qui vient vous demander au début de faire quelque chose. Vous êtes là, personne n'en a rien à foutre. Il y a déjà assez de trucs comme ça et vous voulez encore rajouter votre grain de sel à la recette quoi. Donc oui, il faut l'imposer. Alors comment l'imposer ? Il y a des rapports de pouvoir, ça peut être effectivement quelque chose qui aide à ouvrir des portes. Ou fréquentation de certaines personnes. Ou courtisanisme même et des choses pareilles. Ça peut ouvrir des portes, mais ça ne devrait pas se trouver dans le travail.

Aurélie : Non, c'est vrai. Oui, je suis plutôt d'accord.

Pascal : On peut tout à fait aller, je ne vais pas être trop vulgaire, mais être un peu courtisan, sans vendre son âme, sans se faire trop enculer quoi. Mais avoir un travail tout à fait sincère. La sincérité, elle est là où elle doit être. Rencontrer tel galeriste pour éventuellement ..., on n'a pas besoin d'y mettre son âme et toute sa sincérité, si d'être poli. Voilà. Et après, ben si ça accroche avec le boulot, parce que lui se dit, ah putain, j'aime bien, je pourrais le vendre, ou je





sais pas, ça rentre quelque part dans son truc, ou quelqu'un lui en a parlé, ou, tiens, lui, on en parle beaucoup, c'est ... Tant mieux. Mais le boulot, il n'a pas été fait pour lui.

Aurélie : Je suis plutôt d'accord.

Pascal : Sinon, c'est vraiment... Alors après, il y a des commandes, la commande, c'est autre chose, parce que c'est aussi une grande tradition artistique. Ce que j'ai eu, moi, et d'autres artistes aussi, on fait une série, je ne sais pas, on fait, voilà. Et si la série a du succès et tout, des gens en commandent. Alors, ça dépend quel boulot, mais ça ne me choque pas. On ne vous commande pas ce que vous devez faire. On vous commande. Il y en a encore un dans la série que j'adore quoi. Et ça, ça me paraît jouable, enfin un petit tour.

Aurélie : Vous n'êtes pas bridé quoi ?

Pascal : Et la commande c'est oui au risque et péril du commanditaire. Donc, il faut bien viser, qu'il paye avant et tout, au moins une grande partie, parce que si après ça ne lui plaît pas, dommage.

Aurélie : Ça vous est déjà arrivé d'avoir été refusé par une galerie, qu'une de vos œuvres soit refusée ?

Pascal : Refusée ?

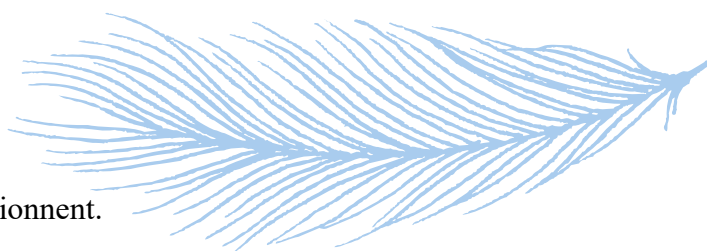
Aurélie : Oui.

Pascal : Alors, que je travaille avec la galerie ?

Aurélie : Oui.

Pascal : Non, mais par contre, dans les foires, par exemple, les places sont chères, ça coûte cher un stand, etc. Et donc, ils peuvent demander, on mettrait plutôt, dans ce que vous avez, ils choisissent un peu.





Aurélie : Ils sélectionnent.

Pascal : Ils sélectionnent et là, le but d'une foire, c'est 100% de vendre. Et comme les gars, ils payent le stand et tout, ça ne dérange pas. C'est autre chose qu'une expo dans un musée ou même une expo solo où on peut plus décliner profondément, un nouveau travail.

Aurélie : Vous êtes coté en tant qu'artiste ?

Pascal : Pardon ?

Aurélie : Vous êtes coté en tant qu'artiste ?

Pascal : Ben, coté, ça veut dire combien ça coûte sur le deuxième marché. C'est ça, coté. Et donc, oui, j'ai eu pas mal de pièces qui sont passées en deuxième marché, avec parfois des très bons résultats et avec parfois des mauvais résultats.

Aurélie : Et c'est les galeries qui déterminent votre cote, en fait ?

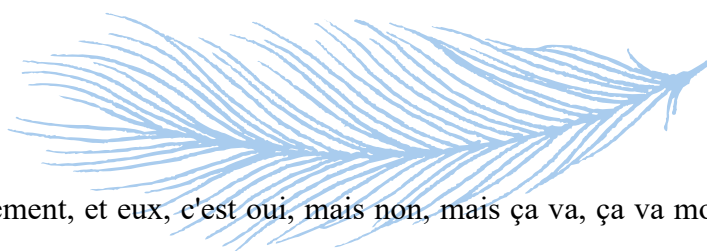
Pascal : Non, non, pas du tout. Ça, c'est les salles de vente.

Aurélie : Ah, d'accord.

Pascal : Mais bon, coté, en plus il peut y avoir, et ça c'est assez vicieux maintenant, beaucoup de salles de vente, Cornette de Saint-Cyr, Christie's, machin et tout, bon, à part les ventes méga prestigieuses, je sais pas, quand il y a un truc à 40 millions qui passe, tout le monde le sait et tout, mais il y a plein d'œuvres qui se vendent entre 5 000 et 20 000 euros, on va dire, quoi. C'est même 99% des œuvres dans le monde, quoi. Et à ce niveau-là, dans les salles de vente, comme ils veulent faire du chiffre, ils font des estimations assez basses pour que ça parte et tout et ça peut être assez vicieux.

Aurélie : Ah parce que ça peut dévaloriser quelque part.





Pascal : Oui, carrément, et eux, c'est oui, mais non, mais ça va, ça va monter. Non c'est de la couille, et il y a des différences parfois notables, mais ça c'est même pour des artistes extrêmement reconnus, dix fois plus que moi, entre les prix en galerie et puis une estimation d'une pièce en salle de vente.

Aurélie : Donc pour vous, ce n'est pas forcément nécessaire de passer par ce genre de ?

Pascal : Bein ça peut être très bien si ça vous fait bondir pour des raisons x, y., mais sinon, c'est assez vicieux. La plupart des artistes...

Aurélie : C'est à double tranchant, en fait.

Pascal : C'est complètement à double tranchant. Complètement. Et en plus, moi, j'avais... Ça dépend aussi de ce qu'on met comme œuvre ou quoi. Mais il y a plein d'œuvres que j'avais offert. Des petits trucs. Tout ça s'est retrouvé en salle de vente, donc c'est un peu chiant quoi.

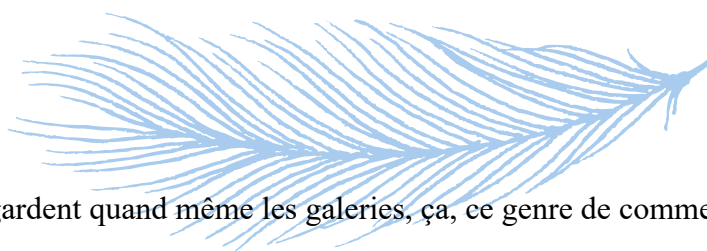
Aurélie : Ah oui, non, c'était pas le but.

Pascal : Oui, c'était pas le but, c'est pas non plus les meilleurs œuvres et tout enfin bon. Après, j'ai eu il y a longtemps, j'ai eu une fois des très bons résultats, donc c'était pas mal. Mais j'en ai eu aussi des un peu flippants, quoi. C'était vraiment très chiant.

Aurélie : Et des critiques d'art, vous avez déjà eu des critiques positives et négatives ?

Pascal : Oui, enfin, négatives, ça devient rare. Il y a très peu de critiques négatives. Peu de gens écrivent en se lâchant sur l'art contemporain quoi. Soit c'est du compte rendu, soit c'est positif généralement. Il y a peu de sévérité. Le rôle du critique a presque fondu aussi. Il a presque disparu des radars. Il y a 20 ans, 30 ans, il y avait encore des mecs, je ne sais pas, comme Harry Bellet ou quoi, dans le monde, qui avaient une plume qui critiquait, ouai etc. C'était pas mal. Il y en a certainement encore, mais peut-être en France plus, comme ils sont plus littéraires. Mais en Belgique, quand vous lisez les comptes-rendus d'expos, c'est jamais négatif quoi. Sinon, ils ne le feront pas.





Aurélie : Et ils regardent quand même les galeries, ça, ce genre de commentaires et tout ça.

Pascal : Oui, parce que voilà, il faut. Ça fait partie du truc quoi.

Aurélie : Ça nourrit votre carte d'identité.

Pascal : Oui, voilà, on en parle, mais tout ça est très éphémère, de plus en plus, avec les réseaux sociaux et tout, je veux dire, voilà... Franchement, Warhol, il n'avait pas tort ; Tout le monde veut être célèbre un quart d'heure. C'est vraiment, c'est vraiment ça quoi.

Aurélie : Et vous avez un rendement à suivre, chaque fois qu'il y a une toile qui se vend, par exemple, on vous demande d'assez rapidement la remplacer ?

Pascal : On ne me demande rien du tout.

Aurélie : Non ?

Pascal : Mais non, je suis assez libre quoi. Mais il ne faut pas non plus croire que les galeries garantissent quoi que ce soit pour vos revenus. Je veux dire, eux, s'ils vendent vos trucs, vous avez du fric. S'ils ne vendent pas...

Aurélie : C'est pas à eux à...

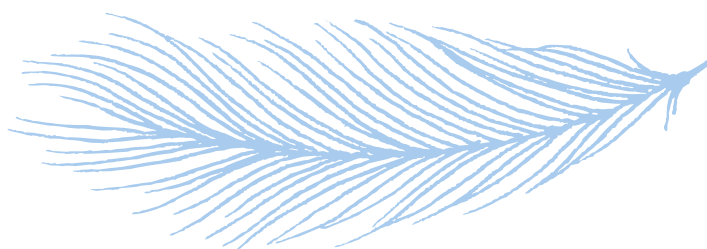
Pascal : Et donc, oui, c'est vrai que c'est mieux d'avoir plusieurs galeries et d'être sur des foires et d'avoir des occasions de vente.

Aurélie : Il faut être très présent.

Pascal : Oui, il faut être présent là où ça se vend, parce que dans les galeries, ça se vend moins aussi qu'avant.

Aurélie : J'ai vu que vous étiez aussi sur des galeries virtuelles.





Pascal : Ah bon ?

Aurélie : Il me semble que c'est ça que j'ai vu.

Pascal : Virtuelles ? Ah non.

Aurélie : Non, ou alors c'est juste.

Pascal : Un truc à Lyon, oui.

Aurélie : Non, ou alors à mon avis c'était juste une présentation sur..

Pascal : Ah c'est possible.

Aurélie : Je ne sais plus si c'était Artsper ou Rise Art. Et je me demande si ce n'était pas juste pour vous présenter.

Pascal : C'est possible.

Aurélie : Donc vous, galerie virtuelle, pas du tout ?

Pascal : Non, non, non. Déjà Instagram, OK, parce qu'il faut bien.

Aurélie : Et ça fait office de catalogue pour présenter vos œuvres, plutôt que de... ?

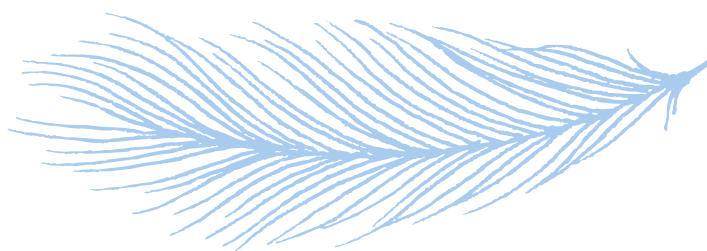
Pascal : De plus en plus, les gens. Après, j'aime bien faire des petits catalogues papiers quand même, à distribuer. Oui, ça ne coûte pas cher à faire, pas trop. Et c'est bien, c'est différent.

Aurélie : Et ça se garde, oui, vous avez un rapport différent.

Pascal : Ça se garde, voilà.

Aurélie : Que sur Instagram, voilà vous fermez...





Pascal : Là, c'est vraiment, comment dire, éphémère. En plus, entre 40 trucs avant, 50 trucs après.

Bon, un petit truc papier, voilà. Et la peinture, c'est quand même une temporalité à part, dans sa perception et dans sa diffusion aussi, justement par rapport à la vitesse de propagation des images actuellement, et à leur durée de vie aussi extrêmement éphémère. J'ai toujours considéré la peinture comme une revanche, un peu comme une résistance, parce qu'elle induit, par nature, une temporalité dans sa perception différente.

Aurélie : Et une authenticité aussi.

Pascal : Oui, enfin ça, à la limite.

Aurélie : Ben on est quand même dans un monde de énormément de reproductivité. C'est ça..

Pascal : fait à la main, oui, voilà.

Aurélie : Le côté unique.

Pascal : Oui, c'est ça, c'est quand même des pièces uniques. C'est un mec qui l'a fait, ou une fille, ou une femme, pardon. C'est ça. Oui, voilà, c'est un être humain qui a mis ses trucs dedans, qui s'est lâché.

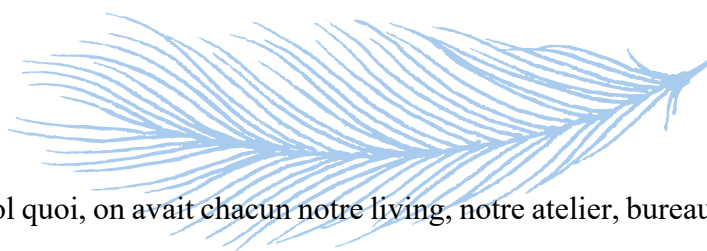
Aurélie : Depuis quand vous vivez pleinement de votre art, en fait ?

Pascal : Depuis que j'ai 30 ans à peu près, avec des hauts et des bas, c'est pour ça que j'étais riche.

Aurélie : Mais vous pouvez dire que vous en vivez.

Pascal : Oui, et au début, c'était... J'ai eu un fils à 31 ans, donc c'était aussi une bonne motivation pour arrêter de faire le con. Et à l'époque, j'habitais avec sa maman, Gisela, allemande, qui était graphiste. Et donc on avait toute la baraque, elle avait un bureau en bas, très très chouette. Donc





ça allait, c'était cool quoi, on avait chacun notre living, notre atelier, bureau et tout et tout, c'était pas mal. Un confort, comme vous voyez, très 19ème. Là maintenant il fait bon, mais en hiver, c'est autre chose. Et en été, c'est aussi autre chose quand il fait très chaud. Donc voilà, mais j'aime bien.

Aurélie : Je suis venue au bon moment.

Pascal : Oui, oui, vraiment. Mais j'aime bien, même quand c'est un peu dur, j'aime bien. Et donc elle gagnait beaucoup plus de sous que moi, ça marchait très bien le graphisme pour elle. Donc voilà, ça m'a aidé aussi, ça m'a aidé, je ne peux pas dire le contraire. Alors je contribuais un maximum, etc., etc. D'un autre côté, elle avait aussi un loyer tout petit ici, grâce au fait que je louai toute la maison, donc...

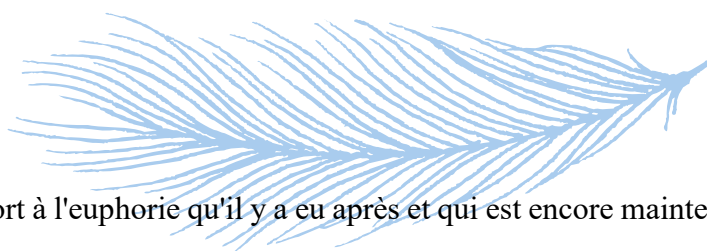
Aurélie : L'un dans l'autre, la fine équipe.

Pascal : Voilà, la fine équipe, et c'était pas mal. Et donc ça, c'était les premières années. Et à l'époque, la vie était moins chère. Je parle des années 90, le début des années 90. Il y avait d'autres soucis dans le monde. Ce n'était pas Walt Disney, loin de là. Il y avait plein de problèmes déjà. Mais la vie en société ici, en Belgique, à Bruxelles, était plus douce. Vraiment.

Aurélie : Pourquoi à votre avis ?

Pascal : Pourquoi ? Parce que c'était pas encore... À l'époque, il y a eu aussi une décennie de gouvernements de gauche en Europe. C'est plutôt des socio libéraux à la Tony Blair, etc. Mais c'était quand même un petit peu différent de la droite, voilà. L'économie allait assez bien, c'était une décennie assez... Le marché de l'art s'était complètement écroulé en 91, je crois. Ça, c'était marrant, oui. Il y avait eu beaucoup de spéculations et tout. Je vais mettre mon store, j'ai le soleil dans la figure. Oh ben non, ça ira je vais me mettre. Ça va, c'est bon, ça va. J'ai un petit flash, là, c'est pas grave. Oui, ça, c'est marrant, d'ailleurs à l'époque, le marché de l'art avait eu beaucoup de spéculations, le retour de la peinture et tout, dans les années 80, c'était parti dans tous les sens. Et soudain, avec la guerre du Golfe et tout, la première, ça s'était complètement calmé, presque arrêté. Et donc, il y avait un vent de fraîcheur aussi sur une renaissance d'un marché de l'art un peu chaos après une période euphorique. Alors, cette période euphorique,





c'est rien par rapport à l'euphorie qu'il y a eu après et qui est encore maintenant. Enfin, quoi que maintenant, ça s'est calmé. Et donc qu'est-ce que je disais ? attendez, oui .Les années 90, c'était, je les ai vécues assez relax. La bouffe n'était pas chère, les fondamentaux n'étaient pas chers, les logements n'étaient pas chers encore, les loyers n'étaient pas chers. Je trouvais une place à la crèche pour mon gosse très facilement, il y avait de la place dans les écoles qu'on choisissait. Il ne s'agissait pas de commencer à réserver trois ans à l'avance. Non, mais dingue, c'est vrai. Quand je vois comment ça s'est vite dégradé en une décennie. Donc, nous, on a encore eu vraiment du bol à ce niveau-là, Gisela et moi, avec Nicolas, avec les sous que je gagnais, qui n'étaient pas énormes, mais qui étaient suffisants pour vivre comme je voulais. Et puis, je renonçais à plein de choses aussi. Donc je gagnais du fric. J'ai développé aussi des techniques à l'époque qui n'étaient pas trop chères, donc je devais être imaginatif et tout. Tout ça faisait que c'était bien, c'était très très chouette. Et après, petit à petit, il y a eu plus de sous, avec parfois des pics et parfois des bas.

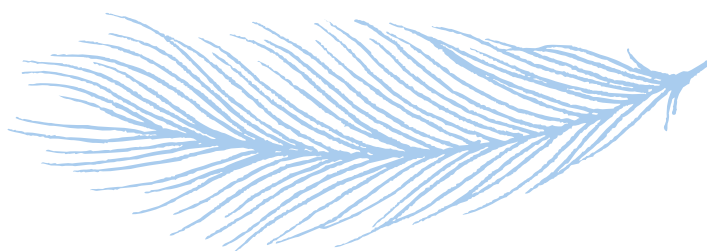
Aurélie : Oui, c'est ça aussi le souci de l'artiste, c'est que ça n'est jamais fixe par mois.

Pascal : Non, pas vraiment, après, ça se gère. Si c'est des grosses sommes qui rentrent, on sait qu'on peut tenir autant. Et le truc, c'est le matos qui est cher aussi. Et puis ça dépend, à un moment, je travaillais avec des taxidermies, ça marchait bien. Des accidents de chasse et tout. Et là, il y avait des commandes du genre. C'était très marrant d'ailleurs, les mecs, c'était plutôt des félins, un tigre, un lion et tout. Et leurs épouses, c'était plutôt un Bambi ; les clichés continuaient à se diffuser là-dedans, c'était très intéressant. Mais bon, voilà, là c'est du matos méga cher. Et donc pour ça, il fallait les galeries et les galeries, comme ça, ça se vendait bien, étaient prêtes à financer ça, mais pas spécialement les trucs plus expérimentaux que je voulais faire. Donc là, je devais me débrouiller tout seul. Voilà, il fallait gérer ça.

Aurélie : Vous étiez aidé financièrement par les galeries ?

Pascal : Beh quand... Si une galerie me disait, ce serait bien que tu fasses un accident de chasse, je lui disais, Ok, tu le finances quoi, parce que moi, je ne vais pas claquer 30 000 balles pour acheter un tigre. Je préfère les claquer pour faire le reste et pour vivre. Et si tu me dis que tu as un client et que tu veux, oui, OK. Et alors, OK, ils finançaient. Et puis, ils vendaient. Ils étaient contents, moi aussi.





Aurélie : Je me doute.

Pascal : Mais par contre, ils ne finançaient pas l'expérimentation. Ils finançaient les pièces.

Aurélie : Qu'ils étaient sûrs de vendre.

Pascal : Oui, voilà. Donc, on le sait, il faut composer avec ça. Après, je n'ai quand même jamais été dans une méga galerie. J'ai eu des grosses galeries, mais pas des super grosses galeries. Ça aurait sans doute changé la donne aussi, parce qu'il y a plus d'argent, ils mettent votre travail plus cher, ça touche des collectionneurs plus importants, et voilà, ça crée de nouveau un cercle vertueux.

Aurélie : Et vous aimeriez, vous viseriez ça ?

Pascal : Maintenant, ça m'est un peu passé. À un moment, oui, ça ne m'aurait pas déplu quand même. Je ne me plains vraiment pas, j'ai vraiment eu déjà beaucoup de chance. Mais oui, à un moment, j'avais un peu cette ambition-là quand même et puis ça m'est passé parce que je me suis rendu compte que ce n'est pas le plus important, c'est pas ça qui me rend vraiment heureux.

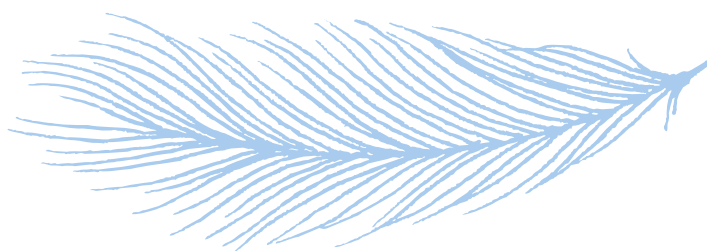
Aurélie : Vous parliez tantôt de réseau. Est-ce que vous pensez que c'est possible d'émerger seul dans ce milieu ?

Pascal : Mais non, ce n'est pas possible, même dans aucun domaine d'ailleurs, je crois. Même un être humain seul, ça n'existe pas quoi. Si un enfant n'est pas entouré d'êtres humains, il ne devient pas humain. Et assez rapidement, si les enfants sauvages, si ça a duré, trouvé, bein je sais pas moi, si ça a duré trop longtemps, c'est irrécupérable. Notre cerveau se construit en interaction avec les autres cerveaux humains et tout ce qu'on fait dans notre vie.

Aurélie : C'est du collectif.

Pascal : Oui, oui, qu'on le veuille ou non. Maintenant on peut être un écrivain, on peut être Bukowski, mais n'empêche, Bukowski va donner des conférences de temps en temps.





Aurélie : Il doit se faire éditer par une maison.

Pascal : Il se fait éditer, il baise des gonzesses, enfin voilà, Il le raconte, il est pas.. Ce n'est pas un ermite quoi. Après bon il y a... Je suis assez solitaire. Franchement, j'ai besoin d'être seul assez régulièrement et à plus forte dose que la moyenne, on va dire. Mais je peux aussi être sociable quand il faut et tout.

Aurélie : Oui, maintenant, ici, je ne parle pas de compagnie ou de solitude, mais plus de besoin d'avoir ce réseau pour pouvoir émerger en tant qu'artiste.

Aurélie : Oui, mais la compagnie et la solitude, ça fait partie aussi de ce qui vous fait émerger comme artiste. Je veux dire, les rapports affectifs que vous avez, votre entourage, tout ça, c'est des variables de l'équation, qui est une très grande équation.

Aurélie : C'est vrai.

Pascal : Mais tout seul, comme un grand, seul contre tous, je ne y crois pas. Je n'y crois pas. Il y en a qui se font cette histoire-là parce que ça marche pas ou quoi. Et donc, ils s'héroïsent un petit peu en disant : 'Oui, mais moi, je suis... Et c'est plutôt tragique et pathétique qu'autre chose, parce que c'est pas comme ça que ça marche.

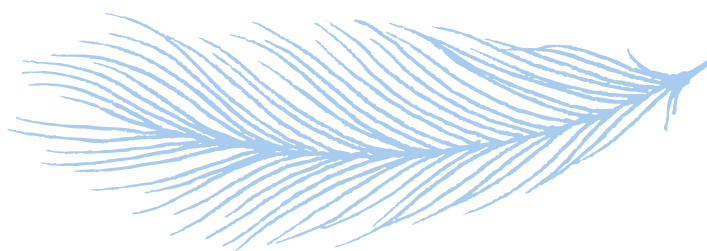
Aurélie : Vous pensez que votre formation académique, elle était indispensable ?

Pascal : Non, mais ça doit aider de passer dans une école d'art et de suivre un cursus complet actuellement. Alors, ça déforme aussi un peu, mais ça aide quand même aussi à voir la réalité de ce qu'il y a aussi après l'école d'art, du marché.

Aurélie : C'est plus compliqué comme autodidacte ?

Pascal : Ça devient presque impossible, je crois. Moi, je l'ai été, mais il y a longtemps, il y a plus de 30 ans. Mais même ça, ça ne m'a pas posé de problème, vraiment, j'aurais quand même mis quelques pieds dans.. Et j'ai fait plein de jurys, par exemple, ça c'est marrant.





Aurélie : Oui, mais comme vous disiez, vous avez quand même suivi des cours.

Pascal : Oui, oui, un peu, mais je n'ai pas fait un cursus, je n'ai pas fait un master en art plastique.

Aurélie : Non, non, bien sûr.

Pascal : Je fais un régentat en maths. Après, oui, c'est vrai, j'avais oublié ça.

Aurélie : Ah, vous n'a..

Pascal : Oui, quand même un moment pour, mais j'étais assez jeune, j'ai fait tout un peu plus jeune que, et donc j'ai eu le temps. J'ai fait un an aussi de régentat en maths, et c'était trop chiant.

Aurélie : Il faut dire, passer de l'art aux maths.

Pascal : Non, mais j'aime bien les maths et c'est tout. Mais Régentat, c'est pour enseigner en humanité. Ce n'est pas non plus ce qui pourrait être sans doute beaucoup plus excitant à un autre niveau. Ou alors, il faut aller faire un doctorat ou à l'Unif, en tout cas, pas faire un Régentat. Mais moi, c'était pour... Avant de quitter ma mère, où ça pétait pas mal avec l'art et tout, je me dis, ok, un an et après j'aurai la paix. Ou deux ans, j'aurai la paix. Mais c'était juste insupportable et je me suis barré. Et ça en est resté là, quoi.

Aurélie : Vous diriez que votre activité, c'est plus un métier ou une vocation, ou les deux ?

Pascal : Les deux, c'est une obsession. C'est sans doute une vocation au début. Beaucoup d'appelés, peu d'élus. Mais oui, on se sent un peu appelé, on en a envie, ça a l'air chouette.

On se fait tous sa mythologie artistique, pourquoi les gens veulent être artistes. Et en plus, artistes, arts plastiques, peintres, machins et tout. Alors aussi, maintenant, un jeune artiste, il y en a plein qui vont faire de la peinture, parce que la peinture est de nouveau complètement là. Il y a eu des périodes où la peinture, on n'en voyait quasi plus. On a annoncé sa mort un milliard





de fois, la peinture, elle revient toujours. C'est le plus grand zombie de l'histoire de l'art quoi. Et donc, oui, c'est vrai que les écoles d'art peuvent former. Les gars qui étaient avec moi à Saint-Luc qui sont restés, il y en a peu qui ont continué après parce qu'il y en a un qui fait de la peinture, qui s'appelle Michel Mouffe, qui a vraiment continué toute sa vie à faire le même truc, la peinture et tout.

Les autres qui se sentaient obligés d'inventer des concepts, d'être artistes conceptuels, soudain, alors qu'ils avaient peut-être juste envie de dessiner, je ne sais pas moi, des chats, enfin peu importe quoi, des fleurs. Ben oui, à un moment,

Aurélie : On s'essouffle.

Pascal : c'est un grand écart et ça ne va pas.

Aurélie : C'est vrai, je comprends.

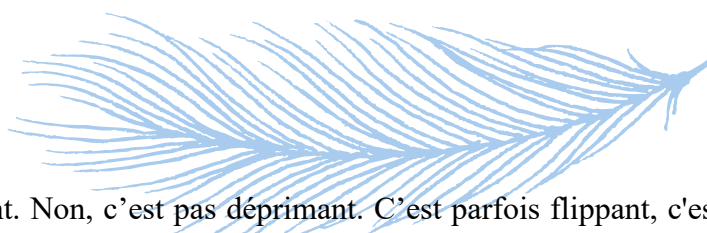
Pascal : Donc... Et les écoles formatent, mais bon, de toute façon, plein de choses formatent les gens. Donc c'est une loterie, quand même, ceux qui réussissent, parfois, c'est un coup de bol, un boulot qui intéresse un galeriste très vite, parce que voilà, c'est vendable, on va dire, et puis ça fonctionne, et puis c'est parti, quoi, voilà, et après il faut s'accrocher. La difficulté pour l'artiste, c'est de continuer à être à la hauteur de ce qui lui arrive, d'être lui-même, que le succès éventuellement gagné puisse continuer, parce qu'il y a beaucoup de succès éphémères aussi, et de tenir la distance, voir soi-même, tiens, est-ce que je suis à la hauteur de ce que je crois être ?

Donc c'est de toute façon très intéressant, comme expérience de vie, c'est redoutable. C'est impitoyable.

Aurélie : C'est le miroir de soi-même.

Pascal : C'est impitoyable, voilà. Là, on ne peut pas tricher. Dans le reste, il y a toujours moyen de se raconter une histoire qui est un petit peu papapapa. Mais là, on est, ça c'est ce qui m'avait le plus frappé dans la pratique, c'est de prendre dans la gueule ses limites, mais vraiment « bah » et donc d'essayer, soit de passer au-dessus, à côté, de les pousser, peu importe ce qu'on veut faire avec ses limites, mais on les prend dans la figure à grande vitesse quoi. Et c'est très bien,





c'est pas déprimant. Non, c'est pas déprimant. C'est parfois flippant, c'est parfois angoissant, c'est parfois désespérant. Mais ce n'est pas déprimant. Parce qu'il y a toujours un moment où

Aurélie : On se relève

Pascal : Bein voilà, il fallait passer par là.

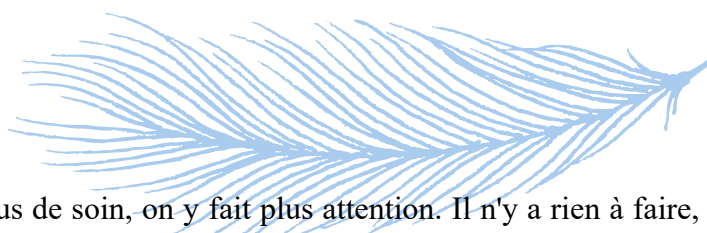
Aurélie : Vous conseilleriez quoi à un artiste amateur qui souhaite être reconnu professionnel ?

Pascal : De travailler beaucoup, de fréquenter... Alors, ça veut dire quoi, travailler professionnellement ? C'est ça qu'il faut se demander. Qu'est-ce que ça veut dire, travailler professionnellement en tant qu'artiste ? On n'est plus au 17e, donc ça ne se met plus de la même manière. Donc, ça veut dire, actuellement, quand même, être dans des expositions, si possible, avoir des galeries, et si possible, être représenté sur des foires, et si possible, internationales. Voilà, c'est le chemin. Il y a aussi les réseaux sociaux maintenant, il y a des gens qui vendent et qui vendent beaucoup avec ça. Ça je sais pas comment ça marche. Je n'ai jamais été dans ces trucs-là. Je crois qu'il y a des mecs qui se font des couilles en or en n'ayant pas de galerie, en ayant un million de followers. Là, je ne sais pas. Je suis incompetent. Je ne sais pas. Je n'ai pas vécu ça comme ça, donc...

Aurélie : Et là, pour vous, c'est de la reconnaissance, c'est de la notoriété ou de la popularité ?

Pascal : Oh, la limite entre les deux... c'est de la notoriété. Quand on a un million de personnes qui vous suivent, c'est quand même une certaine notoriété. Moi, je n'ai pas un million de personnes qui me suivent. Après, est-ce que c'est important, la notoriété ? Est-ce que ça vous rend important ? Ça, c'est autre chose. J'avais un prof de latin, je me souviens, il avait une chouette formule « On verra à l'autopsie ! » Et de fait, on verra à l'autopsie. On verra bien ce qui reste, ce qui est important ou pas. Alors, ce qui est important est articulé quand même à une reconnaissance financière. Je veux dire, une reconnaissance de valeur financière de l'œuvre. Là, il n'y a pas de doute. Si votre truc valent 300 000 balles, ou 500 000 balles, ou 1 million dans les salles de vente et tout, on y fera plus attention. Peut-être qu'à un moment ça ne vaudra plus rien, mais pendant que ça vaut quelque chose, on le regarde plus attentivement, on les





transporte avec plus de soin, on y fait plus attention. Il n'y a rien à faire, le côté « combien ça vaut » a une grande importance aussi pour la pérennité d'une œuvre.

Aurélie : Je comprends. Est-ce que vous aimeriez ajouter autre chose concernant votre expérience ou votre vision du monde de l'art ?

Pascal : Non, parce que j'ai peut-être radoté, mais si vous avez des questions.

Aurélie : Non, non, en fait, je n'ai pas posé beaucoup de questions parce que vous y avez répondu instinctivement.

Pascal : Instinctivement, bein voilà.

Aurélie : Dans votre parcours.

Pascal : Eh bien, le rôle de l'instinct, voilà.

Aurélie : Voilà, exactement.

Pascal : Moi, j'ai fait une grande confiance à mon instinct. Il ne se trompe qu'une fois sur deux.

Aurélie : En tout cas, merci beaucoup pour votre temps.

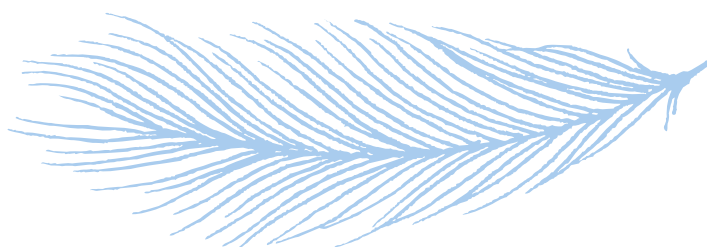
Pascal : Mais je vous en prie

Aurélie : C'était enrichissant. Et, est-ce que vous auriez d'autres artistes que je pourrais interroger qui ont aussi un parcours professionnel ?

Pascal : Ah oui, il y en a un qui est très sympa, qui a un bon avis. J'ai perdu beaucoup... L'amitié entre artistes aussi ce sera un chapitre à part. Oui, parce qu'il y a aussi des variables, des intruses, la jalousie,

Aurélie : La concurrence





Pascal : la compétition, la comparaison.

Et alors parfois, ça peut être, on devient un courtisan en deux, ou il y a un courtisan en deux, c'est pas très gai, c'est pas sain non plus, ou il y a de la jalousie. Donc, ce n'est pas évident, l'amitié entre artistes.

Mais il y en a un qui est très chouette qui s'appelle Pascal Courcelles. Je vais vous donner ses coordonnées, vous l'appellez de ma part, Il est charmant. Mais lui, il n'est pas à Bruxelles. Il est dans le Brabant-Wallon, je crois. Et lui, il était aussi à Saint-Luc, mais lui, il a continué le truc et à l'époque, tout le monde se foutait de sa gueule. Justement parce qu'il faisait de la peinture, il ne se gênait pas et tout. Et les autres, wesh .. Et c'est un très chouette.

Aurélie : D'accord.

Pascal : Vraiment.

Aurélie : Ok

Pascal : franchement, et normalement, il aura bien du temps à vous consacrer.

ANNEXE N°10 – GUILLAUME THUNIS

Titre : Retranscription de l'entretien avec Guillaume Thunis

Date de l'entretien : 04/05/2025

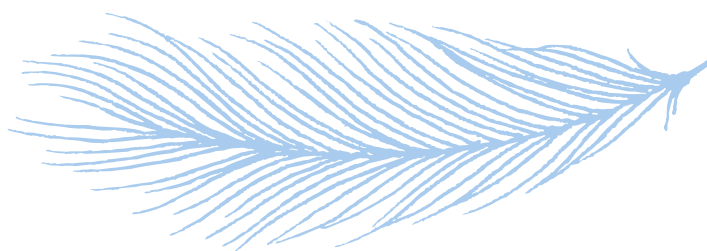
Durée : 50 minutes

Lieu : Conversation téléphonique - 0499 87 03 38

Statut du participant : Artiste peintre

Note éthique : L'entretien a été retranscrit avec l'accord du participant.





Aurélie : Je vais commencer tout de suite, je ne veux pas vous embêter plus longtemps.

Guillaume : Oui oui allons y dites-moi

Aurélie : Donc, je vais vous demander de vous présenter brièvement, et décrire votre parcours artistique.

Guillaume : Au niveau présentation, je ne sais pas ce que vous avez déjà comme information, mais moi j'ai 33 ans. J'habite à Bruxelles, je viens à la base de Namur, j'ai deux frères. J'ai fait toute ma scolarité, début d'études à Namur. J'ai étudié sciences éco et sciences po à Namur, puis à Louvain-la-Neuve, puis à Saint-Louis.

Ça c'est un master sur plusieurs sites à la fois. J'ai travaillé dans le privé pendant, enfin, j'ai fait un stage à l'étranger. J'ai travaillé dans le privé pendant trois ans, ça ne me convenait pas. En tout cas, les jobs que j'ai eus ne me convenaient pas.

Et puis, un peu par un concours de circonstances, j'ai recommencé à dessiner et à peindre. C'est ce que je faisais quand j'étais plus petit. J'ai fait énormément de dessins et de peintures de mes 3-4 ans jusqu'à mes 15-16 ans. Et du coup pendant 10 ans, je n'avais plus rien fait. En 2019, beh en fait je me suis, Je m'y suis remis et depuis 2019, donc depuis 5 années. Je fais ça... après le temps... le plus possible, donc à certains moments, ça frôlait le temps plein. Là, maintenant, c'est devenu un petit peu compliqué, donc j'alterne...entre ça et un autre boulot que j'ai sur le côté, qui est un travail d'élagage.

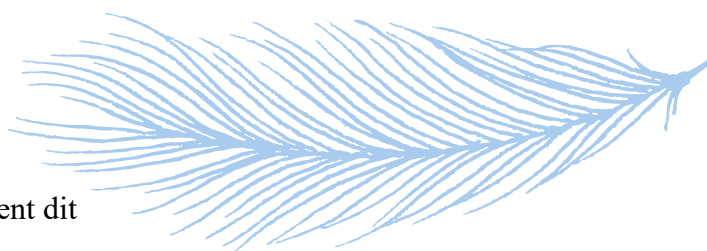
Aurélie : Ok donc, de ce que je comprends, vous n'avez pas de formation académique ? Donc, vous n'avez pas suivi des études artistiques. C'était plus en passion sur le côté.

Guillaume : Pas de haute école, effectivement.

Aurélie : D'accord.

Guillaume : Mais... mais...mais bon, voilà, j'ai fait des cours à l'académie, etc., quand j'étais, quand j'étais plus jeune, mais pas d'études d'art en...





Aurélie : Proprement dit

Guillaume : En tant que tel.

Aurélie : D'accord. Et depuis combien de temps, en fait, vous vous estimez artiste professionnel ?

Guillaume : Je dirais que, bon, évidemment, je me considère toujours tout à fait junior, là-dedans, fin junior, pour utiliser un terme un peu très, mais je me considère toujours très, très, vraiment au tout début.

Mais par contre, je pense que dès que j'ai commencé, même si je n'y connaissais rien, même si je n'avais aucun contact, même si je n'avais jamais communiqué sur les réseaux sociaux, etc., je dirais que dès le début, en fait, En fait, dès le début, je m'y suis mis de manière professionnelle. Et au début, j'ai commencé pendant le Covid. Donc, pendant le Covid, j'ai vraiment bossé, fin, je me suis mis comme indépendant parce qu'entre le moment où j'ai commencé à faire ça vraiment à temps plein et le moment où je me suis installé comme indépendant au niveau du statut légal on va dire.

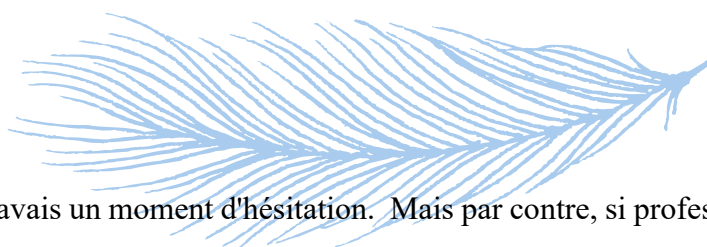
Aurélie : Oui

Guillaume : Moi, j'ai commencé pendant le Covid, donc en fait, pendant un an, un an et demi, j'ai vraiment pu travailler, être dédié complètement à ça, donc y avait quand même toute une série d'activités qu'il de faire. Mais là où je me suis vraiment investi pleinement dès le départ, que ce soit dans la communication, dans les expos quand elles étaient possibles, dans la production, dans la recherche, etc.

Aurélie : Ok

Guillaume : Maintenant, oui, il y a des choses maintenant que je constate que je ne faisais pas du tout au début, ou j'avais même pas...Voilà donc c'est ... je suis dans un apprentissage constant. Au début, je n'avais pas conscience de tout ce que ça impliquait et de tous les aspects à prendre en compte et que, et voilà, Mais disons que je pense que quand j'ai commencé, évidemment, à l'époque, quand je postulais, pour des expos, et il était mis « réservé aux artistes





professionnels » j'avais un moment d'hésitation. Mais par contre, si professionnel, ça entend... ça dépend de ce qu'on entend par professionnel, s'il faut faire ça à temps plein

Aurélie : Mais c'est ça oui

Guillaume : Donc voilà, je me suis inscrit assez rapidement dans cette case-là, modestement, parce que je le voyais plus de façon, voilà, une ...vie à temps plein et ne pas faire ça le samedi fin d'après-midi quoi.

Aurélie : Ok donc pour vous, le fait d'être considéré comme professionnel dans le milieu, c'est parce que vous y donnez un temps quasiment plein de votre temps. C'est vraiment votre fonction principale.

Art : Oui, c'est ça, c'est le temps, l'énergie.

Aurélie : Vous y êtes impliqué à 100% quoi.

Guillaume : Tant, tant de tant...autant mon temps de la vie de tous les jours autant que j'y réfléchis absolument tout le temps. C'est une activité dans laquelle j'injecte absolument tout ce que j'ai comme, tout ce que j'ai de disponible professionnellement comme argent passe là-dedans,

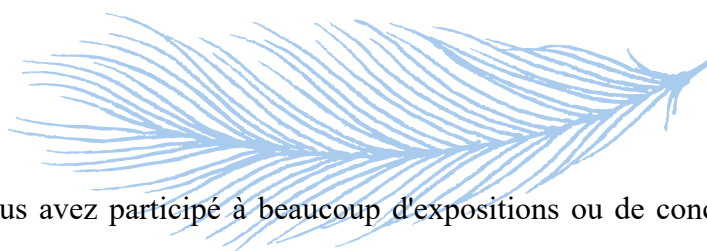
Aurélie : D'accord

Guillaume : Tout est orienté, ma vie entière est orientée

Aurélie : Vers ça,

Guillaume : Vers ça. Donc c'est ça qui rend, même si, et ça continue d'être le cas. Et c'est même encore plus, c'est même de plus en plus le cas. Alors même que je suis dans une phase où, pour le moment, j'ai le temps de travailler plus ou moins à mi-temps. Voilà !





Aurélie : Ok ; Vous avez participé à beaucoup d'expositions ou de concours artistiques, par exemple ?

Guillaume : Oui, je mange un sandwich en même temps...

Aurélie : Oui

Guillaume : Expositions, oui, beaucoup. Oui. Pas beaucoup, mais j'étais à un rythme au moins, enfin oui, non j'ai assez rapidement eu 5 expos par an.

Aurélie : oui

Guillaume : Parce que bon, plus pour présenter quelque chose de qualité, c'est compliqué.

Aurélie : Oui.

Guillaume : Et l'autre partie de votre question, c'était ?

Aurélie : C'étaient des concours. Est-ce que vous avez fait des concours artistiques ?

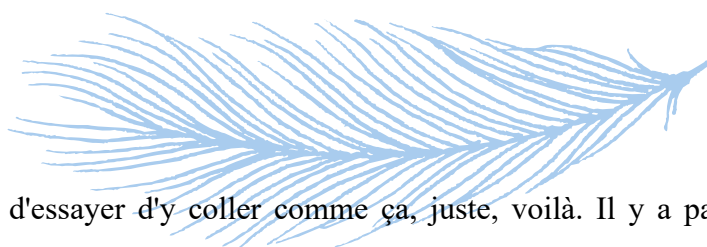
Guillaume : Concours, concours, j'ai fait concours un petit peu au début. Mais c'est quelque chose que je ne fais plus du tout pour deux raisons. Parce que d'une part, il y avait quand même ...en fait, ça demande un vrai travail en fait, ces concours dans le sens où il faut préparer un vrai dossier. Souvent, ça prend du temps, on n'est pas certain d'avoir une réponse. Parfois, il y a un...

Aurélie : Un thème imposé.

Guillaume : Un thème imposé qui n'est pas forcément le bon. Mais moi, je trouve que ça ne sert à rien d'essayer de se raccrocher un peu vite fait.

Aurélie : Oui.





Guillaume : Afin, d'essayer d'y coller comme ça, juste, voilà. Il y a parfois aussi des frais d'admission qui vont avec ça. Et puis, il y a quand même un travail aussi où il faut un peu rechercher, tiens, est-ce que ça, est-ce que, voilà, est-ce que, est-ce que ça...

Aurélie : Est-ce que ça me représente bien ?

Guillaume : Oui, et puis est-ce que le concours en tant que tel est intéressant ou est-ce que c'est juste un peu une espèce... voilà, d'attrape ? Parce qu'il y en a quand même beaucoup. Ok et puis, mais la raison vraiment principale, c'est que ça prend un temps de fou. Et qu'en fait, le fait de postuler à des événements me rappelle très fort ma vie d'avant où je devais postuler des événements, enfin à des jobs dans lesquels je ne croyais pas tellement. Je fais une espèce d'association.

Aurélie : D'accord, oui.

Guillaume : Le fait de postuler, me...

Aurélie : ça vous freine un petit peu quoi ?

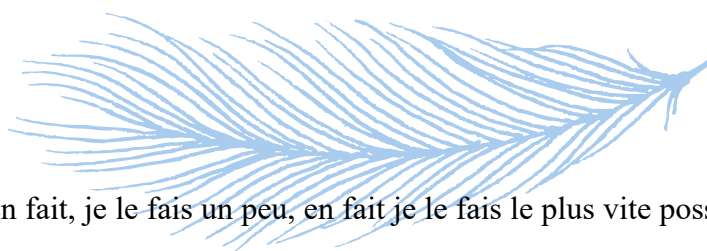
Guillaume : ça me... Oui, complètement ! Donc par exemple, les expositions, c'est vrai que j'ai dû de temps en temps. Mais ça se ... Maintenant, je ne postule plus jamais pour des expositions, c'est un peu voilà ça se fait par des rencontres, etc. De plus en plus. C'est vrai que ça m'arrive de temps en temps d'envoyer un dossier, mais c'est plus de manière informelle.

Aurélie : D'accord oui

Guillaume : En fait dès que je le fais, j'ai l'impression comme, comme je sais que voilà c'est quand il y a un appel à la candidature et c'est perdu parmi...

Aurélie : Oui parmi une liste infinie.





Guillaume : Oui En fait, je le fais un peu, en fait je le fais le plus vite possible parce que je me dis comme ça, je ne perds pas de temps, mais du coup je ne le fais pas bien. Et donc voilà, en fait de fait, je ne le fais plus.

Aurélie : D'accord. Vous pensez que le fait de participer à des expositions comme ça, c'est obligatoire pour être reconnu comme artiste professionnel ?

Guillaume : Oui, je pense, fin en fait, non, j'en sais rien, je ne vais pas donner un avis péremptoire sur la question. Mais moi, je pense par exemple que la vente en ligne, ce n'est pas du tout suffisant. Il y a un contact avec...il y a un rapport physique à l'œuvre quand les gens viennent voir l'exposition. Il y a quand même un échange, que ce soit avec l'artiste, avec le galeriste, avec l'organisateur de l'expo, avec d'autres visiteurs. Donc et puis c'est aussi une manière de se confronter, parce que les expositions...

Aurélie : C'est s'exposer soi-même.

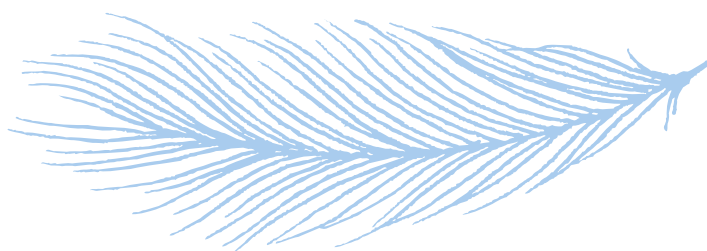
Guillaume : Pardon ?

Aurélie : C'est s'exposer soi-même.

Guillaume : Bé Oui, oui, c'est ça oui, oui donc, oui c'est ça bon maintenant, je suis un ...je suis plus habitué, mais par exemple, j'ai une grosse exposition qui arrive la fin mai, qui est un peu une étape dans mon parcours là. Eh bien ça, je sais que j'ai beau être habitué aux expositions. C'est une exposition où je sais qu'il va falloir un peu se ramener pour... enfin, c'est pas ça, j'ai pas de mal à causer avec les gens, etc., mais bon, c'est toujours peut-être un peu le, oui, c'est confronter son travail, donc je pense que c'est, en fait, à la rigueur, peut-être que peu importe que ça soit, en fait, c'est de toute façon, pour l'artiste qui veut être professionnel, c'est intéressant de faire des expos, parce que si ça se résume à vendre en ligne, C'est se priver quand même d'un certain échange etc..

Aurélie : Oui, d'un contact ; Et puis, je pense qu'il y a quand même une notion de réseau et de bouche à oreille qui fait que, à chaque exposition, vous rencontrez des nouvelles personnes qui vous ouvrent des nouvelles portes et qui font que, même votre CV professionnel évolue.





Guillaume : Oui, c'est ça. Parce que, en fait il y a, il y a aussi un problème dans le métier d'artiste, un problème en tout cas que moi, j'ai rencontré et que je continue de rencontrer, c'est que comme avant d'être représenté par une galerie, ce que je ne suis toujours pas, j'ai fait pas mal d'expos en galerie, mais je ne suis toujours pas représenté. En fait, il faut gérer absolument tous les aspects, la production, la communication, la vente, les contacts, essayer de trouver de nouvelles expositions, etc. Donc si on ne montre pas son travail, et si à un moment on ne rencontre pas des gens qui nous font un petit peu avancer, etc. Ben en fait, il faut toujours tout recommencer dès le début. De nouveau, envoyer des dossiers pour poursuivre une exposition, etc. Et il faut montrer son travail et sortir de. Et c'est un truc que je n'avais pas saisi au début. Dans les premières expositions, je rencontrais un peu des gens, voilà, pic-ploc, etc., avec lesquels je ne gardais pas spécialement contact. Je ne les mettais même pas spécialement sur ma liste de contacts, etc. Et je me suis rendu compte après qu'en fait, Et du coup, je devais toujours tout recommencer dès le début. Donc, depuis deux ans, j'ai repris un peu. J'ai, j'ai, j'ai fait l'effort de reprendre contact comme ça avec des gens que j'avais pu rencontrer au début, etc. Et puis, d'essayer d'un peu. Donc, non, c'est super important. Enfin, c'est clairement autre. Et puis, il y a, oui, je ne réalisais pas ça au début non plus, mais il y a énormément qui est lié au réseau, rencontres, etc.

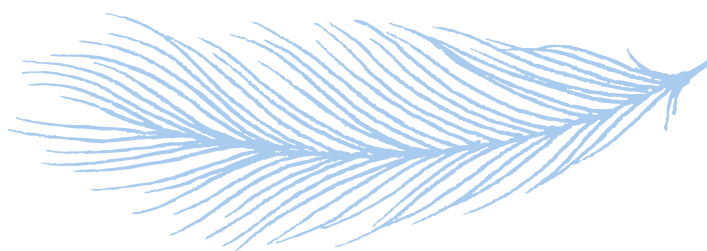
Aurélie : Oui

Guillaume : Au début, je partais un peu avec l'illusion de... Ce qu'il faut, c'est. Il n'y a que le travail qui compte, en fait, pas du tout.

Aurélie : Non ce n'est pas uniquement le talent, en fait.

Guillaume : Oui, et puis en fait, c'est parce qu'au début, moi, comme j'ai eu une reconversion professionnelle, j'ai été vraiment, mais à fond dans le, dans le ...Fin, pendant un an, je travaillais, je pense, 15-16 heures par jour. Et puis j'avais l'impression que c'était que ça, mais en fait, au travers de certains échanges, le travail peut énormément, enfin on peut tomber sur des gens qui font vraiment progresser le travail, qui interrogent, etc. Sans ces rencontres-là, en restant coincé tout seul, pas qu'on n'y arrive pas, mais ça prend plus de temps, ou alors on risque d'un peu buter toujours sur les mêmes.





Aurélié : Oui, oui oui c'est vrai je comprends.

Guillaume : Les questions, la critique et ce qui va avec.

Aurélié : Vous me disiez tantôt donc que vous avez le statut légal d'artiste, si j'ai bien compris.

Guillaume : Non non non non non, je n'ai pas.

Aurélié : Ok ; Vous estimez par contre que c'est une distinction nécessaire pour la reconnaissance artistique ou uniquement la reconnaissance dans le monde de l'art est suffisante pour vous ?

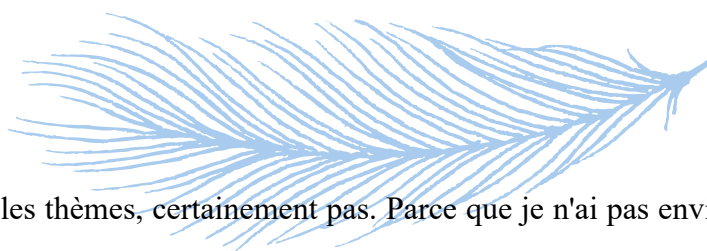
Guillaume : Ça, je ne sais pas, mais par contre, je sais qu'en postulant pour des... je sais que par exemple, pour demander... je vais raconter une bêtise parce que c'est quelque chose que j'ai entendu, mais je sais que quand on veut, par exemple, postuler pour une bourse de Wallonie-Bruxelles internationale, il faut au préalable être reconnu comme artiste de la Fédération Wallonie-Bruxelles. Je pense que c'est un truc comme ça. Je pense que là-dedans, par exemple, avoir le statut d'artiste,

Aurélié : Est nécessaire

Guillaume : Ça peut aider à et donc voilà à être reconnu comme artiste de la Fédération de Bruxelles et ainsi de suite. Mais comme je ne l'ai jamais, fin. Comme je n'ai jamais vraiment demandé de bourse, ou de... je sais pas. Mais j'imagine que ce ...en tous cas ça participe. Ça peut pas être, ça ne peut en tous cas pas être une validation supplémentaire.

Aurélié : La question suivante, c'est plus au niveau des contraintes et des attentes esthétiques. Est-ce que vous avez dû vous adapter à un certain moment, à certaines normes esthétiques ou tendances pour intéresser des galeries ou, comme vous disiez tantôt, des institutions pour pouvoir exposer ?





Guillaume : Dans les thèmes, certainement pas. Parce que je n'ai pas envie. En fait, j'envisage le métier de manière très très totale et très honnête. Moi, je vais pas me battre pour... enfin, je vais jamais me corrompre pour plaire ou pour. Même j'ai ...par exemple, je dévie un peu la question, mais par exemple, ça m'est déjà arrivé de faire quelques travaux où je sais que ça plaît, je vois qu'il y a un très bon retour sur les réseaux sociaux, etc., mais comme c'est pas, comme c'est pas ce qui me...

Aurélie : Votre style propre, oui.

Guillaume : Comme c'est... Je sais que c'est pas vers là que j'ai envie d'aller, mais je ne continue pas, même pour des raisons financières, alors que j'en aurais bien besoin, puisque c'est quand même, voilà c'est quand même un peu toujours la dèche, même beaucoup. Et du coup, du coup, non. En fait, ce qu'il y a, c'est que souvent, j'ai l'impression que les expos que j'ai fait récemment, enfin, même pas récemment, mais en général, les œuvres sont sélectionnées. Mais on n'a jamais vraiment dit, enfin de pousser dans un sens ou dans un autre pour préparer une exposition.

Aurélie : D'accord.

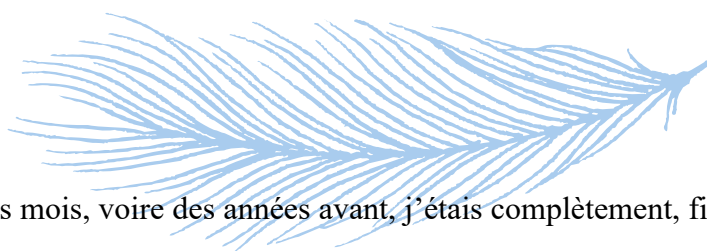
Guillaume : Il y a juste pour l'expo qui arrive là en mai, là la personne qui organise l'expo m'a vraiment, s'est vraiment un peu révélé être un mentor, ça ça vient moi, et donc m'a poussé à aller plus loin dans ce que je faisais, mais en aucun cas ne m'a orienté dans un sens esthétique ou l'autre. Non, non

Aurélie. Ok ; Qu'est-ce qui a déclenché, à votre avis, le fait de sortir de l'amateurisme pour rentrer dans le professionnalisme ?

Guillaume : Je n'ai pas vraiment eu de transition. En fait, j'ai fait ça dans mon coin. J'ai commencé en septembre 2019. J'ai fait ça vraiment en temps plein. J'ai pas (...inaudible) pendant 5-6 mois, j'ai bossé à fond de chez moi. Voilà, j'ai montré ça à personne et puis j'ai commencé à montrer ça sur les réseaux sociaux, à postuler pour des, pour des expositions, à commencer à faire un peu de pub, à vendre, etc.

Donc, j'ai l'impression qu'il y a eu une transition qui a été assez rapide parce que en fait je l'ai envisagé comme un changement de carrière et de vie. Mais de manière totale, je n'avais pas envie de faire ça à moitié.





En fait pendant des mois, voire des années avant, j'étais complètement, fin je m'ennuyais dans tout ce que je faisais. Je ne vais pas vous refaire mon parcours en détail, mais vraiment j'étais un peu ...

Aurélie : Ça a vraiment été un changement de vie en fait.

Guillaume : Oui, c'est ça. Donc une fois que j'ai, une fois que j'ai trouvé, même si ça n'a pas fait de boum du jour au lendemain, ça m'a semblé évident que l'investissement devait être total. Et de toute façon, en plus, il y a quand même une chose : c'est que comme de nouveau, c'est très prenant parce qu'il faut gérer vraiment tous les aspects. En fait c'est impossible de faire ça. Fin je trouve que même le fait de dire artistes amateurs, en fait, c'est presque impossible de faire, d'avoir, en fait, si être artiste amateur, d'accord, mais avoir une vraie démarche artistique de manière amateur, ça, c'est impossible pour moi je crois.

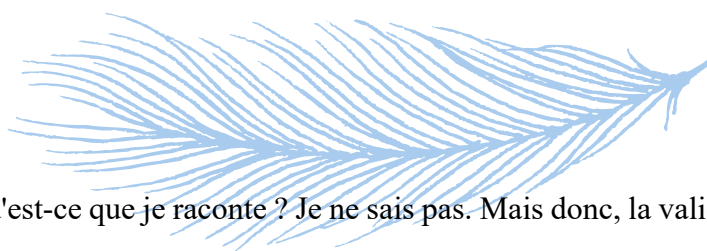
Aurélie : D'accord, ok

Guillaume : Et je le remarque aussi maintenant, parce que, par exemple, je travaille, quand j'ai un petit peu moins de temps, c'est très compliqué d'aller au bout d'une démarche en travaillant un ou deux jours par semaine. Oui. Parce qu'il faut, sans vouloir tout le temps réfléchir à ce qu'on fait, mais il y a la production, il faut dégager du temps, etc. Donc, c'est, oui. Donc la transition s'est faite assez, j'ai conçu directement le choix comme étant entier, il fallait, il fallait y aller à fond ou pas y aller.

Aurélie : D'accord, oui, oui. Vous estimez que la validation par les galeries et les institutions artistiques, comme des musées par exemple, ce genre de choses, elle est importante pour vous ? Elle vous apporte personnellement, professionnellement quelque chose ?

Guillaume : Bon alors les musées, ça y en a pas encore mais on longtemps. Par contre, les galeries, les galeries, oui, parce qu'en fait, au départ, je souffrais un peu d'un complexe de légitimité, parce que c'est quand même, Fin, je ne connaissais absolument personne, je venais absolument de nulle part, etc. Au début, j'ai quand même eu, et encore, je ressens encore de temps en temps que je suis. Parfois, je me dis, quand je cause vraiment avec des professionnels du secteur, est-ce que je suis crédible ? Parfois, je trouve que je ne le suis pas du tout. Parfois,





je me dis, tiens, qu'est-ce que je raconte ? Je ne sais pas. Mais donc, la validation par les acteurs par lesquels j'ai été validé, probablement, oui, c'est super important, autant au niveau personnel que professionnel.

Parce que comme c'est quand même C'est quand même un métier où je ne sais pas très bien faire la différence entre la partie pro et la partie perso. C'est quand même important de... Par exemple, là depuis un an, là commercialement, c'est, c'est compliqué, je trouve. Mais par contre, au niveau de la reconnaissance artistique, j'ai eu des, j'ai eu des, voilà des très bons contacts et de très bons échanges qui me valident un petit peu, voilà dans les choix que j'ai pu faire et dans la voie que j'ai entamée il y a 5 ans quoi.

Aurélie :D'accord

Guillaume : Donc c'est évidemment, c'est même beaucoup plus important...

Après, ça m'est arrivé, par exemple, j'étais rentré dans une collection il y a 2-3 ans, une grosse collection à Bruxelles, et puis je causais un peu avec la dame, etc.

La collectionneuse, alors elle me disait : « Attention, parce que les galeries, du coup, voilà tu te fixes et puis t'es un peu... » mais je reste quand même. Fin pour moi, ça serait quand même vraiment un peu le fait de signer avec une galerie et d'avoir une représentation, ça me libérerait quand même d'un poids, parce qu'avoir quelqu'un qui me défendrait de manière, on va dire, permanente, oui, au niveau, c'est vraiment une date que je célébrerai et qui me soulagerait. Parce que j'en ai déjà 4-5 où je suis sur leur site, qui me présentent et puis voilà.

Mais c'est pas des gens qui... Fin c'est des gens avec qui je fais des expos régulièrement. Mais c'est pas des gens avec qui j'ai signé un contrat et qui s'engagent à me faire deux expos par an ou vraiment à me représenter tout le temps quoi.

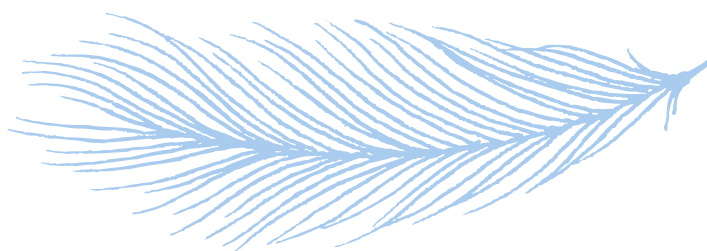
Aurélie :D'accord :

Guillaume : Donc ça, c'est quand même une validation qui, pour moi,

Aurélie : Serait importante

Guillaume : est importante et parfois à laquelle je pense que j'accorde trop d'importance.





Aurélie : Est-ce que vous estimeriez que le fait de vendre une toile, du coup d'avoir une certaine valeur marchande sur le marché de l'art, ça fait de vous un pro par rapport à un narrateur ?

Guillaume : Non, pas du tout. Le fait de vendre, c'est très bien parce que ça permet de ...

Aurélie : de payer les factures.

Guillaume : oui c'est ça,

Aurélie : Mais c'est pas ça qui fait que vous avez de la reconnaissance ou de la validation artistique, en tout cas ?

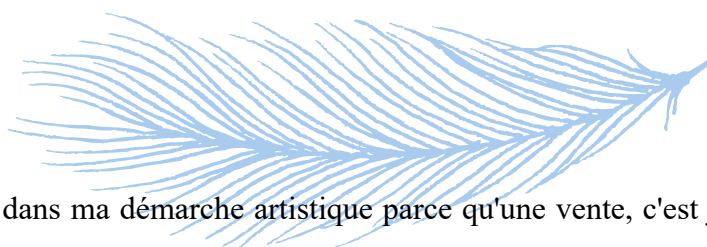
Guillaume: Non, parce qu'il y a beaucoup de gens qui vendent à gauche, à droite, qui vendent tout et n'importe quoi et qui vendent très bien. Le fait de... Par contre, ce qui compte, c'est de vendre, par exemple, à des gens qui ont une collection ou qui sont ou qui s'y connaissent en art, etc. Ça, ça a du... Fin Ou des gens avec qui il y a un échange qui est tellement bon lors d'une exposition où je sens qu'il y a ...

Aurélie : Ça peut déboucher sur autre chose quoi.

Guillaume : Où que ça débouche ou que ça ne débouche pas, mais il y a des gens. En fait, le fait de vendre moi ne me valide pas parce que je peux vendre à gauche ou à droite. Mais ce qui compte, c'est si je sens que je vends à quelqu'un qui croit dans ce que je fais. Et de surcroît, si c'est quelqu'un qui est actif dans le milieu d'art, là, ça compte un petit peu. Mais le fait de vendre en tant que tel de la transaction, après, je dis ça maintenant aussi parce que la première fois que j'ai vendu, La première expo que j'avais fait, au vernissage, tout était parti le premier soir.

C'était la veille, une semaine avant le Covid. J'avais trouvé ça hallucinant où des gens sont prêts à payer pour quelque chose, pour de l'encre que j'avais mise sur du papier. Puis très rapidement, ça m'est passé parce que mon but ultime...enfin de toute façon, je ne fais pas du tout ça pour l'argent. J'aimerais bien ne plus devoir tout le temps être tracassé du fait que c'est compliqué, qu'il faut avoir un autre truc sur le côté. Donc j'aimerais bien que ça soit quand même un petit peu plus stable. Mais comme je ne fais pas du tout ça pour l'argent, mon but est vraiment d'aller





toujours plus loin dans ma démarche artistique parce qu'une vente, c'est juste une transaction qui fait que je peux continuer à travailler.

Aurélié : D'accord ; Vous pensez que la validation qui est donnée par e.. Par ces galeries, elle est attribuée de manière neutre ou parfois elle peut être arbitraire ?

Guillaume : Vous pouvez un peu préciser la question ?

Aurélié : Est-ce que vous estimez que quand vous êtes validé par une galerie, c'est parce que voilà, elle s'est basée sur des critères totalement neutres qui font que oui, en effet, vous êtes validée en tant qu'artiste ou parfois, certaines galeries peuvent agir de manière arbitraire parce qu'elles vous connaissent par un autre biais ou parce qu'elles ont entendu parler de vous par une autre personne et les contacts faisant que, vous avez plus facile à ouvrir la porte par rapport à quelqu'un d'autre. Ce n'est pas forcément votre talent et votre CV artistique qui fait que...

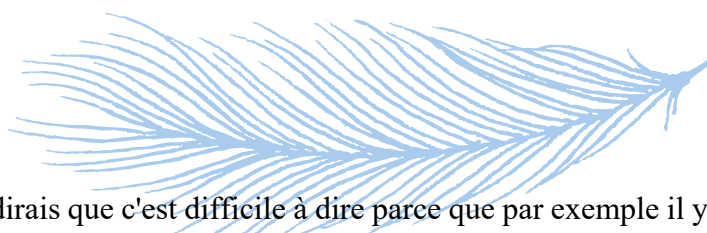
Guillaume : C'est difficile à dire. Les galeries en tous cas non, par contre, des endroits où j'ai exposé, peut-être que ça facilite l'achat des clients de la galerie. Ça, je ne peux vraiment pas dire. Maintenant, je pense quand même que je ne suis pas vraiment le mec sur qui les gens prendraient spécialement un risque s'ils n'aimaient pas trop.

Aurélié : Je ne parle pas uniquement au niveau de la vente. Je parle même au niveau du fait de vous exposer. De vous exposer dans une galerie, de quelque part, prendre le rôle d'accepter vos œuvres dans leur galerie. Les galeristes, quand même, se basent sur certains critères pour pouvoir accepter un artiste ou non dans sa galerie. Est-ce que vous pensez que ces critères sont neutres et vraiment adaptés, je vais dire, à des critères de légitimité et de notoriété égaux pour tout le monde ? Ou est-ce qu'ils sont arbitraires en fonction d'une personne à une autre ?

Guillaume : Ah oui, comme ça. Je pense que c'est un mix des deux. Et puis je pense aussi que ça dépend un peu du niveau des galeries. Je ne saurais pas dire. De toute façon, toutes mes réponses aux questions dépendent vraiment de mon parcours à moi.

Aurélié : Ah beh oui, oui c'est le but. Ne vous inquiétez pas.





Art : Oui, non, je dirais que c'est difficile à dire parce que par exemple il y a des endroits où j'ai exposé où je n'ai pas toujours compris la cohérence, fin certains... puis il y en a d'autres où j'ai pas toujours compris des choix de la galerie. Donc je ne sais pas si c'est le contact avec moi qui a été bon. Mais ce qui est sûr, c'est que je n'ai pas du tout, voilà la reconnaissance ou la notoriété qui me permettrait d'entrer dans quelque part où les gens qui n'apprécient pas quand même le travail et la démarche. J'ai l'impression d'avoir dans les endroits où j'ai exposé, que le travail était quand même apprécié. Maintenant, ...les galeries avec lesquelles j'ai travaillé, j'ai souvent retravaillé plusieurs fois avec elle. Je pense que le contact humain est quand même important... En fait même moi... fin je dis ça maintenant, mais si j'avais une proposition... Je me connais, j'aurais énormément de mal à travailler avec des gens avec qui je ne m'entends pas. Donc je pense que le contact humain est quand même important et ça vaut autant dans un sens que dans l'autre.

Aurélie : Beh oui, je me doute !

Guillaume : Donc, oui, ça doit être ...

Aurélie : un mix des 2

Guillaume : Je ne sais pas comment répondre à la question.

Aurélie : Non, mais il n'y a pas de souci, de toutes façons, il n'y a pas de mauvaise réponse, ne vous inquiétez pas. Vous disiez tantôt que pendant une période, vous avez vécu pleinement de votre art, mais qu'aujourd'hui, vous vous retrouvez donc à devoir jumeler ça avec une activité sur le côté pour pouvoir pallier, je suppose, au niveau besoin économique.

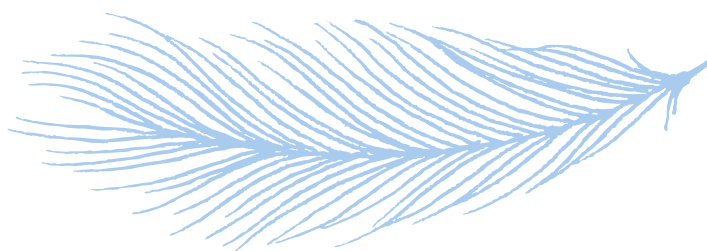
Guillaume : Oui, tout à fait.

Aurélie : Et c'est nécessaire, vous n'avez pas le choix de...

Guillaume : Ah oui, non, j'ai absolument pas le choix.

Aurélie : Vous ne le faites pas juste par besoin de sécurité.





Guillaume : Pardon ?

Aurélie : Vous ne le faites pas juste par besoin de sécurité, vous le faites vraiment par nécessité.

Guillaume : Non, non, parce que moi, justement, j'ai pas vraiment de besoin de sécurité en tant que tel. Mais c'est vraiment, mais non, parce que là, par exemple, Le mois qui vient de passer, d'avril, il n'y a pas eu de vente... Donc voilà, il y a une année, c'était l'année passée, c'était l'année 2023, où là, ça a vraiment été une bonne année. Quand je dis que j'en vivais à un temps plein, j'étais plutôt à 80%. Donc ce qui me permettait de manger une fois par semaine. Voilà, à l'extérieur, ce qui me convenait bien, c'était un bon équilibre. Si je ne travaille pas sur le côté... je peux vous donner un pourcentage. Cette année, je viens de faire un peu le topo, sur les cinq premiers mois, il y a un tiers de mes revenus qui vient de l'art. Le reste, c'est de l'autre boulot quoi. Donc voilà, mais après, il suffit d'une expo qui se passe bien pour que la proportion change assez fort.

Aurélie : Oui, c'est pas un revenu fixe par mois alors, c'est ...

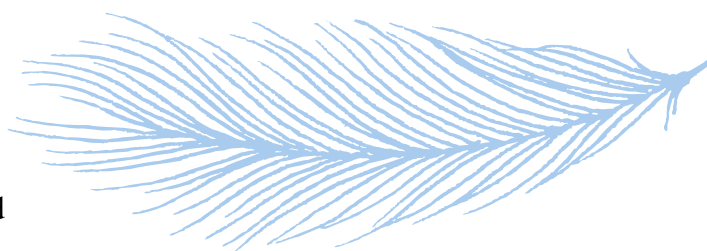
Guillaume : Oui, c'est ça. Et puis, il y a quand même un peu le... moi, je travaille très fort dans la perspective de... En fait, c'est pas grave si je ne ... la démarche artistique, avant qu'elle soit reconnue, validée, etc., ça prend quand même beaucoup de temps, donc je ne m'attends pas non plus à être tiré d'affaire... l'année prochaine.

C'est vraiment plus sur le...

Aurélie : Sur le long terme, donc vous pensez qu'il y a une notion de temporalité aussi pour pouvoir être validé en tant qu'artiste, il faut pouvoir...

Guillaume : Ça, j'en suis sûr et je le vois de plus en plus parce que j'avais notamment contact avec un des premiers gars chez qui j'ai exposé qui me disait l'autre jour au téléphone. On voit ceux qui tiennent le coup et ceux qui abandonnent quoi. Je pense qu'il y a beaucoup qui est lié aussi à ça, au-delà de l'intérêt de la démarche artistique. C'est les gens veulent voir un petit peu, tiens, ok, c'est intéressant maintenant, mais qu'est-ce que ça sera dans 5 ans ?





Aurélie : D'accord

Guillaume : Et en fait, on peut faire le travail aussi intéressant qu'il soit, il faut que les acheteurs, les galeristes voient un peu l'amplitude de ce travail. Donc, on ne peut pas faire plus vite que le temps. Il faut continuer à travailler et aller de l'avant. Mais je pense qu'il faut... d'autant que voilà moi, je fais ça juste depuis 5 ans. Je suis encore très très jeune dans mon travail. Après, forcément, la maturité est peut-être différente que, on va dire, si j'avais fait une école d'art de 18 à 23 ans, il y a, à mon avis, plus de maturité du fait que j'ai fait ce choix, etc. Avec les 5 ans maintenant, que quelqu'un qui va commencer par 5 années d'études d'art, mais voilà, c'est un peu, voilà.

Aurélie : Vous pensez que vous auriez eu plus facile, en tous cas, vous auriez eu plus rapide à émerger si vous seriez sorti d'une académie de beaux-arts ?

Guillaume : Je sais pas, il y a du pour et du contre parce qu'en fait, je... difficile à dire, mais je sais qu'il y a des gens qui sont intéressés justement par le fait, fin par le parcours que j'ai d'avoir abandonné le reste pour plonger dans l'inconnu et me mettre là-dedans. À l'inverse, j'ai déjà remarqué, déjà au niveau du réseau, ça, c'est sûr qu'il y a un peu. Tout ce qui est dit on parlait plus spécifiquement, les anciens de La cambre, etc., c'est tous des réseaux qui sont en fait extrêmement fermés. J'ai déjà remarqué de la part de, des historiennes de l'art qui sont déjà passées à certaines expos, etc., qu'on ne regarde même pas, parce que ça ne sort pas d'une école d'art et parce que ça ne coche pas certains... Par contre, à l'inverse, des gens qui sont très actifs dans le milieu de la routine, parfois n'en ont absolument rien à cirer et sont limités plus intéressés de voir un

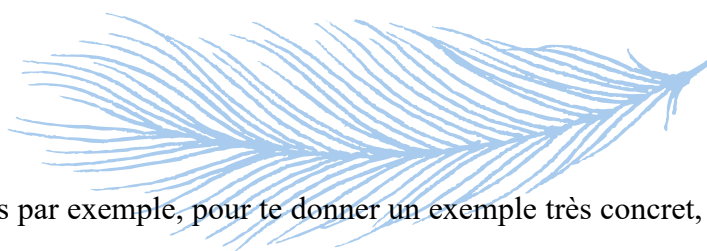
Aurélie : autodidacte ?

Guillaume : Oui, c'est ça. Et aussi voir quelqu'un qui n'a pas tous les codes qu'ont habituellement

Aurélie : les académistes.

Guillaume : Oui, c'est ça. Et finalement, des étudiants qui sortent des écoles d'art qui vont peut-être un peu tous parler des mêmes thèmes ou... Voilà donc ça... De nouveau, il y a du pour et





y a du contre, mais par exemple, pour te donner un exemple très concret, il y a 2-3 ans, j'avais fait une expo chez un collectionneur allemand là. Et puis à l'exposition, il y avait donc une personne qui était, je pense, qui était présidente des Amis de la Cambre ou quoi qui était passé. Il y avait, on était deux ou trois à exposer. Elle n'a regardé que le travail des autres parce qu'elle sortait de la Cambre À l'inverse, j'ai une collectionneuse qui est passée et qui m'a acheté plusieurs œuvres. Qui, elle justement, était très intéressée par ma démarche et qui n'a pas regardé le travail des autres. Donc, c'est, c'est, voilà c'est très ...

Aurélie : C'est propre à chacun.

Guillaume : Oui, c'est ça.

Aurélie : Ça peut aider comme ça peut freiner, comme ça peut ne pas forcément être nécessaire.

Guillaume : Mais je dois avouer que je n'ai pas vraiment de regrets de ne pas avoir fait l'école d'art. J'aurais peut-être bien aimé avoir étudié autre chose, genre la philosophie ou la sociologie. Mais des études d'art à proprement parler, non, je ne suis pas sûr de ne pas les avoir fait aussi.

Aurélie : D'accord. Mais vous estimez quand même avoir un petit peu plus de mal que ces gens-là pour pouvoir percer dans le milieu ?

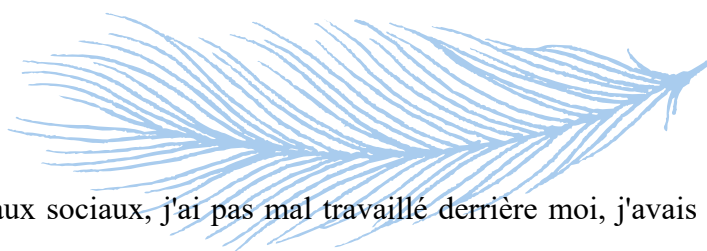
Guillaume : Oui, ça oui, ça c'est sûr. En tout cas, au départ, surtout que je partais de zéro avec absolument, vraiment aucun piston, aucune connaissance de près ou de loin qui travaille dans une galerie ou quoi que ce soit donc.

Aurélie : D'accord, vous avez vraiment dû vous créer un réseau pour développer votre carrière ?

Guillaume : Oui, après, j'ai eu un pôle au début, j'ai fait l'une ou l'autre rencontre qui ont fait que ça a bien progressé au début.

Aurélie ; Qu'est-ce que vous avez fait ? Vous avez été vers des galeries physiques, des galeries virtuelles, vous avez joué sur les réseaux sociaux. Vous avez fait quoi ?





Guillaume : Réseaux sociaux, j'ai pas mal travaillé derrière moi, j'avais beaucoup à montrer. J'ai fait, oui j'ai fait pas mal d'expos. Je ne sais pas, ça c'est un truc un peu difficile à expliquer, mais c'est. Il y a aussi un peu l'engouement du début et donc tout paraît possible et donc il n'y a pas de... Je n'avais pas tellement de barrière, je prenais un peu tout ce qui venait comme expo, etc. Ce que je ne ferais plus maintenant. Mais donc ce qui m'a permis beaucoup de montrer mon travail et de.... Je ressentais autour de moi, un certain ...et je l'avais aussi moi, un certain enthousiasme.

Aurélie : D'accord.

Guillaume : Je ne dis pas qu'il y a plus d'enthousiasme maintenant, mais disons que ça a changé de dynamique.

Aurélie : Qu'est-ce que vous conseilleriez à un artiste amateur, lui qui souhaite être reconnu et devenir professionnel, qu'est-ce que vous lui conseilleriez de faire ?

Guillaume : Un artiste amateur, ça veut dire quelqu'un qui ne...

Aurélie : Qui n'a pas encore été remarqué dans le milieu par des galeries, qui n'est pas vraiment encore ancré dans le parcours professionnel, remarqué par qui que ce soit, en tous cas pour le moment. Qu'est-ce que vous lui conseilleriez ?

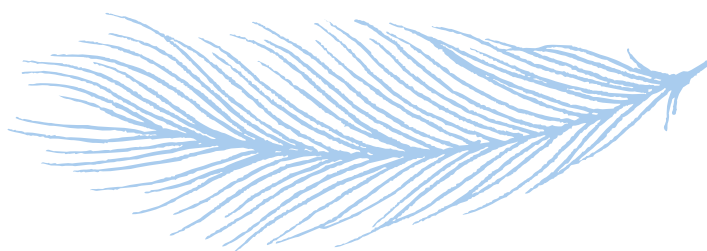
Guillaume : Ça, par exemple, c'est compliqué parce que je ne m'estime pas tellement légitime pour. Mais je vais quand même répondre. Mais ...Je conseillerais de... En fait, souvent, on conseille aux gens, je pense de... Quel que soit le métier, un peu de tester une idée, et si ça marche, d'y aller à fond. Et je pense que la démarche artistique, en fait, il faut faire l'inverse. Il faut y aller à fond et il faut rester à fond quoi.

Aurélie : D'accord.

Guillaume : Et alors, moi, je crois aussi qu'il y a une chose qui est pas mal, c'est de ne pas dépendre de son art. Et de... Jamais de compromis, écouter les conseils, etc., mais jamais de compromis. Jamais privilégier ce qui se vend à ce qui est intéressant pour la démarche.

Aurélie : Garder son identité artistique, en fait, c'est ça que vous voulez dire ?





Guillaume : Oui, c'est ça.

Aurélie : D'accord.

Guillaume : Jamais commencer à se dire « Ah, ça, ça marche bien, je fonce là-dedans.

Aurélie : Vous avez déjà eu des commentaires négatifs, par exemple, par des critiques d'art ou des articles ?

Guillaume : Ah, des articles où je lisais quelque chose de négatif, non. En fait, c'est un problème aussi, parce que souvent, les gens qui viennent à des expos, soit ils sont très enthousiastes, ils communiquent, etc. Donc voilà. Soit il y a des échanges qui sont plus profonds, mais qui sont pas que du positif, fin qui sont pas là juste pour dire c'est bien. Donc c'est plus une discussion ça, c'est intéressant mais les commentaires un peu plus négatifs, un petit peu plus critiques, etc., pas souvent. Et en fait, ça manque parce que c'est ce qui fait aussi avancer.

Maintenant, ce que j'ai eu récemment, c'est quelqu'un qui, qui, fin avec qui je suis en contact et qui suit ce que je fais et qui, lui, me pousse vraiment dans mes retranchements mais...

Aurélie : D'accord.

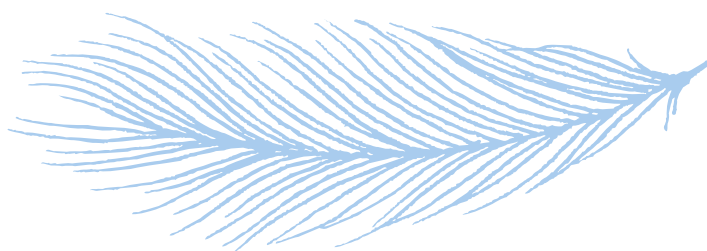
Guillaume : Mais c'est, c'est pas subir une critique, on va dire, sur les réseaux sociaux ou quoi que ce soit, ou dans des articles.

Aurélie : En tous cas, vous n'avez jamais eu de critique qui vous a même, aller jusqu'à freiner dans l'avancement de votre carrière, qui vous a un peu, comme on dit le terme, qui vous a un peu supprimé sur le marché de l'art.

Guillaume : Ah non, de toute façon, les marchés de l'art, je veux dire, je suis entré dans certaines collections, j'ai déjà vendu, j'ai déjà vendu, etc., même beaucoup, mais je ne sais pas si on va au marché de l'art à cet endroit-là quoi.

Aurélie : Vous êtes déjà coté en tant qu'artiste ? Vous avez déjà vendu aux enchères ?





Guillaume : Non,

Aurélie ; D'accord.

Guillaume : Et on m'a déconseillé de le faire parce que le faire trop tôt, c'est prendre le risque de se prendre une claque.

Aurélie : Oui, et puis on conseille souvent...

Guillaume : Au premier round et puis après

Aurélie : On conseille souvent que ce soit un galeriste qui vous présente. Comme vous parliez tantôt, par exemple, d'un galeriste qui signe un contrat avec vous et qui décide de vous élever. C'est souvent par ce biais-là que ça passe et que... ok

Guillaume : Oui, donc, il faut être prudent aussi.

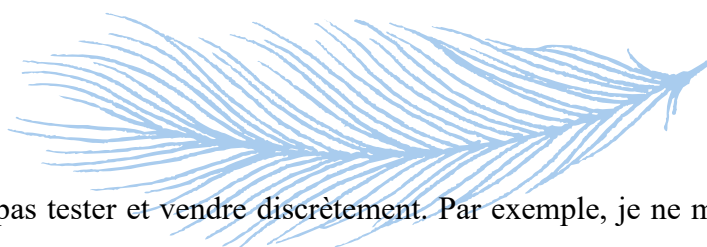
Aurélie : Au niveau prorata, au niveau de galeries virtuelles et galeries physiques, au niveau galeries physiques, vous en avez beaucoup ?

Guillaume : En fait, moi, j'ai pratiquement fait que des galeries physiques. Vous voulez dire des galeries avec lesquelles, genre je travaille de temps en temps.

Aurélie : Oui, Oui, mais je veux dire galeries physiques parce qu'il y a aussi galeries virtuelles comme Rise Art, par exemple, ou Singulart, qui sont des sites totalement virtuels. Mais il y a quand même une distinction, je vais dire, entre galeries virtuelles et galeries physiques. Est-ce que vous avez, vous êtes présent dans pas mal de galeries physiques et uniquement en Belgique ou à l'étranger aussi ?

Guillaume : Non, uniquement en Belgique. À Bruxelles, il y a une, deux, trois, quatre galeries avec lesquelles je travaille régulièrement. Et galeries virtuelles. Depuis cette année-ci, je me suis inscrit sur Rise il y a six mois. Mais bon, moi je ne crois pas du tout au virtuel, mais je me





suis dit pourquoi pas tester et vendre discrètement. Par exemple, je ne mets pas sur mon site web, etc. Je me dis un peu, pourquoi pas un peu écouler du stock. Ce n'est pas très heureux de parler comme ça, mais c'est quand même un peu de ça dont il s'agit.

Aurélie : Mais vous ne fondez pas votre validation, votre évolution de carrière là-dessus ?

Guillaume : Ah non, non, certainement pas, d'autant que voilà, j'ai quand même mis une trentaine d'œuvres, par exemple, sur Rise Art. J'ai eu une vente en six mois quoi, donc ce n'est pas non plus... Parce que je trouve qu'il y a souvent un peu de discours de : il faut être présent sur le truc et puis surtout avec le Covid, on disait c'est l'avènement des galeries virtuelles, etc. Absolument pas, fin, moi, je n'y crois pas du tout pour les raisons, voilà, dont on parlait tout à l'heure.

Et puis bon, j'ai l'impression que les gens qui ont de l'argent pour acheter de l'art, ils ont un peu de temps pour aller flâner en galerie. Et voilà. Les gens qui ont des moyens plus réduits, mais il ... L'œuvre que j'ai vendue, par exemple, il y a 3-4 mois, en ligne, ce n'était pas ultra cher pour une vente. Ce n'était pas très cher, c'était 600, je crois. Je ne comprends pas, moi, comment est-ce qu'on peut, en ligne, aller acheter quelque chose à 600 euros, une œuvre d'art, qu'on n'a pas vue physiquement, on n'a pas touché le papier. Je ne sais même pas si le rapport des couleurs est bon. En photo, donc je... moi... voilà j'étais content, mais je ne comprends pas comment on peut faire ça quoi. D'autant que ces galeries virtuelles demandent, enfin, à Elart, par exemple, c'est 42%.

Aurélie : 42% de commission.

Guillaume : Oui, donc c'est plus que ce que j'ai jamais pris en commission, auprès d'une galerie physique. Alors que le travail n'est pas le même quoi.

Aurélie : C'est sûr.

Guillaume : Donc, voilà. Mais sinon, j'ai aussi un petit truc avec une galerie qui est virtuelle aussi, à Amsterdam, qui elle vend, plutôt des affiches, des affiches originales, etc., de designers, etc. J'appréciais énormément ce qu'ils faisaient sur les réseaux. C'est la seule fois, en fait, où j'ai trouvé que sur les réseaux, et puis eux m'ont trouvé aussi, on se suit mutuellement, puis on





cause, etc. Ils ont pris quelques œuvres, qu'ils ont mis en ligne sur leur site, mais de nouveau, pour le moment, ça n'a rien donné. Donc je ne sais pas si c'est parce que le format ne convient pas pour la vente en ligne et que ça devrait être plus quelque chose de l'édition limitée ou quoi, je ne sais pas. En tout cas, je n'y croyais pas et l'expérience que j'ai...

Aurélie : ne rapporte rien

Guillaume : Donc voilà, peut-être que pour d'autres, ça marche très bien mais...

Aurélie : Oui, c'est sûr. Je pense que chacun a son parcours, c'est pas comme vous disiez tantôt, je pense qu'il y a une notion de réseau, mais aussi une notion de chance, de rencontrer la bonne personne au bon moment. Et parfois ça ...

Guillaume : Il y a des choses qui se prêtent mieux que d'autres, moi mon... J'ai beaucoup d'œuvres qui sont très, très détaillées. Partant, de moi, j'essaie d'ouvrir un peu mon travail, que ce soit moins, quelque chose de pattes de mouches un peu, mais qui ne se prête pas du tout à être vue en photo parce que en fait, c'est tellement petit que une photo complète ne donne rien. De fait, la vente virtuelle pour moi est compliquée parce que...

Aurélie : Elle ne met pas en valeur, justement là

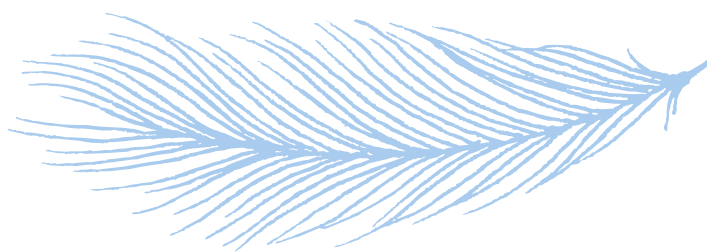
Guillaume : Mais parce que visuellement, c'est très compliqué de vendre ce que je fais en ligne.

Aurélie : Bien écoutez, je suis en train de révérifier les questions, je pense que vous avez répondu à tout.

Guillaume : Et bien tant mieux. Mais si jamais vous songez à (pardon) à d'autres choses, surtout n'hésitez pas. Et donc le thème de votre mémoire, c'est ?

Aurélie : La reconnaissance et la validation artistique. En fait par quoi un artiste est censé passer pour pouvoir prétendre à cette reconnaissance et cette validation, et de passer vraiment de l'artiste amateur à l'artiste professionnel.





Guillaume : Oui j'imagine que vous avez à jouer pas mal de

Aurélie : Oui, j'ai interrogé pas mal d'artistes qui se considèrent comme étant professionnels, bien sûr, pour pouvoir du coup répondre à ces questions. Parce que bon, il a d'abord fallu faire une approche plus historique et contextuelle de la situation pour voir à l'époque comment ça fonctionnait.

À l'époque, on était beaucoup dans l'académisation. Il était absolument nécessaire de passer par ce genre d'école pour pouvoir être considéré comme étant artiste. Et donc, étant dans une époque où l'on met de plus en plus en avant l'ère du numérique, je voulais savoir si ces critères étaient toujours d'actualité, si au contraire ils avaient bougé. Et c'est vrai qu'on se rend compte qu'au fur et à mesure, l'académisation n'est plus forcément importante. Elle est soulignée, comme vous disiez tantôt, parce que malgré tout, il reste un réseau, un noyau assez fermé qui permet, je vais dire, à ces personnes-là de quand même s'ancrer dans le milieu.

Mais la porte est ouverte quand même aux gens extérieurs à cette académisation. Mais on se rend compte que le numérique n'est pas forcément aussi important qu'on pourrait le croire dans l'ère dans laquelle on vit, de la technologie. Parce que comme justement vous le disiez tantôt et les autres artistes me l'ont confirmé, les galeries virtuelles sont bien, sont nécessaires, mais ne sont pas viables seules sans les galeries physiques. On voit vraiment une différence au niveau de la validation et de l'importance que ça peut donner au niveau de la carrière d'un artiste de ce qui en ressort d'une galerie physique par rapport à une galerie virtuelle.

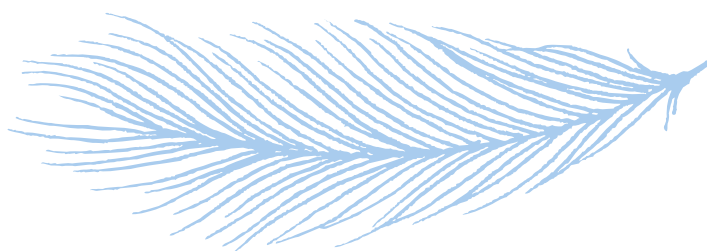
Guillaume : Oui, c'est ça, moi je vois. Je voyais vraiment plus la galerie virtuelle comme un moyen de...

Aurélie : d'exposition en plus.

Guillaume : Même pas, c'est plutôt un peu de vendre sur le côté, ce qui est à l'atelier, ce qui n'est pas prévu pour être exposé dans une exposition finie.

Aurélie ; Ce que j'ai vu aussi, c'est qu'au niveau des réseaux sociaux, les peintres ont tendance à utiliser Instagram, mais plus comme moyen de catalogue, que de levier, je vais dire, de reconnaissance au niveau du public et au niveau du marché.





Guillaume : Oui, c'est peut-être un peu un mélange des deux. Mais ce qu'il y a, c'est qu'Instagram, par exemple, moi, les gens qui sont dans mon entourage, de temps en temps, ils voient. Du coup, il n'y a pas du tout tant que ça des gens qui sont dans le milieu, etc. Parfois, les gens se disent, ah, mais voilà, tel nombre de followers.

Du coup, ça doit être bien, etc. De nouveau, c'est en fait qui suit... Oui la validation et la reconnaissance, en gros, ce n'est pas le nombre de followers, c'est, qui compose ces followers. C'est vrai qu'Instagram a une très bonne façon tout de même de tomber sur une page et de se faire... en même temps, c'est une manière de convaincre la personne qui clone sur le profil, c'est donner un aperçu très rapide

Aurélie : de votre identité artistique,

Guillaume : oui, c'est ça ;

Aurélie : C'est pour ça que je disais ça fait plus d'office de catalogue, aussi bien pour vos œuvres que pour votre inscription comme vous disiez tantôt dans une démarche artistique et aussi vous en tant qu'artiste.

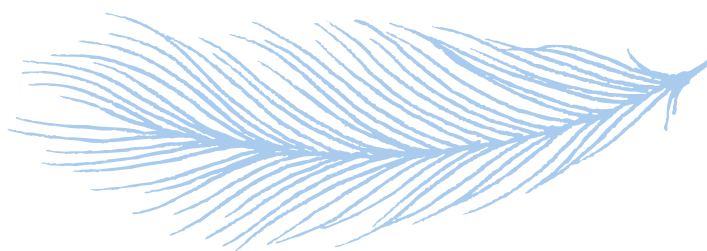
Guillaume : Oui, oui tout à fait, oui

Aurélie : Oui, oui, je me rends compte que c'est vraiment une action collective organisée de tout ça, donc le réseau, les institutions, les réseaux sociaux aussi, qui apportent quand même un plus, mais chacun séparément ne peut pas amener à cette reconnaissance. Ils doivent vraiment être liés l'un à l'autre pour pouvoir, pour pouvoir prétendre à ça.

Guillaume : Oui, exactement. C'est pour ça qu'il y a des artistes en fait qui sont un peu des artistes Instagram, qui sont très bons sur les réseaux sociaux et sur Instagram, etc., etc. Mais qui ne pourraient jamais percer dans une galerie un peu intéressante. Parfois, découvrir des artistes géniaux dans des... où il n'y a trois fois rien sur Instagram, c'est un peu dommage, ça ne permet pas d'aller voir en rentrant chez soi.

Aurélie : Il n'y a rien à faire, il faut les 2





Guillaume : Effectivement, il faut être un peu bon partout et c'est ça qui est compliqué

Aurélie : Mais c'est ça aussi que j'ai remarqué, c'est cette multifacette du rôle de l'artiste qui ne doit plus juste être artiste, mais qui doit devenir communicant, qui doit devenir entrepreneur, qui doit devenir professionnel du marketing, qui doit...

Guillaume : Il faut faire attention à tout moment de ne pas, de ne pas circuler trop dans l'un parce que du coup, ça va arriver à un moment de te dire : « Je communique n'importe comment, il faut que je mette plus de paquet là-dessus » Et puis, en fait de passer trop de temps à faire ça, alors que c'est pas du tout mon rôle et que c'est pas ce qui me rend heureux du tout de faire ça. Donc il faut faire attention à ne pas se voir juste comme communiquant ou comme vous disiez, comme entrepreneur, etc. Mais à faire tout et garder son identité en même temps

Aurélie : C'est vrai. Bien, voilà, écoutez, merci beaucoup. Je suis désolée de vous avoir dérangé un dimanche.

Guillaume : Non, pas de souci. C'était très intéressant, d'avoir, c'est toujours aussi un peu de manière de faire le point et de se poser des questions...

Aurélie : Oui, pas de souci, maintenant...

Guillaume: C'est pour ça quand j'ai les questions comme ça, généralement, je réponds.

Aurélie : J'ai eu l'occasion de rencontrer pas mal de galeries et pas mal d'artistes professionnels. Si vous voulez que je vous donne les contacts, si ça peut vous compléter votre réseau, il n'y a pas de souci, ce sera avec plaisir.

Guillaume: Ah je veux bien, si vous voyez un lien entre l'un et l'autre que vous avez interviewé, parce qu'avoir tous les contacts ça ...

Aurélie : Non tous les contacts ça n'est pas nécessaire, mais par exemple, il y a une galerie qui, je pense, pourrait vous intéresser et qui, lui, est vraiment du genre à vouloir trouver la personne,





je vais dire, qui peut aider. Lui, il veut vraiment poursuivre la personne pour la faire évoluer professionnellement. Et je vais dire, il s'occupe quand même de pas mal d'artistes qui ont une belle carrière internationale. Écoutez, si ça peut vous aider, pourquoi pas ?

Guillaume : Il s'appelle comment ?

Aurélie : Il s'appelle Benoît Demortier et il s'occupe de la galerie Thanks Galerie à Mons.

Guillaume : Ah oui, j'ai déjà entendu parler.

Aurélie : Et franchement, le monsieur est très impliqué. Il a notamment travaillé sur la carrière de ; je connais son nom mais je ne connais plus son prénom, c'est Bernier. Je pense que c'est Pascal. Pascal Bernier qui est un artiste de Bruxelles, qui lui est pas mal connu aussi dans le domaine et qui lui a une belle carrière quand même aussi. Je vais dire, lui s'est carrément exposé dans des galeries aux États-Unis, aux Japon, en Allemagne, en Italie. Il a pas mal de catalogues à son actif aussi. Donc, parce que c'est intéressant aussi d'être publié, d'être édité. Au niveau du CV d'un artiste, ça appuie aussi votre légitimité d'avoir un catalogue. Donc si ça peut vous aider, si vous voulez, je vous enverrai les contacts.

Guillaume : Oui, vas-y, oui, c'est gentil. Vous avez mon mail, je crois ?

Aurélie : Non, je n'ai pas votre mail, je vous avais eu par...

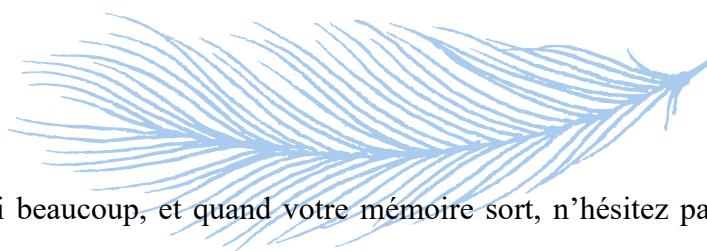
Guillaume: Je vais vous renvoyer mon mail par WhatsApp.

Aurélie : Parce que je l'avais fait par le formulaire de contact sur la galerie. OK Vous m'envoyez votre adresse mail et je vous enverrai les contacts que j'ai eu le plaisir d'interroger. Ça va ?

Guillaume : Ça va, c'est bien gentil en tout cas.

Aurélie : Je vous souhaite une bonne continuation. En tout cas, bon courage.





Guillaume : Merci beaucoup, et quand votre mémoire sort, n'hésitez pas à me l'envoyer en version, en PDF

Aurélié : Je vous l'enverrai. Pas de souci, avec plaisir. Merci beaucoup. Bon dimanche, au revoir. Merci, au revoir.

ANNEXE N°11 – PASCAL COURCELLES

Titre : Retranscription de l'entretien avec Pascal Courcelles

Date de l'entretien : 07/05/2025

Durée : 1H10 minutes

Lieu : Conversation téléphonique - 0486 34 80 04

Statut du participant : Artiste peintre

Note éthique : L'entretien a été retranscrit avec l'accord du participant.

Pascal : Allô ?

Aurélié : Monsieur Courcelles, bonjour, c'est Aurélié. Je vous téléphone concernant l'entretien pour mes recherches, pour mon mémoire.

Pascal : Oui, oui, oui excusez moi

Aurélié : Ça va, je vous dérange pas ?

Pascal : : Écoute, je vous écoute.





Aurélie : Alors, je ne sais pas si finalement je vous avais envoyé la grille d'entretien pour que vous puissiez vous familiariser avec les questions.

Pascal : Non

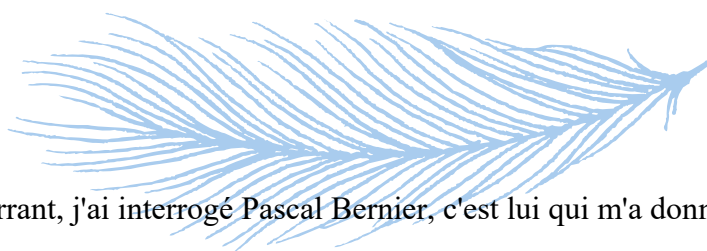
Aurélie : Non, c'est pas grave. Écoutez, on va faire ça ensemble. Donc, je vais vous demander de vous présenter brièvement et de décrire votre parcours artistique

Pascal : Alors voilà, je suis né en 1956. Je vais prendre un siège... Donc, j'ai 69 ans, j'ai fait mes études primaires évidemment, puis après j'ai été au collège St Pierre à Uccle où j'ai fait mes gréco latine jusqu' en... jusqu'à 15,16 ans, ensuite j'ai été à Saint-Luc à Tournai de 1973 à 1975, enfin c'est peut être 1972 je ne sais plus, en tout cas j'ai fait 3 ans là-bas. Donc là j'ai fait mes humanités artistiques, qu'à l'époque on appelait ART DECO, les art décoratifs... maintenant je crois que ça s'appelle art plastiques...euh...ensuite j'ai été à Saint-Luc à Tournai... Ah, pardon, à Bruxelles, où j'ai, de 75 à 79, j'ai fait mes études de peinture donc à Saint-Luc avec M. Carlier, Pierre Carlier, Marc Tuéry, qui est une peintre célèbre, et Thierry Deduve, qui est aux États-Unis, mais qui est un écrivain, qui était prof d'esthétique, qui est le fils du professeur Deduve, le prix Nobel. Et puis ben j'ai, évidemment on ne m'attendait pas comme artiste donc, je me suis engagé...j'étais engagé comme éducateur de nuit, donc interne. J'ai travaillé neuf ans pour avoir quand même un minimum parce que je n'avais pas droit au chômage. Je ne sais pas pourquoi. J'ai jamais eu droit au chômage.

Aurélie : Ah bon

Pascal : Donc, mais oui, je ne sais pas. Fin bref, j'ai pendant ces neuf années où je travaillais la nuit, je peignais le jour. Et j'ai commencé à travailler avec certaines galeries comme X+ plus à Ixelles et puis j'ai fait le prix de la jeune peinture où j'étais lauréat, enfin un des... enfin on était 8 à l'époque avec un artiste qui s'appelait Michel Frère qui était un ami et qui était juste exposé à côté de moi au Palais des Beaux-Arts. Ce qui m'a amené à avoir d'autres relations avec des amis artistes à l'époque où on se connaissait tous de vue. Nous n'étions pas beaucoup à Bruxelles. Alors j'avais loué un atelier avec Pascal Bernier, Michel Frère et je ne sais plus qui était encore là. Si, quelqu'un qui a été pris à la Biennale de Venise. C'est Jean-François Octave.





Aurélie : C'est marrant, j'ai interrogé Pascal Bernier, c'est lui qui m'a donné votre nom.

Pascal : Ah oui, d'accord. C'était une chouette d'aventure, donc on a loué, à l'époque ça se louait pour rien, des espaces de plusieurs centaines de mètres carrés, donc on a travaillé là. Et puis tout doucement, j'ai rencontré...D'abord, j'ai eu une expo à la galerie Damaskin, qui est la première expo où j'ai gagné ma vie. Ça tombait bien parce que mon fils est né le lendemain du vernissage. Ça m'a permis de faire une salle de bain un peu, un peu, un peu hygiénique, disons. Parce qu'on campait un peu dans un endroit sympa, mais il fallait tout rénover et on n'avait pas d'argent. Mais bon, là, j'ai fait à l'époque, je me rappelle que j'avais fait 500 000 francs belges de vente.

Aurélie : Quand même, allez !

Pascal : Ce qui était pour l'époque, c'était une somme. Oui,

Aurélie : C'était énorme.

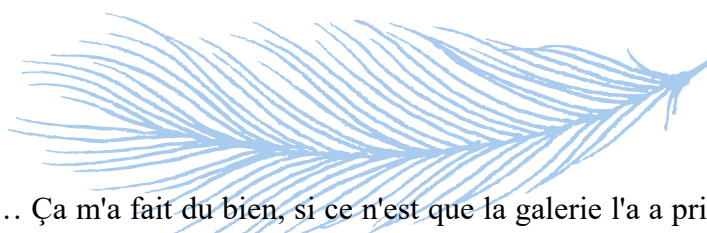
Pascal : Mais la galerie prenait 50%. Et la mauvaise surprise, c'est que comme je n'avais pas droit au chômage et que je devais acheter mes peintures, ils me donnaient une certaine somme qui était dérisoire. Je crois que c'était 12 000 francs belges à l'époque pour acheter mes peintures. Et en fait, ils ont demandé le remboursement. Donc, je me suis retrouvé en fin de, en fin de parcours, avec ces 500 000 francs belges où j'avais, grosso modo, j'avais gagné 80 000 francs, ce qui n'était pas beaucoup parce qu'à l'époque, on devait faire une exclusivité sur les galeries. Donc, on était obligé de travailler uniquement avec une galerie. Mais l'expo suivante, c'était dans 2 ans.

Aurélie : Donc pendant 2 ans...

Pascal : Donc, la somme gagnée, ce n'était pas assez quoi.

Pascal : Et donc, 2 ans après j'ai quand même fait une expo ou j'ai fait un million de francs belge, mais là rebelotte, ils m'ont demandé le remboursement de leur truc quoi, mais par contre, l'état, la communauté française a acheté un tableau pendant l'expo. Donc ça, ça m'a donné un





petit peu aussi du... Ça m'a fait du bien, si ce n'est que la galerie l'a a pris 60%, je ne sais pas pourquoi d'ailleurs, elle prenait 60% au lieu des 50% habituels. Et puis, il y a eu des retentissements pour cette exposition, la galerie Damaskin, et j'ai été contacté par la galerie Velge et Noirhomme, qui était rue de la Régence, et qui m'ont fait des promesses d'exposition et d'aller dans toutes les foires. Et comme j'étais très naïf, je les ai crus. Mais du coup j'ai été chez eux quand même, ils se sont disputés l'un avec l'autre, au lieu de fonctionner ensemble, voilà. Donc ils ont voulu de nouveau travailler sur cette idée qui correspond à une idée d'exclusivité et donc j'ai travaillé avec, Velge et Noirhomme, j'ai fait 2 expositions qui ont bien marché aussi.

J'ai oublié de dire qu'à ma deuxième expo chez Damaskin, c'est ma fille qui est née quoi. Donc, je faisais une expo et je faisais un bébé. J'étais très content donc la famille s'agrandissait et donc je suis devenu un peintre, mais en même temps un papa et c'était très stimulant. J'ai un collectionneur qui, c'est un ami qui m'a prêté un espace gratuitement dans un quartier un peu difficile qui est Clémenceau. Pour l'instant, on entend qu'il y a beaucoup de fusillades.

C'était déjà un quartier un peu comme ça. Mais là je suis resté 10 ans, et au début ça a été difficile pour moi mais, finalement j'ai fait participer les jeunes qui étaient là.

Disons que quand j'arrivais avec ma camionnette, je leur demandais de m'aider à transporter les tableaux. Et ensuite, je faisais un tour de l'atelier et je leur donnais un petit paysage. Et après, bon ben tout le monde m'appelait Picasso dans le coin, mais c'était merveilleux à la fin, parce que c'était eux qui gardaient ma camionnette quoi, donc...

Ils m'ont dit : « Pascal, tu dois faire attention, parce que t'as encore oublié de fermer ta camionnette et on a dû rester là toute la journée. » Donc comme quoi il y a des situations qui peuvent se renverser et quoi dire d'autre, donc oui ...

Donc, j'étais à la galerie Velge et Noirhomme. Mais alors, avec les bons résultats qu'on avait eus, moi et ils ont aussi travaillé avec Michel Frère et d'autres artistes belges. Ils ont décidé de passer, suite à un voyage aux États-Unis, à faire que des artistes américains parce que les américains avaient, c'était ça l'explication, un zéro en plus à tous leurs chiffres. Alors, évidemment, on ne pouvait pas, on ne pouvait pas

Aurélié : combattre ça,

Pascal : combattre ça, se comparer aux Américains à New York, c'était pas possible. Donc j'ai cherché autre chose, voyant que ça se délitait, tout le monde partait.





Et donc, à Art-Bruxelles, j'ai rencontré la galerie Fred Lanzenberg. J'ai été présenté de nouveau par cet ami collectionneur qui s'appelle Bernard Droulez. Et puis, Fred Lanzenberg m'a demandé s'il pouvait venir voir mon atelier. Il est venu une fois, il n'a pas pris de décision. Il m'a dit que ça n'allait pas aussi vite chez lui. Il est revenu une deuxième fois, toujours pas de décision. Mais bon... le courant passait, mais bon il n'avait pas de décision. Et puis, le Centre culturel de Namur m'a demandé une expo. Et j'ai fait, avec ce que j'avais dans l'atelier, j'ai fait une exposition là-bas. J'ai tout installé moi-même et il est venu voir avec sa femme. C'est sa femme, Anabela, qui l'a amenée voir cette exposition à Namur. Et il m'a dit : « Ah, l'expo est magnifique, mais ne me dis pas que ce qui est ici, c'est ce que j'ai vu dans ton atelier deux fois ? » Et je dis : « Ben oui, qu'est-ce que tu veux, je ne vais pas inventer les tableaux comme ça en un mois ». Et il me dit : « Mais excuse-moi mais dans tout ce bordel de ton atelier, je voyais rien du tout quoi, tout était mélangé »

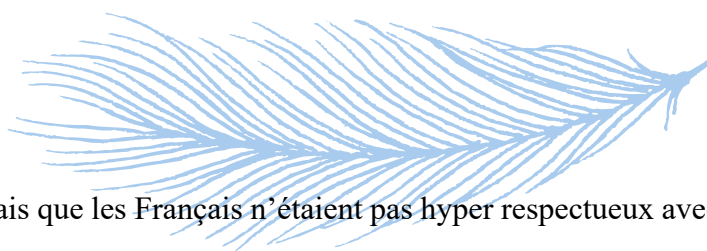
Et donc, il dit, voilà : « Je te propose une expo. » Et donc, j'ai travaillé avec lui presque 20 ans. La première expo était extraordinaire. Et bon, évidemment, j'ai dû être indépendant, donc, j'ai été indépendant, déjà à partir de la Galerie Noirhomme. Si ce n'est que comme il prenait un énorme pourcentage, je crois que c'était encore plus. Je crois que c'était 70 %. Je vendais bien, mais je n'y arrivais pas parce que quand la galerie prend 50 % ou 70 %, et qu'il faut encore donner sur notre 30 % la moitié à l'État, pratiquement on ne s'en sort pas du tout, surtout quand on a des enfants.

Aurélien Oui je me doute

Pascal : Donc, c'était, c'était très dur, mais avec Lanzenberg il vendait bien, donc j'arrivais juste à mettre la barque à flot. Et donc, voilà, j'ai fonctionné comme ça avec lui pendant très longtemps. Il est mort du Covid. On préparait une expo, mais il avait de l'emphysème, il avait presque 90 ans. Et donc, voilà, l'histoire en Belgique s'est arrêtée.

Mais elle avait fait des petits puisque j'avais entre temps, donc sur ces 20 ans, j'ai eu une galerie en Flandre qui s'appelle je vais le dire en Flamand Negen. Negen qui veut dire en français 9. 9. L'idée c'est que la perfection n'existe pas et donc c'est 9. 9 pour dire qu'on s'approche de la perfection. Bon c'est un peu, c'est un peu présomptueux, mais enfin c'est voilà, c'est le titre de la galerie. Et puis, j'ai une autre galerie en Flandre, à Wetteren et puis j'ai eu une galerie ou deux à Paris où je ne suis pas resté. Enfin j'ai fait quelques expos à Paris mais je suis pas resté





parce que je trouvais que les Français n'étaient pas hyper respectueux avec nous et donc quand le rapport n'est pas...

Aurélie : Amical

Pascal : Amical, je reste pas, si on ne répond pas au téléphone, une fois, deux fois, trois fois, quatre fois, fin, si vous n'êtes pas bien traité, il ne faut pas rester. Et donc, maintenant, j'ai une galerie adorable à Paris qui s'appelle la Galerie Prouté, qui était la galerie de Soulages Mathieu et je ne sais plus qui encore. Oui, oui, oui. Eugène Leroy. Donc c'est une galerie abstraite mais matiériste et là, vraiment, les gens adorables ... Je suis toujours dans cette galerie d'ailleurs. Et puis j'ai été aussi contacté par une autre galerie en France qui est la Galerie Thierry Bertrand où là on a aussi très bien vendu. C'était très chouette, si ce n'est que les Français, ce n'est pas les Belges, c'est un peu plus lent à payer. Bon ça, il ne faut pas dire, mais c'est plus compliqué... C'est plus clean avec les, avec les Belges et les Hollandais, j'ai oublié de dire ; J'ai été présenté à une galerie en Hollande où j'ai fonctionné aussi pendant 15 ans si ce n'est que maintenant, ils ont pris leur retraite.

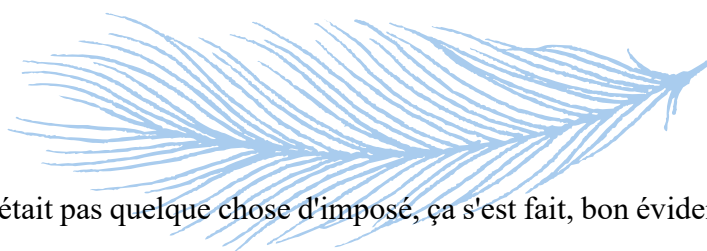
C'était à ... c'était à quelle... oui c'était dans une ville pas très loin de Breda, Dordrecht, c'est ça, c'était la galerie. Dordrecht, c'était la galerie, oui.

Aurélie : Vous disiez tantôt que donc à l'époque, les galeries fonctionnaient plus par exclusivité. C'est à partir de quelle année que vous avez pu fonctionner avec plusieurs galeries en même temps ?

Pascal : Alors, avec Lanzenberg, c'était plus relax, parce que lui disait : « bon, je sais bien que je ne peux pas te faire vivre uniquement ; donc sur mon secteur, c'est à dire sur le secteur de Bruxelles, c'est moi, ça peut pas être un autre. Mais sur les autres villes, tu peux y aller parce que les Bruxellois, ils voudront jamais aller à Gand, les Anversois, ils ne vont pas venir à Bruxelles, les Hollandais... »

Aurélie : D'accord. Donc, c'était un choix de la galerie, en fait, ce n'était pas quelque chose d'imposé.





Pascal : Non, ce n'était pas quelque chose d'imposé, ça s'est fait, bon évidemment, quand j'avais une expo à Paris, on savait bien que personne, aucun Parisien ne viendrait à Bruxelles, même si ça revient une fois ou deux pour l'une ou l'autre personne. Mais grosso modo, une expo qu'on montre à une heure ou deux heures de route ou plus, si vous la faites à Bruxelles et qu'après vous la montrez à Lille, personne ne l'a vue à Lille.

Aurélie : C'est vrai, oui.

Pascal : Donc, c'est, c'est, c'est bien quoi, Fin c'est comme un, c'est comme un film, on peut le montrer à (dis ça suffit toi en parlant à son chien) donc oui c'est ça, c'est comme un film on peut le montrer dans différents pays, chaque pays n'a pas vu le film dans sa langue originale.

Aurélie : Non, c'est sûr. Je suppose qu'il y a une logique, quelque part, géographique, pour dire de ne pas donner de redondance de votre exposition à des lieux très, très rapprochés. Même pour vous, ça ne sert à rien.

Pascal : Oui, c'est ça. Maintenant, quand on est très connu, comme certains artistes flamands, comme Yann Fabre, ou d'autres, Ben ceux-là, ils peuvent tout se permettre, puisque leurs prix sont tellement élevés que plus personne ne discute. Ça c'est le... c'est la force de l'argent. Les gens qui sont à 200 000 euros, c'est eux qui décident, ou même parfois plus, c'est eux qui décident qui peut vendre le travail et souvent c'est à plusieurs endroits dans la même ville.

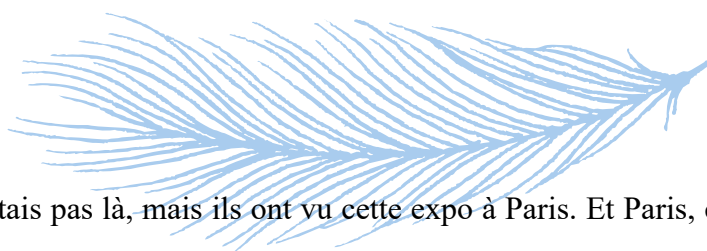
Aurélie : Oui

Pascal : Curieusement, ça ne pose plus de problèmes ; C'est parce que c'est, oui, voilà, c'est l'argent qui décide.

Aurélie : Oui, c'est plus l'œuvre, c'est le nom, finalement.

Pascal : Oui, voilà, c'est ça, c'est la notoriété ; et bon voilà, tout dernièrement, il y a une galerie à Porto qui a vu mon expo à Paris. Ils sont venus ici en avion, fin à Charleroi et puis, ils sont venus voir les tableaux. Ils ont choisi 12 tableaux et ces tableaux sont partis. Et ça, c'est parce





que...Donc, je n'étais pas là, mais ils ont vu cette expo à Paris. Et Paris, c'est quand même un mot magique.

Aurélie : Oui

Pascal : Voilà, il y a des mots magiques dans l'art comme dans la... comme Paris.

Aurélie : Je me doute.

Pascal : Maintenant, voilà...Et puis, j'ai eu tout récemment aussi la visite d'une association qui s'occupe de promouvoir l'art belge en Chine. Et donc, eux, ils ont pris 11 tableaux et... Ah oui, j'avais d'abord fait avec eux des gravures, une dizaine de gravures qui sont parties. Et ça ça m'a amené les tableaux, c'est toujours des choses qui enchaînent d'autres choses

Bon, si ce n'est que ce n'est pas si rapide, puisque j'ai quand même 69 ans et 52 ans de peinture derrière moi.

Donc, il y a quand même une notoriété qui vient de l'expérience et du nombre d'expos. J'ai calculé rapidement, je crois que j'ai fait 350 expos

Aurélie : Ah quand même.

Pascal : Je n'ai pas vérifié, sans doute un peu plus parce qu'on a...

Aurélie : Vous diriez qu'il y a aussi une notion de temporalité et de pérennité dans le milieu qui appuie votre légitimité en tant qu'artiste.

Pascal : Oui, ça oui. Mais j'ai aussi une autre maxime personnelle, c'est qu'il faut faire en sorte que l'œuvre soit suffisamment forte. Moi, je viens d'un milieu social très faible parce que je viens d'une famille qui a quitté le Congo dans les années 61. Papa est mort assez vite après. Il était journaliste.

Et donc, on était neuf enfants parce que ma mère a adopté une petite fille là-bas. Et donc, on s'est retrouvés dans un quartier social à Bruxelles. Et donc, je ne connais personne, en fait. Je ne connaissais personne. Je n'avais... J'avais très peu de moyens. Quand j'ai fait mes études à





Saint-Luc ...Je faisais du collage, je faisais de la peinture, mais je faisais du collage parce que ça c'était gratuit le papier Donc, il y a aussi une question de moyens. Et les premières expos, la première chose à faire quand on vend, quand on est jeune artiste, c'est acheter sa couleur. Et ses toiles, parce que c'est bien de vendre des toiles, mais après, il faut les remplacer.

Aurélie : C'est vrai.

Pascal : Et voilà, donc il y a aussi tout ce principe d'avoir un travail de qualité, parce que quand on n'a personne derrière soi, il faut vraiment se démarquer par...

Aurélie : Par une originalité en fait

Pascal : Oui une originalité mais une vraie qualité de travail. Moi, je vis avec mes tableaux, et ma famille me donne souvent son avis sur les tableaux. Parfois, c'est vraiment non, parce que si c'est invivable, ça ne sert à rien de... Voilà il faut transmettre de la joie, il faut transmettre une énergie positive. On peut parler évidemment des horreurs du monde, mais ça, il suffit d'allumer la télé ou la radio et on en a toutes les demi-heures.

Aurélie : Est-ce que pour autant, il faut l'avoir exposé sur ses murs ? Ça, c'est une autre...

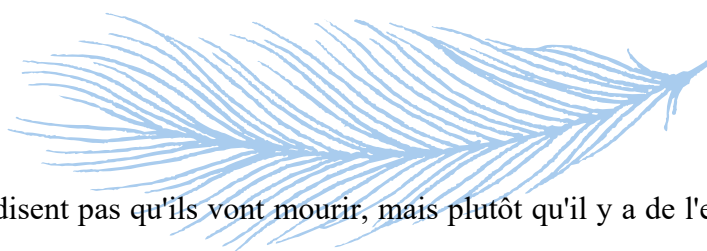
Pascal : Oui, ça, c'est autre chose. Peut-être dans un musée, dans un truc commémoratif. Bon, maintenant, je dois dire, c'est la première fois que je travaille le noir pour l'instant je ne sais pas si c'est parce qu'on est dans une période très noire, mais non en fait c'est un ami, fin c'est cet ami graveur qui m'a dit, mais ce serait intéressant que tu travailles les noires.

Et sur cette petite phrase je me suis lancé, et en fait c'est super chouette. Mais voilà moi je suis plutôt dans la couleur, parce que

Aurélie : Oui j'ai vu

Pascal : j'adore la couleur et la joie que ça procure il y a d'ailleurs ici tout près l'hôpital Saint-Pierre à Ottignies , Louvain la Neuve, et le médecin en chef, le directeur, a dû me voir pour me dire qu'il trouvait que c'était un travail qui qui donnait une énergie tellement positive qu'ils voulaient en mettre partout dans l'hôpital pour que les patients, quand ils viennent avec leur





souffrance, ne se disent pas qu'ils vont mourir, mais plutôt qu'il y a de l'espoir et qu'on est ici pour guérir et pas pour souffrir ou mourir. C'est bien. Et c'est vrai, ça marche. C'est vraiment un super concept, c'est de mettre de l'art dans des hôpitaux et dans des lieux de soins. Parce que ça soigne.

Aurélie : C'est vrai. Aussi bien celui qui peint que celui qui regarde la peinture...

Pascal : Absolument. C'est pourquoi il faut transmettre cette énergie. Il faut avoir une exigence sur son travail et ne pas croire que le lecteur est incompetent et que nous on est des incompris, mais de se dire que c'est pour ça qu'un des systèmes de mon travail, c'était peut-être parce que j'étais pauvre aussi. Mais quand les toiles revenaient, je repeignais au-dessus parce que les toiles où il n'y avait aucune accroche, il n'y avait pas de réaction, je me disais que j'avais raté la communication. Or, tous les grands tableaux dans le monde, ils ont un effet immédiat. Tous ces grands chefs-d'œuvre, on les voit, on a ce qu'on appelle le coup de cœur. Et il faut agir sur le coup de cœur. Et moi, tous mes collectionneurs, c'est des gens qui ont un coup de cœur, et qui acceptent de se décharger d'une partie de leur argent pour mettre quelque chose au mur. Et ça c'est quand même un effort ...assez important ... pour le commun des mortels...

Et j'ai aussi une autre formule, c'est un peu social, mais lorsque les enfants viennent dans l'atelier, ils reçoivent tous un dessin, ils peuvent choisir, il y a un grand nombre de dessins. Et je le fais : « On me dit, mais pourquoi tu donnes des dessins ? » Je dis : « Mais non, d'abord, un enfant n'a pas d'argent. » Et deuxièmement, c'est l'idée de commencer sa collection, d'avoir un dessin, un artiste, un dessin unique.

Et j'ai vu l'effet que ça fait. Il y a même des jeunes qui sont revenus plus âgés et qui ont commencé une collection de dessins. Parce que ça ne coûte pas très cher un dessin.

Aurélie : Bah, oui, et puis c'est asseoir ses goûts aussi, c'est vrai que c'est important.

Pascal : Oui, oui, voilà, il faut commencer très jeune, il faut amener les bébés. Ma fille a un bébé maintenant et je vois qu'il est complètement fasciné par les matières et les couleurs. Il est obnubilé par certains tableaux qu'elle a choisis qui sont chez elle. Et donc il n'a que 3 mois mais quand on le balade, il est toujours avec sa tête, avec ses yeux exorbités, occupé à regarder les matières ... pourtant y'a pas d'images...





C'est super intéressant de voir un petit être de trois mois à une fascination pour ça.

Aurélie : C'est vrai.

Pascal : Je ne sais pas ce que je peux vous raconter d'autre.

Aurélie : Je vais vous poser des questions plus particulières. Dans le parcours que vous venez de me donner, à partir de quand vous avez estimé devenir un artiste professionnel ?

Pascal : Je suis devenu un artiste professionnel. J'ai essayé deux fois. J'étais chez Damaskin à ce moment-là, donc j'étais encore jeune. Ma femme m'a dit, ce serait quand même bien que tu essaies de te trouver un métier un peu plus rassurant. Et donc, j'ai fait deux fois des présentations pour des places de professeurs, à Braine L'Alleud notamment. Où je terminais toujours dans les trois derniers, mais il y avait toujours un truc qui n'allait pas. Donc, par exemple, c'est devenu un ami, mais après, mais à Braine L'Alleud l'un des trois m'a dit : « Mais tu sais, la place, c'est pour moi, parce que ça devait être moi, le choix précédent. Et ici, les gens ont tellement rouspété que ce sera moi. » Et la deuxième fois, c'était pareil ; on connaissait. Le professeur a choisi. Finalement, je vais dire à ma femme : « Je suis là pour faire de la figuration », mais ça coûte cher de faire des dossiers, de transporter les tableaux, de payer des transporteurs. Et je ne fais plus que mon métier, qui est un vrai métier.

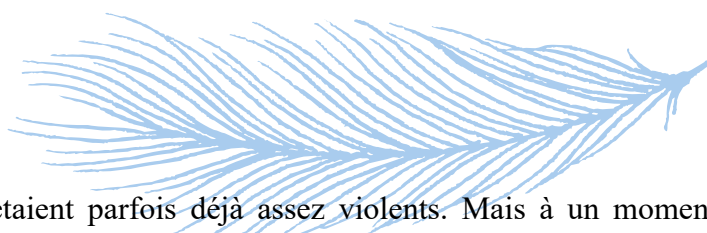
Aurélie : Donc vous estimeriez que le fait d'être professionnel, c'est parce que vous faites cette activité à plein temps.

Pascal : Oui, c'est ça.

Aurélie : C'est votre fonction principale.

Pascal : Oui. Oui, oui, tout à fait. Je fais ça tout le temps, en plein temps. Et j'ai abandonné le travail d'éducateur progressivement. Donc, vers la fin, j'ai fait mi-temps. Et puis, malheureusement, par mon ancienneté, je suis devenu chef éducateur. Je croyais que je perdais mon temps par rapport à ma carrière, mais en réalité, j'ai appris sur l'être humain en faisant des activités avec les...les...ce qu'on appelait des mongoles à l'époque, des trisomiques. ces





adolescents, qui étaient parfois déjà assez violents. Mais à un moment donné, ça c'est un moment crucial, je suis devenu professionnel parce qu'en quittant une nuit, j'ai pris un verre dans un restaurant. Et au bar, il y a un homme qui m'a parlé, qui m'a dit que lui, il était chef. Donc c'est un truc étoile je pense, donc et il m'a payé un whisky et il m'a dit mais qu'est-ce que tu fais ? Et j'ai dit bon ben voilà je suis artiste et je suis en mi-temps et euh... et il me dit : « tout ça c'est bullshit... » Quoi ? Et il m'a dit : « Mais non tu es complètement à côté de la plaque tu dois tout lâcher et faire que ça ! »

Aurélie : Ok

Pascal : Parce que tu ne peux pas être joueur de tennis numéro un si tu fais du tennis le dimanche et le samedi. Tu dois le faire à fond, tout le temps, du matin jusqu'au soir. Et tu vas devenir super. Et j'ai fait ça. Mais la première année, j'ai dû habiter avec ces handicapés qui étaient devenus adultes et qui avaient plus de 21 ans. Et en échange de mon travail, j'avais une partie du loyer qui était gratuite. Pas tout, malheureusement. Mais je suis tombé toujours... Moi, j'ai fait des chouettes rencontres. Le directeur m'a dit : « Voilà, ça fait un an que tu n'as pas payé ton loyer. » Mais oui ça fait un an que je gagnais pas un franc ...ben je vais prendre un tableau ou deux. Et donc, je payais comme ça. Et alors, l'autre. Événement magique. Dans mes premières expos à Ixelles, il y a eu une belle rencontre. Il y a un Japonais qui est rentré dans l'exposition et qui a aimé et qui a demandé si je pouvais aller au Japon un mois. Alors, je suis parti là-bas. Le problème, c'est que je n'avais pas d'argent sur place. Heureusement, ils ont vendu trois pièces et j'ai reçu une avance. Mais j'étais toujours démuni dans tous ces trucs. Et je suis retourné là-bas deux ans après parce qu'ils avaient envie d'avoir une autre expo. Et donc ça, c'était une expérience au niveau, j'allais dire presque, de la pensée, du changement de ma pensée sur un pays qui est complètement différent, qui est complètement ...comment dire... c'est pas l'inverse de nous-même mais peut-être ce qui arrivera à l'humanité à un moment, on sera tellement les uns sur les autres. Il y a des codes pour ne pas se toucher là-bas, on ne peut pas serrer la main. On peut laisser son sac dans le métro et si vous faites ça en maître, quand vous revenez, il est là. Et puis il y a aussi les temples qui m'ont très fort marqué la notion de nature. Et puis, je vais faire de nouveau un petit saut dans le temps. Quelques années plus tard, j'ai fait une autre rencontre. Ça, c'est pour parler de mon parcours à l'étranger. J'avais fait un échange avec des artistes qui habitaient en France. L'un était allemand, l'autre était polonaise. Et pour avoir une sculpture, j'avais dû donner deux peintures. Et un jour, je reçois un coup de fil de chez





eux, d'une dame. Qui me dit : « Voilà, je suis Alice Mogamgab, j'ai une galerie au Liban, j'ai vu vos tableaux ici, est-ce que je peux venir demain ? » Et elle est venue, effectivement, le lendemain, en taxi, de la gare du Midi, et elle m'a dit : « Voilà, je vous prend les tableaux ici, je les prends tous. » Et j'ai dit : « Ben non, ça ne va pas être possible, parce que l'exposition, c'est dans 15 jours, donc je ne peux pas vous les laisser. » « Alors voilà, je vous laisse finir. Ou bien je reviens dans un an. Ou bien vous venez sur place et vous travaillez sur place ? » Et bien sûr, j'ai dit oui. Et je n'ai pas très bien dormi parce qu'effectivement, on s'était envahi par les Syriens, l'armée syrienne qui était au Liban. À ce moment-là, quand je suis arrivé, il y avait des gens avec des mitraillettes et des soldats. Mais bon par coup de chance c'est le moment où les Syriens ont été expulsés donc voilà la ... Et les gens faisaient la fête. Et j'ai été accueilli comme un super bien parce que j'étais l'un des seuls Blancs touristes. Il n'y avait pas de touristes à l'époque parce que c'était trop dangereux. Et donc, voilà. Et donc, là, j'ai eu cette chance d'avoir cette galerie, de travailler avec Alice qui était une femme. Qui dans un milieu libanais, c'est très rare qu'une femme puisse diriger une galerie. Là aussi, j'ai eu de la chance que son mari s'était présenté à la présidence et donc il avait des relations. C'était des chrétiens. Et puis lui, sa femme a exigé qu'il arrête qui ne se présentent pas parce que tous les chrétiens étaient assassinés. Il y avait des attentats, des attentats... oui c'est un peu bizarre d'être dans cette ambiance...

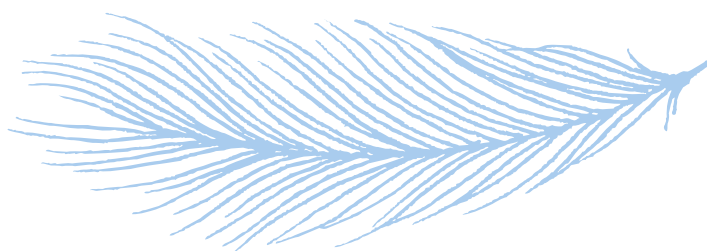
Aurélie : oui quand même

Pascal : Il y avait quand même des journalistes qui explosaient dans leur voiture. J'ai rencontré un dessinateur dont le père était un journaliste célèbre qui a été assassiné comme ça. Mais bon, voilà. Je n'avais pas trop le choix, en fait. Il fallait que je gagne ma vie. Et donc, ces rencontres ont fait que j'ai eu cette notoriété, puisque je travaille maintenant avec 8-9 galeries. Maintenant, le Liban, c'est foutu, parce qu'il y a les extrémistes du Hezbollah, etc. La politique se mêle parfois à notre travail, comme l'argent n'est plus disponible là-bas parce qu'il a été capturé par cette bande de mafieux qui sont au pouvoir. Les banques ont été vidées. Les gens ne peuvent plus atteindre leur compte. Donc là, il n'y a pas d'argent. On dirait qu'on ferait une expo demain, mais on ne s'est pas payé.

Aurélie : Oui, ça ne sert à rien.

Pascal : Moi, je le ferais bien, mais il faut quand même bien fonctionner.





Aurélie : Bien sûr.

Pascal : Et donc, voilà, c'était des points que j'avais oubliés. C'était ces belles rencontres. Comme si en doute maintenant on propose d'aller en Chine. Ben oui, il faut voir comment. Parce qu'on m'a dit qu'il fallait payer le ticket ...mais ça, je ne saurais pas payer le ticket parce que j'ai une petite pension d'indépendant de 1 000 euros. Donc avec ça, on ne sait pas payer un ticket pour la Chine.

Ou alors si on arrive, on n'a rien sur place. Et il faut quand même revenir. Surtout lorsque on a un petit fils adorable.

Aurélie : Vous m'expliquez que vous aviez eu quand même une formation académique en ayant été dans des écoles d'art. Est-ce que vous estimez que c'est obligatoire dans le processus de validation d'un artiste ? Et est-ce que ça a influencé aussi votre trajectoire ? Est-ce que ça a créé un réseau autour de vous ? Ça vous a aidé ?

Pascal : Alors, moi, je crois que c'est indispensable. C'est comme si on disait, bon, voilà, je veux devenir pianiste, mais je ne vais pas étudier. Alors oui, vous pouvez arriver à des choses, mais il y a quand même un apprentissage de la technique, de la perspective, et d'ailleurs pas uniquement de la technique picturale, puisqu'on avait des cours de musicologie. Et alors l'esprit s'ouvre aussi à d'autres variations. Par exemple, dans la musique, on a toutes sortes de variations et de possibilités qui ouvrent l'esprit. Maintenant, avoir quatre heures de croquis, ça aide pour apprendre le dessin. Il y a les proportions, il y a des tas de choses. Il y a le dessin d'analyse, mais il y a le dessin rapide. Il y a toutes sortes de techniques qu'il faut apprendre et c'est plus facile dans une école avec des professeurs qui connaissent la technique. Donc il y avait un cours d'illustration, comme ça... ça donne l'occasion aussi d'aller vers des choses, si quelqu'un veut faire des livres pour enfants, ou je ne sais pas moi, il y a tellement de possibilités. Mais au moins ce champ s'ouvre, parce que tout ça, il y a des codes, il y a des techniques, et il y a un historique dans l'histoire de l'art où on peut suivre aussi bien. Je ne sais pas, l'histoire des paysages.

Aurélie : Oui, l'évolution des courants.



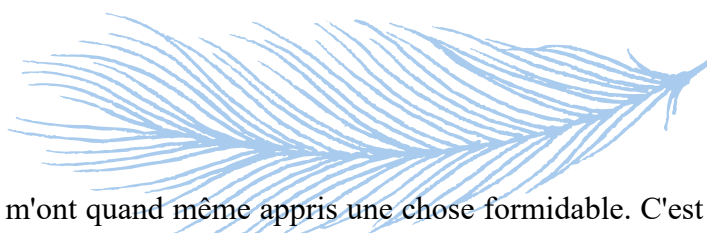


Pascal : L'évolution des courants... donc le cours d'histoire de l'art est extrêmement important ! et je connais des artistes qui ne connaissent pas leurs histoire de l'art et ça ... Je trouve que c'est quand même important de se confronter. C'est ce que nos profs disaient à Saint-Luc. On vous compare au meilleur. C'est-à-dire, va mettre votre travail à côté d'un Rembrandt ou à côté d'un Picasso. Il faut que ça tienne le coup. Ça donne le niveau. Sinon, on fait une tâche et on est content. Parfois, c'est un peu le problème de certains. Maintenant, la pratique de l'art, c'est libérateur. Il a une fonction de guérison intérieur personnel pour chacun mais en même temps comme on disait tout à l'heure, il faut passer par une école. Je connais des gens qui ne l'ont pas fait, mais alors ils ne savent pas dessiner. Ils n'ont pas cette formation académique que vous avez citée, qui est quand même une très bonne base. Les artistes de la Renaissance dessinaient de manière incroyablement ... Maintenant, si on fait des cours du soir, on va avoir aussi un certain niveau. C'est l'histoire de cet homme qui travaillait dans ce restaurant et qui était étoilé. Il faut faire une chose à fond, alors on arrive quand même à un résultat. Si on veut devenir le premier en pâtisserie, je crois qu'il faut rencontrer quand même des pâtisseries. Et des gens qui connaissent les produits et où sont les produits et comment fonctionnent les produits chimiquement, etc. Je crois qu'il faut accepter l'idée qu'on doit apprendre. D'ailleurs, on apprend toute sa vie.

Aurélien : C'est vrai. À l'école, comme ça, vous avez eu l'opportunité de vous créer un réseau. Comme vous disiez tantôt, vous avez quand même eu cours avec des personnages importants dans le milieu de l'art. Est-ce que ça a influencé votre parcours ? Ça vous a quand même aidé, ce réseau, dans votre parcours ?

Pascal : Non, pas du tout. Parce que j'étais en opposition avec mes profs. Parce que, bon, il y avait un prof qui m'aimait bien, mais il n'y avait pas, à l'époque, donc je suis sorti en 79, les profs n'aidaient pas les élèves, ils ne les mettaient pas dans le circuit. Je crois que ça a changé. Et de surcroît, moi, je suis arrivé à une période où les profs demandaient qu'on arrête la peinture, parce qu'à l'époque, ils croyaient que c'était fini. C'était un peu naïf, mais bon, à l'époque, il fallait faire des performances ou des installations. Donc, c'était l'art conceptuel qui arrivait et moi, j'étais vu comme un...un gars un peu rétrograde qui ne comprenait pas très bien ce qui se passait et qui voulait faire encore de la peinture. Donc j'ai dû recommencer ma dernière année parce qu'il voulait m'apprendre que l'art avait changé et que je m'obstinais à faire de la peinture. Donc ce n'est pas des gens qui m'ont aidé, ce n'est pas du tout des gens qui m'ont aidé, bien au





contraire, mais Ils m'ont quand même appris une chose formidable. C'est pour ça que j'ai écrit une lettre il n'y a pas longtemps à Thierry Deduve aux États-Unis pour lui dire qu'il m'avait beaucoup aidé, parce qu'il m'a aidé à défendre mon travail, à ce que j'étais moi-même. Oui, d'accord. Et donc, en fait, le combat qu'on a pour rester soi-même, c'est un combat pour sa propre dignité et c'est une merveilleuse expérience. Ce n'est pas facile. Le grand danger dans notre métier, c'est de devenir amer. Personne ne me comprend, personne ne me prend. Non, il faut vraiment se battre pour arriver à faire un boulot qui est tellement chouette que les gens le ressentent.

Aurélie : Gardez votre identité artistique.

Pascal : Oui. Il faut donner de l'amour et ça doit se voir dans le travail. Si ce n'est pas généreux, ça ne marche pas. Je comprends.

Aurélie : Vous avez quand même exposé dans pas mal de galeries différentes, dans des pays différents, qui du coup ont des critères et des normes esthétiques différentes. Est-ce qu'on vous a déjà demandé de vous adapter, d'adapter votre art à ces normes esthétiques et à leurs critères à eux ?

Pascal : Non, non, non jamais. Juste pour la Chine, on m'a dit pas de nul et pas de politique. Mais bon, Là, dans mon travail, il n'y a pas de nuit, il n'y a pas de politique. Et je sais qu'une fois au Liban, j

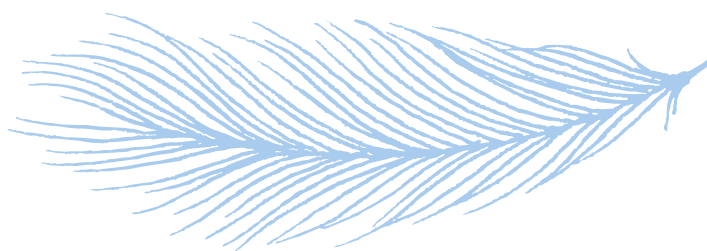
Et elle y a vu des croix. Et elle m'a dit, ça, ça ne passera pas chez les Arabes. Parce que tu as fait des croix. Je dis : » bon, est-ce que je dois changer ? » Elle me dit : « non, surtout pas. » J'ai toujours été hyper respecté à ce niveau-là. Je n'ai rien dû changer.

Aurélie : Qu'est-ce que vous estimez comme étant le plus important pour être reconnu comme artiste ?

Pascal : Qu'est-ce qu'il faut faire ? Qu'est-ce qui est le plus important ?

Aurélie : Pour être reconnu en tant qu'artiste, c'est quoi les passages obligés ?





Pascal : Grâce à la Galerie Lanzenberg, j'ai fait deux fois un one-man show à Art Bruxelles. J'ai fait aussi Art Paris. Je ne sais pas si j'ai fait la FIEC. Art Élysée. Être dans des foires, ça aide quand même très fort la reconnaissance par rapport au public.

Aurélie : D'accord.

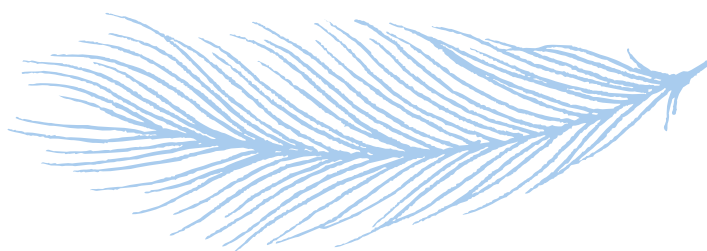
Pascal : Être dans une bonne galerie ça aide beaucoup c'est pour ça que j'ai accepté les sacrifices du 70%, parce qu'il faut accepter de perdre de l'argent pour avoir de la notoriété, et parce que quand on a de la notoriété, les prix augmentent aussi. J'ai une expression, une phrase qui dit, il n'y a pas de mauvais endroit, il n'y a que des bonnes expos. Donc on peut exposer dans des petits endroits. Mes premières expos, on a vidé un appartement et on a fait ça à trois. Et Baronian est venu, il y a des gens très bien qui sont venus. Mes deux autres copains avaient apparemment des adresses que je n'avais pas. Mais en tout cas, il y a des gens qui sont venus, mais en masse. Et ce n'était pas une galerie, c'était un appartement. Je crois que, pour le répéter, il n'y a pas de mauvais lieux, il n'y a que des bonnes expos. Il faut vraiment faire un bon travail et ça se voit.

Aurélie : Ce que vous disiez est intéressant parce que ça veut dire que l'importance du lieu est là, mais pas primordiale. Par contre, ce qui est intéressant, c'est les personnes qui sont venues. Le réseau qui a été créé tout autour et qui s'est déplacé, même si ce n'était pas une galerie.

Pascal : Oui, tout à fait. Maintenant, le réseau, moi à l'époque, j'avais un carnet, je mettais le nom de toutes ces personnes. Moi j'étais jeune, ces personnes étaient plus âgées ou avaient des moyens plus importants, donc ils avaient déjà un certain âge. Et donc toutes ces personnes ont disparu. Parce que moi, j'ai 69 ans, donc tout ce carnet, je l'ai balancé parce qu'il n'y a plus aucune adresse valable. En plus, à Bruxelles, tout le monde a déménagé avec la hausse des loyers. Et donc, je n'arrivais plus à retrouver les uns et les autres. En principe, c'est aussi le réseau des galeries qui fait que vous obtenez un réseau...et changer de galerie c'est changer de réseau, c'est plutôt accumuler des réseaux. C'est pour ça que l'exclusivité des galeries pour ... Je connais un artiste qui est allié chez sa galerie qui demande d'exclusivité. Pour moi, c'est stupide.

Aurélie : Oui, ça ne se fait plus aujourd'hui, normalement.





Pascal : Mais ça ne devrait plus. Mais là, apparemment, c'est une question d'ego. Il y a des galeries qui ne veulent que leurs artistes. Mais donc, cet artiste ne fera jamais une carrière internationale.

Aurélie : Oui, parce qu'il se cloisonne dans une seule et même représentation.

Pascal : Oui, voilà. Alors là, c'est Liège, il y a encore des choses, mais si c'est une petite ville comme Huy, où j'ai exposé d'ailleurs, ça ne va pas bouger.

Aurélie : C'est limitant en fait.

Pascal : Oui, c'est limitant. Il faut vraiment ouvrir. C'est pour ça que les réseaux sociaux, ça n'apporte pas un franc. On ne vend rien sur les réseaux sociaux. C'est plutôt eux qui vous vendent de la pub. Mais vous êtes quand même visible par des gens qui voient vos cartons d'invitation ou vos dates d'expo. Et donc, les gens viennent ou pas. Parce que parfois aussi, quand ils ont vu sur les réseaux sociaux, ils croient qu'ils ont tout vu. Alors qu'en fait, les tableaux sont toujours plus beaux en vrai.

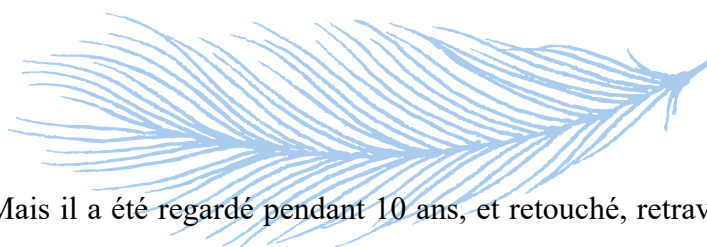
Aurélie : Surtout, ce que vous faites, c'est de la matière, c'est de la couleur. Donc, ça ne se rend pas du tout.

Pascal : Ah oui, non.

Aurélie : J'ai vu, franchement. D'ailleurs, j'aimerais bien venir à votre exposition parce que je suis sûr que ça ne rend pas du tout en vrai ce que ça donne sur les photos.

Pascal : Oui, c'est ça. Je connais des gens, des amis qui ont eu des copines qui ont refusé pendant 10 ans de venir. Et le jour où ils sont venus dans l'atelier, Ah, et alors c'était le « Ah, bon, c'est ça ! » Il pensait que c'était impressionniste, des petites touches. Mais non, il y a ce matérialisme qui provient de la superposition. Là, j'ai un tableau devant moi, il est emballé, il va partir dans quelques heures. Pour l'expo, justement. Il a 10 ans. Il n'a pas été peint pendant 10 ans tous les





jours, loin de là. Mais il a été regardé pendant 10 ans, et retouché, retravaillé. Parfois, il était bleu, il est devenu rouge. Ici, c'était un rouge qui est devenu bleu.

Aurélie : Donc, il y a une évolution même au niveau de la toile.

Pascal : Oui. C'est-à-dire que nous-mêmes, nous évoluons, nos corps évoluent, nous vieillissons, nous voyons nos enfants grandir. Tout ça intervient. Moi, quand j'ai rêvé de ce grand tableau qui s'appelle Montagne Assise, une nuit, j'ai rêvé de ma grand-mère et de mon grand-père. Et je me suis dit, mais ils sont là. Ils sont là dans le ciel. C'est un ciel de journée. C'est un ciel clair. Mais il y a des étoiles partout. Et je racontais ça à ma femme. Je dis, mais je devrais écrire un petit texte sur Montagne Assise pour dire qu'en fait, dans notre dans ce que nous faisons, il y a les anciens.

Aurélie : Oui, c'est vrai. C'est vrai, c'est important.

Pascal : On sort du sujet.

Aurélie : Non, mais je pense que malgré tout, et ça m'amène justement à ma prochaine question, je pense que malgré tout, l'évolution d'un artiste et aussi le message qu'il veut véhiculer dans ses toiles fait que son art évolue. Et que donc, vous ne peignez pas uniquement pour la délectation visuelle, mais aussi pour un message à donner. Et justement, ça m'amène à ça. J'ai eu un entretien avec un autre peintre qui, lui, me disait que de temps en temps, il voulait tester d'autres choses, mais que les galeries lui disaient, écoute, ce que tu fais, ce vend, ne change pas. Quelque part, ne pas prendre le risque d'arrêter de vendre. Est-ce que ça vous est déjà arrivé de vous dire : « Je reste bloqué dans un style parce que je sais que ça fonctionne » et du coup avoir une frustration de ne pas pouvoir essayer autre chose ?

Pascal : Oui, alors très franchement, je connais ce type de problème parce qu'à un moment donné, j'ai fait des fleurs qui étaient vraiment très chouettes et c'est devenu mon best-of. Ces expos-là marchaient très bien. Jusqu'au moment où je me suis dit que je suis occupé de m'enfermer dans ce sujet. On n'a jamais dit de continuer de faire ça. Mais quand j'ai arrêté de le faire, à la Galerie Lanzenberg, il y a eu un arrêt de 4 à 5 ans pour l'expo suivante. Parce qu'ils ne rentraient pas dans le nouveau travail, qui est le travail justement en matière plus abstraite,





paysage. Et puis ça a fonctionné quand même. Alors, du coup, ils suivent. Mais là, l'expo que je fais, justement, j'ai montré plein de dessins. Et en principe, les dessins, on ne pouvait pas les montrer. Parce que comme disait Alain Noirhomme à l'époque, « on ne va pas vendre un dessin 300 euros alors qu'à la place, on pourrait mettre un tableau de 4 000 euros. » Donc, les dessins, tu les gardes pour toi. Tu en fais des petits papiers, des avions, mais nous, on n'en veut pas. Alors, avec le temps, il y a maintenant des grandes foires que de dessins.

Aurélie : Oui.

Pascal : Et voilà, ça a quand même pris. C'est aussi des prix pour tout un chacun qui est possible. Par exemple, au 19e, on faisait des murs de gravure ou des murs de dessin. Et c'est génial.

Aurélie : Et puis, comme vous disiez tantôt, par rapport aux enfants, c'est pouvoir commencer sa collection.

Pascal : Oui, tout à fait. Et avec ça, c'est arriver à avoir une œuvre d'art dans ta vie, dans sa pièce, dans son espace. Là maintenant, je vais montrer justement à la Galerie (inaudible) les grands papiers noirs. Il y a des abstraits et il y a des portraits. Donc j'ai invité des artistes. J'avais dans l'idée de peindre leurs portraits pour les remercier. Alors, on fait un travail et puis ça évolue, ça devient autre chose. Mais les portraits sont là et les grands papiers noirs sont là aussi. Et donc, tout ça, je vais montrer. Mais maintenant, je peux l'imposer.

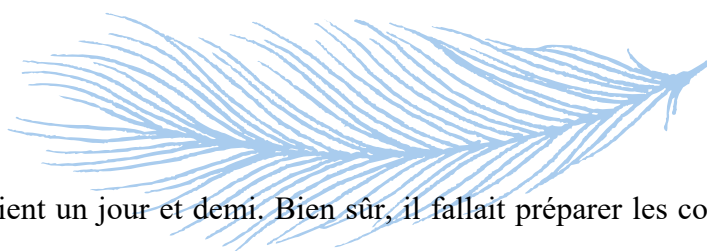
Aurélie : Oui, c'est ça. Votre notoriété fait aussi que vous pouvez

Pascal : Maintenant, je peux l'imposer.

Aurélie : Imposer certaines choses, je comprends. Malgré tout, ce que vous disiez tantôt, ça prête quand même à interrogation. Il faut être sûr de soi. Vous disiez que ça a fait un arrêt de 4 ou 5 ans. Il faut être sûr de soi pour tenir 4 ou 5 ans comme ça.

Pascal : C'est pour ça qu'il faut avoir plusieurs galeries et surtout pas une seule. Il faut être actif tout le temps. Et quand on est indépendant et qu'on a deux enfants, je ne dois pas vous expliquer que vous vous bougez pour les nourrir. Donc le fait de ne pas être prof, ça a été une chance. Parce que le prof, il a une forme de sécurité. J'ai des amis qui sont profs, ils gagnaient 2500





euros, ils travaillaient un jour et demi. Bien sûr, il fallait préparer les cours, les réunions. En principe, ils auraient dû avoir du temps pour eux, ce qui restait de la semaine. Ça stoppait parce qu'être prof, apparemment, c'est pas que ça vous vide, mais ça vous fatigue. Ça vous fatigue et donc ils sont moins dans la performance et dans l'action parce qu'ils ont besoin de se reposer.

Aurélié : C'est surtout, je pense, la concentration. Comme vous disiez tantôt, être à 100% dans quelque chose, c'est important.

Pascal Oui, oui.

Aurélié : Faire deux activités en même temps, et notamment l'activité de professeur.

Pascal : C'est l'histoire du joueur de tennis. C'est ça. Il faut être à 100% dedans. C'est ça, le problème. Donc moi j'ai mon épouse que j'ai rencontrée fort tard, mais bon voilà, à partir de cette rencontre, c'est pour ça que j'ai dit : c'est de l'amour aussi. Si on est avec la bonne personne et qu'on s'entoure bien, il faut éliminer évidemment toutes les personnes toxiques. Et dans le milieu de l'art, il y a des gens toxiques, il y a des gens qui ne respectent pas les règles, comme en Belgique ou en Hollande, où on est payé tout de suite. Les gens qui attendent un an pour vous payer, c'est qu'il y a un problème. Et ça crée des problèmes partout.

Aurélié : Tiens, je ne vous ai pas posé la question. Vous êtes présent sur les galeries virtuelles ?

Pascal : Galeries virtuelles, non.

Aurélié : Non ? OK.

Pascal : Non. Alors ça, pour les galeries, c'est peut-être plus un problème. Oui, parce que ça, pour eux, c'est un peu de la compétition. C'est un peu jouer en dehors de la cour d'école. Maintenant, la galerie portugaise qui est venue ici, il m'a dit, moi, je suis sur des sites virtuels, donc où on vend des tableaux partout dans le monde. Je dis, écoute, je veux bien essayer, puisque de toute façon, maintenant, plus personne ne va rien me dire. Je ne peux pas dire que j'ai eu un résultat depuis. Ça ne fait pas longtemps. Il est venu ici il y a trois semaines. Les





tableaux sont partis il y a 15 jours. Mais bon, on verra. Par contre, je vois que j'ai beaucoup de gens du Portugal qui sont amis avec moi sur Instagram.

Aurélie : D'accord.

Pascal : Donc, c'est des gens qui voient les tableaux dans la galerie. C'est bien aussi. C'est changer d'endroit, arriver à être ailleurs. Il y a ces réseaux qui s'agrandissent. Même si c'est souvent des artistes, qui sont eux-mêmes en demande de lieux. C'est pas grave. C'est une grande famille.

Aurélie : Je suppose que, à partir du moment où l'un vous suit, l'autre vous suit, les personnes qui le suivent, lui, sont intéressées par votre compte à vous. Du coup, c'est l'effet boule de neige. C'est intéressant.

Pascal : Maintenant, ça n'amène pas de vente. Ça n'aurait jamais eu

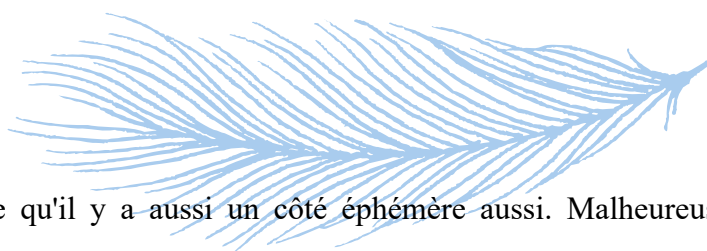
Aurélie : Comme vous disiez tantôt, c'est de la visibilité.

Pascal : C'est de la visibilité, mais il n'y a jamais personne qui dit : 'C'est combien ?' Je vous envoie l'argent. Non, c'est trop.

Aurélie : Ni même de la légitimité, je pense. Ce n'est pas parce qu'une personne qui se considère comme étant peintre a un compte Instagram avec, j'invente, 100 000 followers, que ça fait de lui un artiste reconnu par rapport à une autre qui, lui, est présente dans toutes les galeries prestigieuses, comme vous disiez. Même au niveau légitimité, je ne pense pas que ça fonctionne. C'est plus de la visibilité que de la notoriété.

Pascal : C'est ça, c'est exactement ça. Je vois parfois d'ailleurs des artistes pas très bons qui ont, comme vous dites, 100 000 followers. Comment est-ce qu'ils font ? Parce qu'il n'y a pas vraiment d'expo ou alors c'est des trucs un peu blingbling. Tout peut exister évidemment. Mais les influenceurs, comme on dit, ça doit peut-être fonctionner pour des produits de beauté, je suppose, et des vêtements. Pour la peinture, pas vraiment.





Aurélie : Je pense qu'il y a aussi un côté éphémère aussi. Malheureusement, du côté des influenceurs, vous pouvez trouver un créneau qui fonctionne. Malheureusement, c'est très éphémère dans le temps. Par contre, la reconnaissance professionnelle liée aux institutions, elle, elle est pérenne.

Pascal : Oui, oui.

Aurélie : Je pense qu'on est dans un monde numérique où on n'a pas le choix. On doit être présent sur les réseaux sociaux, on doit être présent même sur les galeries virtuelles, comme vous le faites, tout doucement s'y ouvrir, les galeries physiques. Mais il y a quand même certains passages qui sont plus professionnalisant que d'autres.

Pascal : Oui, oui, tout à fait. Je pense qu'il n'y a rien de mieux que le rapport humain. Et si une personne influente, la bonne personne, arrive et qu'elle ramène d'autres personnes d'un très bon milieu, d'un milieu de connaisseurs, ça avance beaucoup plus vite s'il y a un coup de cœur de leur part, parce qu'il ramène les autres. Et moi, dans mes copains d'enfance que j'ai gardés, il n'y en a pas un qui peut se payer un tableau. Parfois ils en reçoivent un, quand je suis en veine je peux offrir mais ...mais non c'est des copains du quartiers sociaux... Ils ne sont pas des riches, forcément. Les classes sociales restent quand même très marquées. Je crois que ... même si y'a moyen...mes 2 enfants sont universitaires, ma fille est médecin spécialiste mais bon j'ai bien que petite elle en voulait... elle en voulait... c'était une battante ! Au premier cours de tennis, elle courait avec sa raquette vers le filet. Qu'est-ce que c'est que ça ? C'est les nouvelles femmes du 21e siècle. Voilà. Et mon fils est philosophe. Il est philosophe et par contre, il a un très très bon regard sur la peinture. Hyper ouvert. Plus que moi, je dirais. Moi, je suis assez... je zappe assez vite certaines images d'artistes qui ne m'intéressent pas parce que je n'ai pas vraiment ou bien j'ai le coup de cœur aussi. Mais lui, il prend le temps de regarder. Alors il écrit des textes pour des revues, comme l'art même, qui est peut-être un peu compliqué, mais il écrit des articles pour des grands artistes qu'il a rencontrés grâce à moi. Alors du coup, ça c'est aussi un petit réseau sympa pour lui. À Bruxelles, je suis avec la Galerie Fédère. Et puis là, on lui a demandé des textes sur des artistes français qui sont des artistes des années 60. Il faut dire qu'il a une plume.





Aurélie : Il a une plume, mais il a aussi un regard artistique, comme vous disiez, notamment du fait de peut-être baigner dedans.

Pascal : Complètement. Vous y êtes en plein parce que j'ai un souvenir. J'étais en expo, j'avais pris les tableaux de la maison. Parce que à l'époque, je travaillais partout dans la maison et dans le grenier. Et j'ai eu un coup de fil à la galerie, d'Adrien, il s'appelle comme ça, en colère. « Et je suis rentré de l'école et il n'y avait plus rien. Les murs étaient vides, il disait, c'est horrible, c'est horrible, il n'y a plus rien, il n'y a plus de tableau, c'est horrible. » Et il était furieux. Et je me suis dit, ben voilà, il sait ce que c'est que la présence d'une œuvre dans son esprit.

Aurélie : Et ça provoque une ouverture d'esprit, même au niveau de l'interprétation et de l'écriture. Et du coup, c'est très intéressant.

Pascal : Et c'est pour ça que j'offre des dessins aux enfants. Il faut qu'ils aient déjà des œuvres au mur, parce qu'il y a trop de maisons où il n'y a rien au mur.

Aurélie: Je ne vous ai pas demandé, tiens, vous êtes coté au niveau artiste ? Vous avez déjà été vendu aux enchères ?

Pascal : Oui, j'ai déjà été vendu aux enchères. Mais alors, ça, c'est un peu un problème pour nous.

Je me rappelle dans la galerie Lanzenberg, dans la rue à Ixelles y'avait une comtesse, son mari était quelqu'un de très bien qui m'avait acheté quand j'étais jeune.

Et la famille française, quand elle est décédée, ils ont tout pris, ils ont tout mis en vente à Paris. À l'époque, je n'étais pas connu à Paris. Donc ça a fait des petits prix, des 400, 700 euros. Alors que ça valait plus que ça. Mais bon, moi je connais des amis qui sont à 150 000 euros et en salle de vente, ils font parfois 4 000. Quand ils vendent, parce que parfois le lot est retiré. Donc il y a le prix galerie, le prix salle de vente. Donc j'en ai eu, je crois qu'il y a 9 ou 12 résultats qui ne doivent pas être bien fameux. Même si une fois, il y a un tableau qui avait été vendu par Marwani, la galerie Marwani, et j'avais vu que ça avait fait quand même 6 000 euros.

Mais cette enchère-là, je ne l'ai pas vue après reprise. Je ne sais pas pourquoi. Je ne sais pas. Donc, là, c'était ma meilleure enchère, en fait, sur un tableau moyen qui, en principe, fait 4-5





000 euros. Je ne sais pas pourquoi ça n'a pas été repris. Donc, il y a, par exemple, oui, on peut faire une vente aux enchères pour une œuvre de charité. Là, j'ai déjà eu des grands tableaux que j'avais offerts pour des œuvres de charité, des enfants aux hôpitaux, je ne sais plus trop quoi, Deduve, par exemple. Et ça avait fait 25 000 euros. Ça, ce n'est pas repris. Parce que c'est une œuvre de charité. Donc, voilà, il y a d'un côté et les assurances. Quand il y a un vol, il se base sur ces prix-là. Ce ne sont pas les vrais prix. Oui, il essaie toujours de payer le moins possible.

Aurélie : C'est vrai, c'est vrai. Vous estimeriez que, justement, ce genre de décalage entre les prix de la galerie et les prix aux enchères c'est arbitraire ?

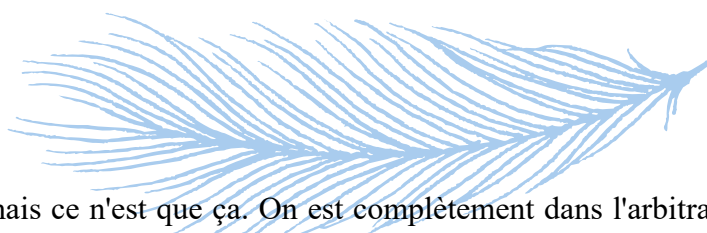
Pascal : Ce n'est pas que c'est arbitraire. C'est qu'aux enchères, c'est tout venant. Donc si c'est une vente aux enchères à Rouen, dans une petite salle aux enchères, ça ne va pas faire un grand chiffre parce qu'il faut payer sur place avec de l'argent, ou bien en cash, ou bien il faut payer immédiatement. Directement. Voilà, et qui à Rouen connaît Pascal Courcelles s'il y a une vente à Rouen? Sans doute personne, sauf quelqu'un qui dit « Ah c'est sympa, je vais en mettre 300 euros ». C'est comme ça que ça se passe. Il faut avoir le temps d'aller en salle de vente. C'est souvent des gens qui ont quand même... sauf si on est à Sotheby's ou Christie's. Mais là aussi, c'est un peu cadenassé puisque ces deux grandes salles de vente appartiennent à Pinault et Arnaud. qui ont eux-mêmes leurs propres galeries et leurs propres artistes.

Aurélie : Donc c'est un noyau assez fermé.

Pascal : Tout est contrôlé. Ils ont même leur musée à Venise et à Paris. Alors vous avez les artistes, les galeries, les salles de vente et les musées. Vous avez toute la chaîne. Vous contrôlez tout. Qui entre et qui n'entre pas aussi.

Aurélie : Je me rends compte que les galeries ont des critères quand même assez précis, mais c'est des critères totalement subjectifs qui sont basés sur leur goût, sur leur appréciation du moment, sur les connaissances aussi, parce que c'est une personne qui m'a été conseillée par l'un, qui m'a été conseillée par l'autre. Et des fois, autant ça peut ouvrir des portes à certaines personnes, autant ça peut en fermer aussi. C'est assez arbitraire, je trouve, au niveau de du poids qu'ils peuvent avoir dans le parcours professionnel d'un artiste.





Pascal : Ah oui, mais ce n'est que ça. On est complètement dans l'arbitraire. Moi, ici, dans le village, les gens pensaient que je peignais comme un enfant de 4 ans. D'ailleurs, on m'a proposé de visiter mon atelier avec l'école qui est juste à côté. J'ai dit oui, évidemment. Mais ça, on entend toujours dans les galeries. Des expressions comme « moi, je peux le faire » parce que les gens n'ont plus des cours, même en primaire. Moi, j'ai eu des cours de dessin en primaire, je ne sais pas si ça existe encore, mais en secondaire, plus rien, même pas d'histoire de l'art.

Aurélie : Je trouve ça déplorable,

Pascal : D'ailleurs c'est déplorable. Donc, du coup, on s'adresse à des gens qui ont une formation ou bien qui ont fait l'histoire de l'art, ou bien qui ont une formation familiale qui fait qu'il y a des tableaux, il y a des connaissances, il y a des livres. J'ai fait un test ici, puisque avec cette grande famille, quand on est réunis ici dans mon atelier, je fais une pile avec des livres à offrir, pratiquement personne n'a pris un livre. Ben oui parce que la lecture se perd aussi un peu ... On va voir comment on va faire, mais pour tourner ça dans le bon sens. Enfin, voilà. Donc, oui, encore plein de choses à dire.

Aurélie : C'est sûr, je ne vais pas vous tenir toute la journée. Mais c'est vrai que c'est un domaine qui mérite énormément de questions. En tout cas, vous avez déjà répondu à pas mal de mes questions. Merci beaucoup, en tout cas, pour votre temps. C'est très gentil et je vais essayer de venir à votre exposition. Je ne sais pas, c'est juste que quand, je n'ai pas fait attention aux dates.

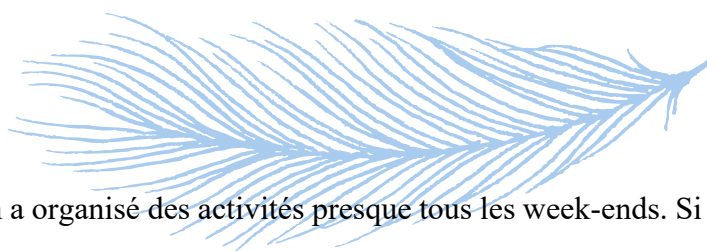
Pascal : J'ai eu quelqu'un, vous êtes à Mons ? Oui, moi je suis à Mons, oui. Oui, parce que j'ai eu quelqu'un qui est venu hier, qui m'a proposé une exposition. Peut-être, on va voir si ça se fait chez Gérard Miller. Donc je ne sais pas si peut-être que là, alors, c'est tout prêt, quoi.

Aurélie : Oui, oui.

Pascal : Ce serait une exposition de groupe. Mais ça a l'air assez chouette. Oui. Bon, on verra. On verra comment. Mais sinon, vous êtes bienvenus, évidemment.

Aurélie : Je vois. Donc, c'est jusqu'au 23 juin, c'est ça ?





Pascal : Oui. Et on a organisé des activités presque tous les week-ends. Si vous allez sur le site, vous verrez toutes les activités parce qu'il y a des concerts, il y a des performances, il y a des gens qui sont mis à l'honneur certains week-ends. Comme ça, tout le monde profite un peu de cette expo pour avoir son petit moment.

Aurélie : Je vois qu'il y a le vernissage le dimanche 18 mai. Vous serez présent ?

Pascal : Oui, c'est toujours le dimanche. Il y a juste le 15 juin. J'ouvre mon jardin parce que mon jardin, j'ai ma collection de roses. Je collectionne les roses. J'ai 300-400 variétés. Mais surtout, je sème des graines de roses. Avec ça, j'ai des fleurs. J'ai des grands buissons de 2-3 mètres. C'est un peu le paradis. Pendant un mois, ça fleurit même. C'est un peu le problème maintenant, c'est que ça commence déjà à fleurir. Mais bon, il y aura encore des fleurs sans souci ...l'année passée... Et c'est organisé par Jardin Ouvert de Belgique, qui est une association qui édite un petit bouquin avec les plus beaux jardins de Belgique. Et nous, on est repris dans les dix jardins du Brabant-Wallon. Et on fait ça avec une ASBL qui met les trisomiques au travail , et donc c'est eux qui font l'entrée, qui font les boissons, qui vendent les glaces...

Aurélie : Ah oui c'est bien ça...

Pascal : Et il y a une vente de roses. Donc, le 15 juin, vous êtes le bienvenu. Il y a une petite entrée à 5 euros, mais c'est pour cet ASBL.

Aurélie : Oui, ça va, pas de souci. Écoutez, j'essayerai de venir le jour du vernissage, donc le 18 mai. J'essayerai déjà ça. Et pour le 15 juin, je verrai, parce que je sais que c'est à cette période-là que j'ai deux examens, donc ça va être un petit peu compliqué.

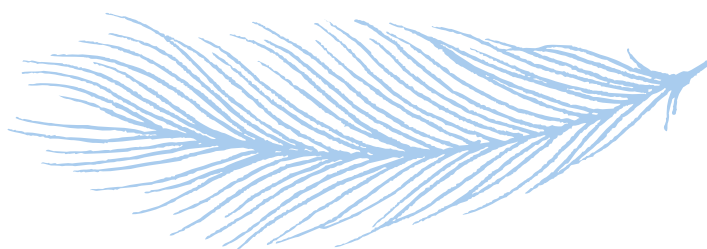
Pascal : Ma femme est en examen permanent. Ah, voilà. Donc, je vois ce que c'est. Et je sais que c'est aussi la fin du process, quoi.

Aurélie : Oui, oui, oui. OK. Allez, courage. Écoutez, ce serait avec plaisir que je vous rencontre.

Pascal : J'espère que ça vous a aidé.

Aurélie : Oui, beaucoup, beaucoup. Merci beaucoup. C'est gentil.





Pascal : Merci, au revoir.

Aurélié : Bonne journée, au revoir. Au revoir.



De AURÉLIE GANGA, intitulé :

« RECONNAISSANCE ET VALIDATION DE LA PROFESSION D'ARTISTE PEINTRE : ÉTUDE DU PROCESSUS DE NORMALISATION ESTHÉTIQUE ET SOCIALE »

Ce mémoire interroge les modalités contemporaines de reconnaissance et de validation de la profession d'artiste peintre, dans un contexte marqué par des mutations institutionnelles, sociales et numériques. L'auteure explore historiquement les mécanismes de légitimation artistique depuis la Renaissance jusqu'à l'ère numérique, en passant par l'académisme, les avant-gardes et la critique d'art. À partir des travaux de Heinich, Becker, Moulin, Bourdieu, Boltanski & Thévenot, elle analyse la tension entre individualisation du parcours artistique et exigences institutionnelles ou marchandes.

Sur le plan théorique, trois approches sociologiques structurent l'analyse. L'approche **fonctionnaliste** qui met l'accent sur l'institutionnalisation ; l'approche **interactionniste**, centrée sur les réseaux et coopérations ; et l'**action collective organisée**, qui souligne la pluralité des logiques de justification.

L'hypothèse centrale soutient que la reconnaissance artistique relève d'une **action collective organisée**, impliquant des acteurs variés (institutions, galeries, plateformes numériques, publics) et des dispositifs concrets (expositions, prix, réseaux sociaux). L'étude empirique, fondée sur des entretiens et une revue de terrain, vient illustrer la diversité des trajectoires d'artistes et les critères variables de légitimation, oscillant entre visibilité médiatique, validation institutionnelle, et cohérence narrative.

Le mémoire conclut que la reconnaissance artistique contemporaine se joue dans un équilibre instable entre singularité, conformité, visibilité et inscription dans des réseaux de légitimation imbriqués, où l'artiste devient un acteur stratégique de sa propre reconnaissance.

Mots-clés :

- **Reconnaissance**
- **Légitimation**
- **Action collective**